

Livres
&
Documents

Livres & Documents

CATALOGUE N° 37

juin 2017

9 rue de la bretonnerie - 45000 Orléans
+ 33 6 74 25 29 79 + 33 6 81 03 83 49
contact@librairie-walden.com

Prix nets, indiqués en euros (€).
Réservations dans l'ordre strict
des commandes.

Conditions de vente conformes aux usages du
Syndicat de la Librairie Ancienne et Moderne
et de la
Ligue Internationale de la Librairie Ancienne.

LISTE DES PRIX

catalogue 37

Livres

1	5 000	34	2 500	67	1 000	100	15 000
2	6 000	35	65 000	68	1 500	101	12 000
3	800	36	8 000	69	5 000	102	1 700
4	600	37	40 000	70	20 000	103	2 000
5	6 000	38	14 000	71	50 000	104	1 500
6	3 500	39	7 000	72	4 000	105	400
7	7 500	40	6 000	73	5 000	106	400
8	4 000	41	14 000	74	3 500	107	7 000
9	4 000	42	3 000	75	9 000	108	600
10	600	43	9 000	76	3 000	109	5 000
11	800	44	1 500	77	8 000	110	15 000
12	9 000	45	900	78	900	111	9 000
13	6 000	46	4 000	79	15 000	112	1 500
14	6 000	47	800	80	2 000	113	2 000
15	800	48	2 000	81	500	114	5 000
16	600	49	3 800	82	500	115	12 000
17	700	50	11 000	83	3 000	116	6 000
18	800	51	1 000	84	6 000	117	1 500
19	4 000	52	1 800	85	5 000	118	800
20	300	53	250	86	1 500	119	500
21	250	54	350	87	1 200	120	700
22	200	55	350	88	400	121	500
23	200	56	500	89	4 000	122	150
24	200	57	400	90	12 000	123	200
25	1 000	58	25 000	91	1 000	124	800
26	1 500	59	18 000	92	7 000	125	2 500
27	1 000	60	800	93	5 000	126	600
28	5 000	61	1 500	94	900	127	700
29	13 000	62	2 000	95	600	128	2 000
30	4 500	63	2 500	96	6 000	129	400
31	1 000	64	3 000	97	700	130	900
32	PSD	65	9 000	98	900		
33	6 000	66	3 000	99	900		

LIVRES

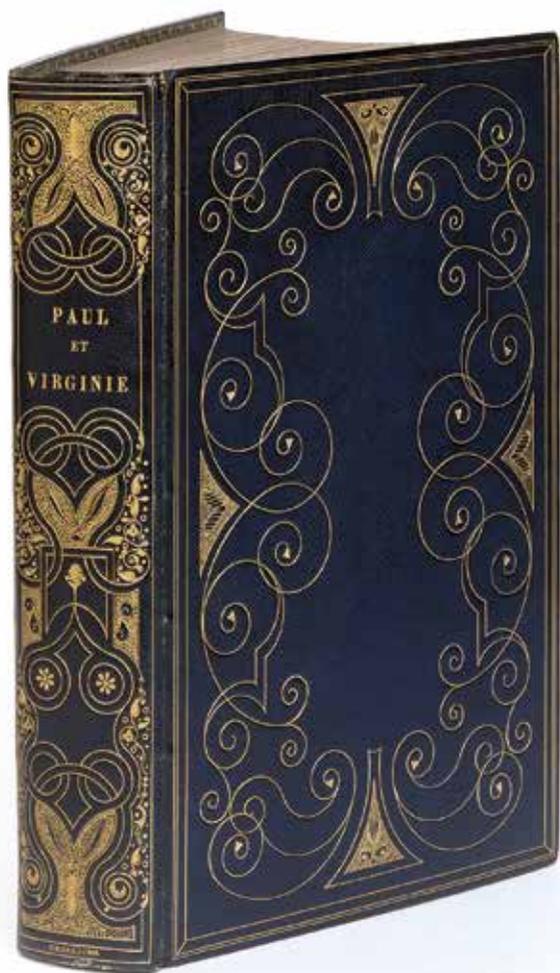
quelques livres xix^e

§

d'Arsan à Yourcenar

§

de Kafka à Rowling



PAUL
ET
VIRGINIE

I HENRI BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Paul et Virginie

La Chaumière indienne

Paris, Curmer, 25 rue Sainte-Anne, 1838

1 vol. (265 x 170) de LVI, 458 pp., 1 f. n. ch. ; chagrin bleu nuit, orné d'un décor d'entrelacs et de pointillés dorés sur les plats et au dos, titre doré, double filet sur les coupes, gardes moirées blanches et roulettes d'encadrements aux contreplats, tranches dorées (reliure de l'époque, signée de « Simier, relieur du Roi »).

Exemplaire Esmérian.

Édition ornée de 450 vignettes gravées sur bois, 29 planches tirées sur chine monté et 7 portraits sous serpente légendée et une carte colorisée « Île de France » dressée par Dufour en 1836 et gravée par Dyonnet. Portrait de Bernardin de Saint-Pierre en frontispice ; les gravures sont l'œuvre de Tony Johannot, Isabey, Paul Huet, Marville, etc.

Notre exemplaire contient de plus un portrait de la « Jeune Bramine » avant la lettre sur chine appliqué dite « épreuve à l'étoile » (en raison d'un défaut dans le cuivre à l'endroit su front et formant une 'étoile'), et un double de la page 418 comportant un portrait gravé de Madame Curmer (supprimé lors de l'impression).

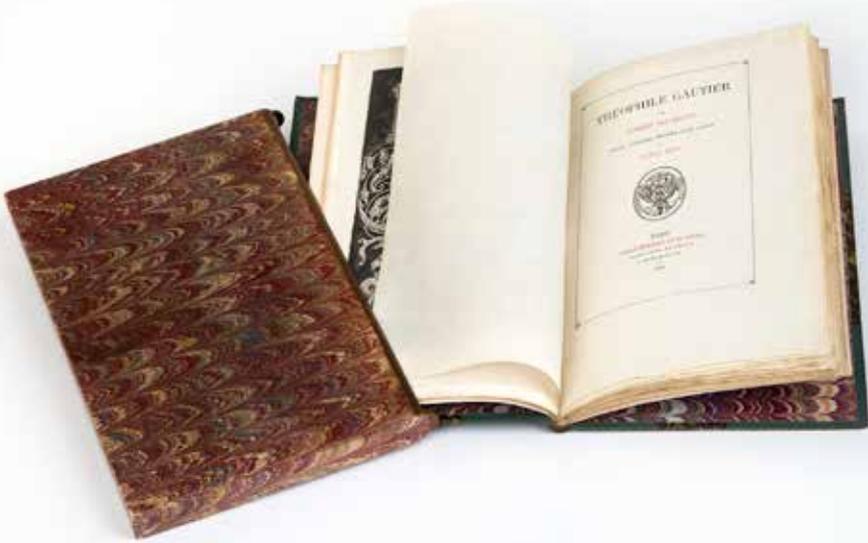
Le texte original de Paul et Virginie avait paru en 1788, comme quatrième volume des Études de la nature, publié chez Didot. Bernardin de Saint-Pierre entendait mettre en application « les lois des Études de la Nature au bonheur de deux familles malheureuses » et prouver ainsi « que le bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu ». Deux jeunes gens grandissent ensemble dans le cadre enchanteur et paisible de l'île de France, l'île Maurice actuelle, s'aiment, sont séparés par la civilisation, pour en être définitivement écartés au cours du drame du Saint-Géran. Ce récit, aux influences rousseauistes sont évidentes, inspirera nombre d'écrits postérieurs, de l'Atala de Chateaubriand au Cœur simple de Flaubert.

Exemplaire du premier tirage (à l'adresse de la rue Sainte-Anne).

☞ Très bel exemplaire de l'un des fleurons du livre illustré romantique. Cette édition est l'une des plus abouties du célèbre roman de l'auteur ; elle est ici dans une condition des plus désirables.

Des bibliothèques Raphaël Esmérian, Roudinesco et Henri Beraldi avec leurs ex-libris.

« *Le Paul et Virginie de 1838, (...), est l'édition la plus réussie et la plus intéressante des très nombreuses éditions de cet ouvrage.* » (Carteret III, 538) ; Brivois, pp. 388 et sq. ; Vicaire, VII, 42 et sq. ; Raphaël Esmérian (ex-libris ; 1973, IV, n° 109, reliure reproduite) Henri Beraldi (ex-libris ; 1934, III, n° 129, reliure reproduite) ; docteur Roudinesco (ex-libris ; 1967, I, n° 116) ; Devauchelle, *La Reliure en France*, II, p. 185 (reliure reproduite à pleine page).



2 CHARLES BAUDELAIRE

Théophile Gautier

Paris, Poulet-Malassis & de Broise, 1859

1 vol. (124 x 185) de 1 faux-titre, frontispice, titre, iii pp. (préface) et 68 pp. ; demi-chagrin vert à coins orné de filets à froid, dos à nerfs, titre et tête dorés, étui bordé (reliure signée de Belz-Niedrée).

Édition originale à 500 ex. **Un des très rares exemplaires sur Hollande.**

Portrait de Gautier en frontispice, gravé par Thérond et monté sur chine.

Ce texte avait précédemment paru dans le journal *L'Artiste* de mars 1859 ; c'est probablement par cette voie que Victor Hugo en prend connaissance et écrit, quelques mois plus tard à Charles Baudelaire, la fameuse lettre qui sera utilisée comme préface dans l'édition du livre : « ...Vous dotez le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre. Vous créez un frisson nouveau (...) Et quant aux persécutions, ce sont des grandeurs - Courage ! »

☞ **De la bibliothèque de José-Maria de Heredia (ex-libris).**

Oberlé, 91 ; Carteret, I, 126 ; Vicaire, I, 345.

3 GEORGES COURTELINE

Lidoire et la biscotte

Paris, Flammarion, [1892]

1 vol. (135 x 195) de [4] et 320 pp. ; demi-maroquin havane à coins, filets à froid sur les plats, dos à nerfs, titre doré et tête dorés sur témoins, couvertures et dos conservés (reliure signée de Yseux s^e de Thierry-Simier).

Édition originale. Un des 10 premiers exemplaires sur Hollande (n°5), seul papier.

Couverture en couleurs illustrée par José Roy. Recueil de 24 contes et nouvelles, dont la première version de Boubouroche.

☞ Des bibliothèques Paul Voute et Marcel de Merre (ex-libris). Bel exemplaire, à toutes marges.

5487

4 GEORGES COURTELINE

Potiron

Paris, Librairie Marpon & Flammarion, [1890]

1 vol. (125 x 188) de [4], 282 et [1] pp. ; demi-maroquin rouge à coins, filets dorés sur les plats, dos à nerfs, titre et tête dorés, couvertures et dos conservés (reliure signée de Vermorel).

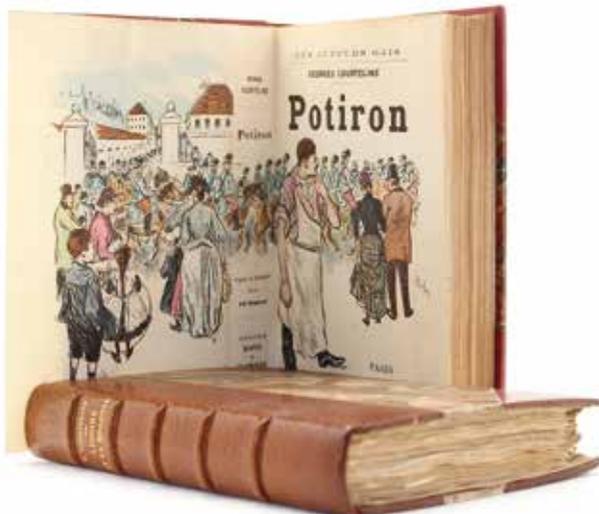
Édition originale. Un des 10 premiers exemplaires sur Hollande, seul papier. Couverture en couleurs illustrée par Steinlen et reliée en tête.

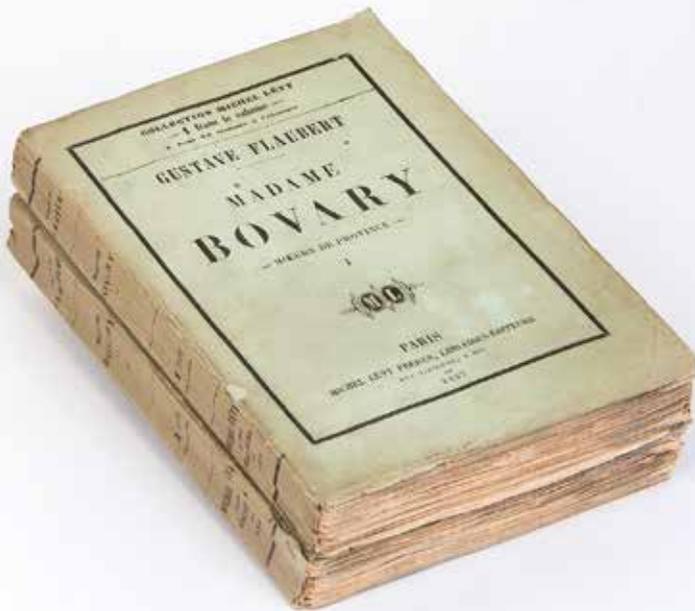
Alors que le brûlot contre l'armée, Sous-offis de Lucien Descaves, venait d'échapper à la censure grâce à une levée de boucliers littéraires à laquelle Courteline participa, Potiron est publié sans que son auteur soit inquiété. Le non-lieu dans l'affaire Sous-offis aura servi. Écrit dans la veine des Gaïetés de l'escadron, d'où était déjà sorti Le Train de 8 h 47, l'histoire du réserviste Potiron n'est pourtant pas des plus flatteuses pour l'uniforme !

☞ De la bibliothèque Marcel de Merre (ex-libris).

Bel exemplaire, hormis quelques rousseurs éparses.

5486





« Si mon roman exaspère le bourgeois, je m'en moque ; si l'on nous envoie en police correctionnelle, je m'en moque ; si la Revue de Paris est supprimée, je m'en moque ! Vous n'aviez pas à accepter la Bovary, vous l'avez prise, tant pis pour vous, vous la publierez telle quelle ! »

Flaubert, lettre au directeur de La Revue de Paris

5 GUSTAVE FLAUBERT

Madame Bovary

Paris, Michel Lévy, 1857

2 vol. (180 x 125) de 1 f. (lettre) faux-titre, 232 pp. + 36 pp. du catalogue éditeur – faux titre, titre, 233-490 pp. ; brochés, sous une boîte en demi-marquain dos à nerfs, titre et date en pied.

Édition originale, avec toutes les caractéristiques du premier tirage décrites par Max Brun.

Chacun le sait, ce roman eut un fort retentissement dans la presse comme dans le public ; à vrai dire, bien plus pour le procès « d'outrages aux bonnes mœurs » que pour ses qualités littéraires novatrices, et il n'y eut d'articles franchement élogieux que de Barbey d'Aurevilly, Sainte-Beuve et Baudelaire. Pour le reste, les critiques eurent la plume lourde : « L'auteur de Madame Bovary appartient, on le voit, à une littérature qui se croit nouvelle et qui n'a rien de nouveau, hélas ! » *Revue des deux mondes* ; « un des livres les plus immoraux que l'on connaisse » *La Chronique* ; on se plaint que « les scènes d'une crudité révoltante abondent dans l'ouvrage » *Journal des débats* ; « la décadence lui semble manifeste... c'est l'exaltation malade des sens et de l'imagination dans la démocratie mécontente... » *Le Correspondant* ; « signe d'une décadence rapide et d'une corruption de plus en plus accentuée » *l'Univers*. On parle de « gros tas de fumier », d'« amas d'obscénités et d'impertinences », qu'il affronte bravement, « quitte à se laver les mains au bas de la page » *Le Réveil*. Du pain béni pour l'accusation ! L'avocat général Ernest Pinard voit dans le roman « une peinture admirable sous le rapport du talent, mais une peinture exécration au point de vue de la morale ». Le texte avait déjà subi quelques coupes dès les premiers chapitres lors de sa publication en revue où Flaubert découvre avec colère que la fameuse scène du fiacre a été supprimée sans son accord, remplacée par cette note : « La direction s'est vue dans la nécessité de supprimer ici un passage qui ne pouvait convenir à la Revue de Paris ; nous en donnons acte à l'auteur. ». Il sort de ses gonds. Son ami Maxime Du Camp tente de l'apaiser. Peine perdue, Flaubert ne cédera plus rien.

☞ Très bel exemplaire tel que paru.

De la bibliothèque de Digby Sheffield Neave avec son ex-libris gravé aux armes. Dix-neuviémiste passionné et fin connaisseur de l'œuvre d'Alexandre Dumas père et fils, Digby habitait la maison ayant appartenu à ce dernier, à Marly-le-roi. En lui rendant un dernier hommage, le président de la Société des amis d'A. Dumas rappela qu'il fut à l'origine du sauvetage du château du comte de Monte-Cristo, participant ainsi à la constitution de cette société littéraire.

Carteret, I, 263 ; Vicaire III, 721 ; En Français dans le Texte, 277 ; Brun, Contribution à l'étude des différents tirages de l'édition originale de Madame Bovary, in Le Livre et l'Estampe, n° 39.

6 GUSTAVE FLAUBERT

Mémoires d'un fou

Roman

Paris, H. Floury, impr. Barnéoud, 1901

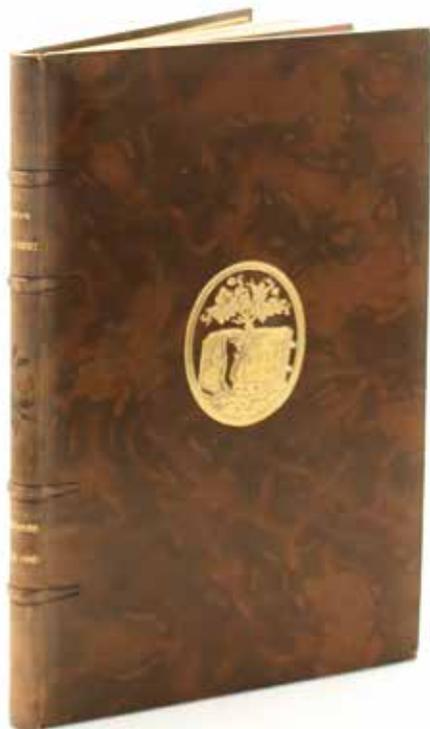
1 vol. (155 x 254) de 1 faux-titre, 2 ff. de frontispice, titre, 163 et [1] pp. ; veau marbré, supralibros doré sur les plats, dos à nerfs se prolongeant sur les plats par des filets à froid, entrenerf central orné d'un petit fleuron à froid, titre doré, contreplats avec triple filet d'encadrement, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés (reliure signée de Charles Meunier).

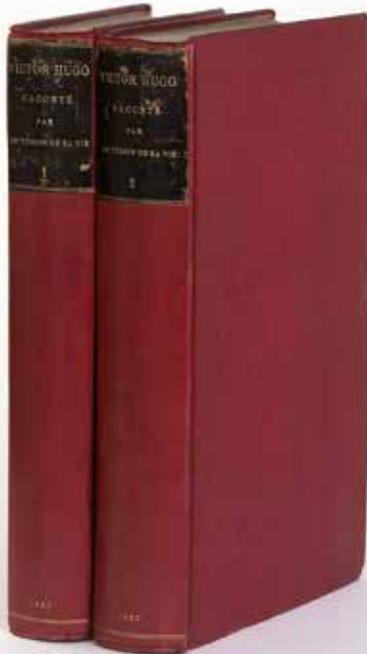
Édition originale. Illustrée d'un portrait gravé par Adrien Nargeot en double état et un facsimilé de la première page du manuscrit. Il a été tiré en outre un tirage spécial pour « Les XX », dont Pierre Dauze était le fondateur et le président lors de la parution.

Ainsi qu'il le souligne dans sa note liminaire, ce texte ne dut jamais paraître, Flaubert mettant un soin extrême aux écrits qu'il décida de publier. Dix-sept ans avant la publication de *Madame Bovary*, il avait cependant conçu ce petit roman autobiographique « mal déguisé ». Il fut publié de manière posthume en 1901 sous le titre que le jeune Flaubert – il n'avait que vingt ans lors de sa rédaction – lui avait choisi.

☞ Très bel exemplaire, celui de Frédéric Raisin, lui aussi membre des 'XX', avec son supralibros ovale légendé « Ex biblioth. F. Uvae MCMV » doré sur les plats de la reliure et son joli ex-libris gravé par Rodolphe Piguet et signé au crayon. Quelques frottements au dos sans gravité.

20300





7 ADÈLE HUGO

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie

Paris, Librairie A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1863

2 vol. (150 x 238) de [2], 421 pp. et 1 f. – [2] et 487 pp. ; bradel de percaline rouge, pièces de titre, couvertures conservées (reliure signée de Pierson).

Édition originale. Un des exemplaires sur Hollande [15 ex.], celui des frères Goncourt, avec double ex-libris : gravé par Gavarni, et manuscrit, avec la mention autographe « Exemplaire sur Hollande ».

Le témoin - privilégié - n'est autre que l'épouse de Hugo, Adèle Foucher. Écrit à Guernesey en 1863, en étroite collaboration avec Hugo lui-même, ce texte fut ensuite remanié et censuré par leur fils Charles et par Auguste Vacquerie. « Je reçois avec un mot de votre main les beaux volumes : Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Je me mets à la lecture avec l'intérêt qu'inspirent et le sujet et le témoin. J'y trouve des faits tout nouveaux, j'y retrouve des faits que je connaissais et qu'un récit piquant réveille. Je goûte le talent du narrateur. Mais combien je suis touché en voyant le souvenir aimable qu'on a gardé de moi et la manière charmante et honorable dont mon nom est encadré dans ces pages que tous désormais liront ! » (Sainte-Beuve à A.H., 17 juin 1863).

☞ Rare exemplaire sur papier de Hollande, relié par Pierson à la demande des frères Goncourt. L'exemplaire de Juliette Drouet offert par Adèle Hugo le 2 juillet 1863 est également sur Hollande (ex. Barthou).

Carteret, I, 434 ; Vicaire, IV, 466 ; Robert von Hirsch (ex-libris) ; Vente Bibliothèque Goncourt, Paris, 29 mars – 3 avril 1897, n° 472).

8 VICTOR HUGO
L'Art d'être grand-père
Paris, Calmann Lévy, 1877

1 vol. (170 x 260) de [2 ff. faux-titre et titre], 323 pp. dont 7 pp. de table ; demi-maroquin rouge à coins, filets à froid, dos à nerfs, titre doré, date en pied, couvertures conservées (reliure signée de Pagnant).

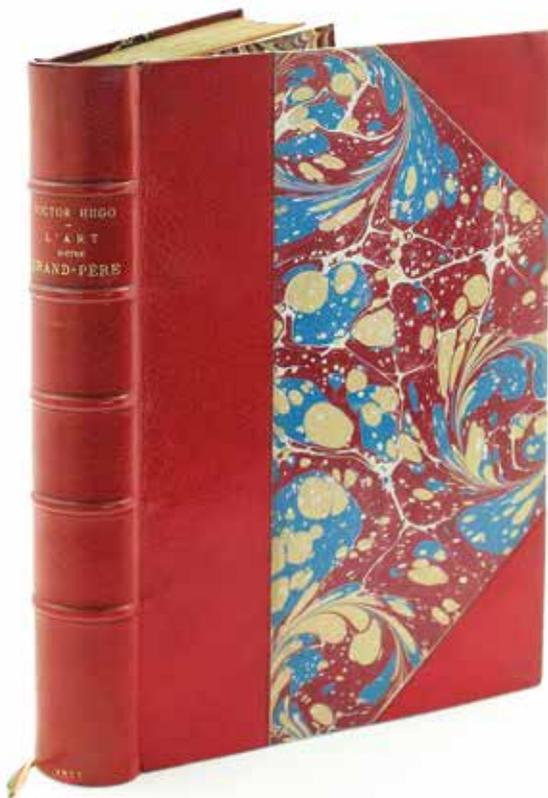
Édition originale. Un des 68 exemplaires imprimés sur grand papier, celui-ci un des 40 sur hollandaise (n° 8) - après 20 chine et 8 japon.

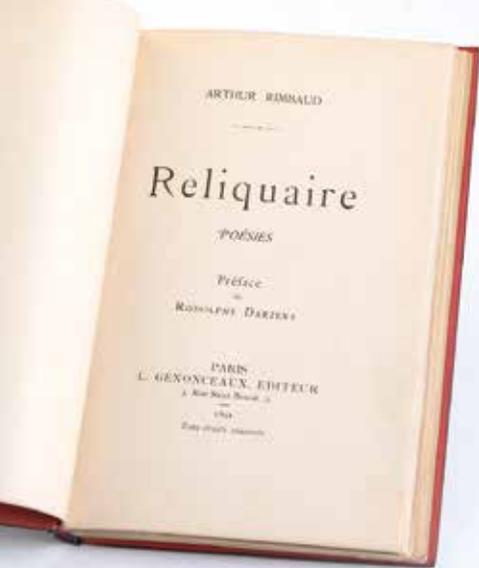
Après la mort de son fils Charles et de sa femme, Victor Hugo prend en charge ses deux petits enfants, Georges et Jeanne Hugo. Il écrit alors, non sans tendresse, plusieurs poèmes illustrant les comportements propres à l'enfance. Tout l'art d'être grand-père repose pour Hugo sur une éthique, une politique, une théologie et une poétique « sans mesure ».

☞ Agréable exemplaire de ce texte, **rare et recherché en grand papier**.

Carteret, I, 426 ; Vicaire, IV, 355 ; Clouzot, p.152.

20183





9 ARTHUR RIMBAUD
Reliquaire
Paris, L. Genonceaux, 1891

1 vol. (170 x 110) de xxviii (préface) et 152 pp. ; veau marine glacé, dos lisse, doublure de box rouge, tranches dorées sur témoins, couverture et dos, étui (reliure signée de Semet & Plumelle).

Édition originale, parue en novembre 1891. Tirage à 550 exemplaires sur papier vélin satiné. **Un des exemplaires contenant le feuillet de titre à la date de 1891 ainsi que la préface de Rodolphe Darzens.**

L'éditeur Léon Genonceaux, dans sa hâte de voir se concrétiser le projet d'édition, avait fait imprimer le recueil sans en soumettre les épreuves à Darzens. Il acheva de l'indisposer en prenant pour préface des notes éparses que celui-ci se proposait de mettre en forme. Darzens engagea une plainte en contrefaçon et obtint la saisie de 119 exemplaires des 550 de l'édition. La préface fut alors extraite de chaque volume et l'édition remise en circulation avec un titre réimprimé ne la mentionnant plus et portant la date de 1892.

Ce premier recueil un peu étoffé des poésies de Rimbaud comprend cinquante-deux poèmes dont dix-neuf inédits (la table n'en désigne que quarante-cinq, source d'erreur chez certains bibliographes). Ils ont été rassemblés par Rodolphe Darzens au cours d'une longue quête auprès de ceux qui avaient connu le poète et pouvaient encore détenir des manuscrits. Se mêlent à ces poèmes des pièces apocryphes dont trois au moins sont de Maurice du Plessys, Laurent Tailhade, Ernest Reynaud qui se plaisaient à pasticher Rimbaud et à publier sous son nom dans *Le Décadent* : « Les Cornues » ; « Le Limaçon » ; « Doctrine ». L'un d'eux, « Poison perdu » était encore reçu comme authentique avant d'être supprimé à son tour dans l'édition des *Œuvres* donnée par Paterné Berrichon en 1898.

Vicaire VI, 1135 ; Carteret Romantique II, p. 272 ; Monda & Montel, détail des 17 poèmes parus antérieurement en revues, pp. 33-38.

LIVRES XX^e

IO [LOUIS-JACQUES ROLLET-ANDRIANNE]

Emmanuelle – L'Anti-vierge

[Paris, Éric Losfeld, 1959-1960]

2 vol. (140 x 190) de 308 et [2] pp. – 356 pp. et 2 ff. ; brochés.

Véritables éditions originales tirées à 1 000 exemplaires sur papier vélin.

Ces textes tombèrent sous le coup de la censure et furent condamnés pour la première fois en 1960, puis en 1963. « L'auteur [...] qui conte l'initiation d'une jeune femme à un nouveau mode de pensée et de vie, dédié au seul plaisir du sexe, mais intense et continu, et que le septième art a rendu mondialement célèbre, est Louis-Jacques Rollet-Andrienne, le mari de Marayat (Emmanuelle), qui fut diplomate, membre de la représentation française à l'Unesco, après avoir été un certain temps en poste à Bangkok. »

17817

II EMMANUELLE ARSAN [ROLLET-ANDRIANNE]

Emmanuelle

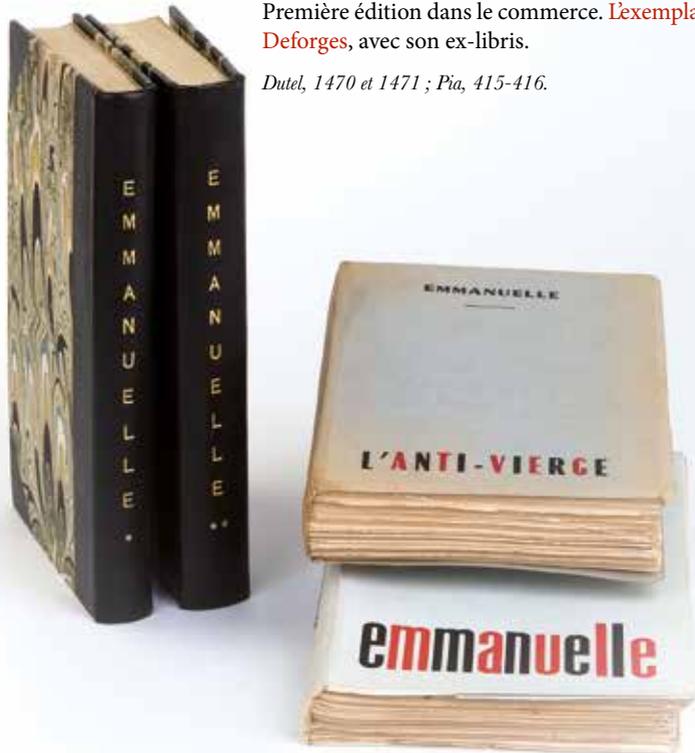
Paris, Losfeld, Le Terrain vague, (septembre) 1967-1968

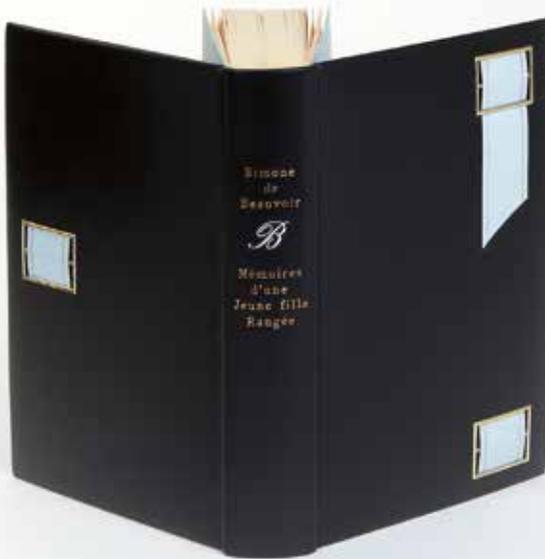
2 vol. (140 x 225) de 231 et [1] pp. – 293 et [3] pp. ; demi-chagrin noir à coins, dos lisse, titre à la chinoise, tête dorée.

Première édition dans le commerce. **Lexemplaire de Régine Deforges**, avec son ex-libris.

Dutel, 1470 et 1471 ; Pia, 415-416.

16523





12 SIMONE DE BEAUVOIR
Mémoires d'une jeune fille rangée
Paris, Gallimard, (septembre) 1958

1 vol. (140 x 210) 359, [7] pp. et 1 f. ; box bleu marine orné sur le premier plat de deux boucles de ceintures avec passants en box bleu ciel rehaussé de deux minces filets poussés à l'èser rouge, second plat orné d'une boucle traitée de même, dos orné d'un titre doré et d'une lettre mosaïquée en box, doublures et gardes de daim bleu ciel, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, chemise-étui (reliure signée de Renaud Vernier, 1985).

Édition originale.

Un des 25 premiers exemplaires sur vergé de Hollande - celui-ci hors commerce (H. C.).

Dans ce premier volet autobiographique, Simone de Beauvoir décrit les vingt premières années de sa vie, de 1908 à 1928, jusqu'à sa rencontre avec Jean-Paul Sartre. Ce texte initial sera complété par *La Force de l'âge* en 1960 et *La Force des choses* en 1963.

Exemplaire parfaitement établi par Renaud Vernier dans un décor parlant.

☞ De la bibliothèque de Jean-Claude Lattès (ex-libris).

13 SIMONE DE BEAUVOIR

La Force des choses

Paris, Gallimard, (15 octobre) 1963

1 vol. (150 x 210) de 686 et [1] pp. ; maroquin bleu nuit à encadrement, plats en daim ornés d'un décor par la lettre repris sur le dos, titre doré, date en pied, doublures et gardes papier, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, chemise-étui (reliure signée de P.-L. Martin, 1964).

Édition originale. Un des 35 premiers exemplaires sur vergé blanc de Hollande (n°10).

☞ Des bibliothèques P.-L. Martin (ex-libris) et François Ragazzoni (ex-libris).

Jean-Pierre Guillaume (Vente, 1995, n°51) possédait l'exemplaire n° 17, dans une reliure presque identique (datée 1966).

19138

14 SIMONE DE BEAUVOIR

Tout compte fait

Paris, Gallimard, (23 août) 1972

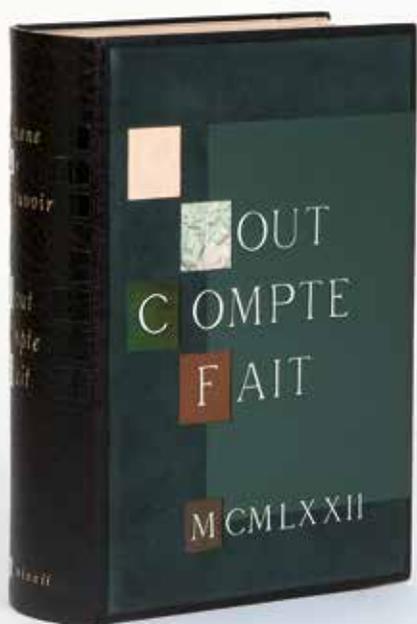
1 vol. (150 x 220) de 512 et [2] pp. ; maroquin vert à encadrement, plats en daim et box vert avec décor à la lettre repris sur le dos, titre doré, date en pied, doublures et gardes papier, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, chemise-étui (reliure signée de P.-L. Martin, 1975)

Édition originale. Un des 40 premiers exemplaires sur vergé blanc de Hollande (n° 21).

Simone de Beauvoir, alors âgée de soixante-quatre ans, reprend le récit de ses souvenirs qu'elle décide, cette fois et à l'inverse de la première trilogie (Mémoires d'une jeune fille rangée, La Force de l'âge et La Force des choses) et d'Une mort très douce parue en 1964, de concevoir, douze ans plus tard, comme un récit « autour de certains thèmes. » (Préface).

☞ Des bibliothèques P.-L. Martin (ex-libris) et François Ragazzoni (ex-libris).

19134



une
voir

out
pte
fait

1972



C

OUT
OMPTE
FAIT



MCMLXXII

15 GEORGES BERNANOS

Sous le Soleil de Satan

Paris, Plon-Nourrit, (25 mars) 1926

1 vol. (130 x 195) de 363 et [4] pp. ; demi-marouquin noir à bandes, filets dorés sur les plats, dos à nerfs, titre et tête dorés, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure signée d'A. & R. Maylander).

Édition originale. Un des exemplaires hors commerce du tirage sur Alfa.

Envoi signé : « À Marcel Rouval en témoignage de vive sympathie littéraire, Bernanos »

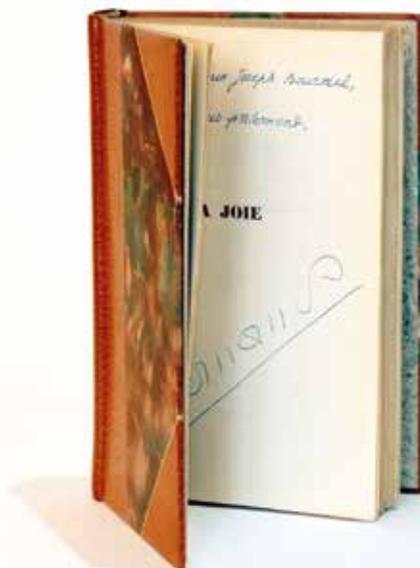
Après un bref retour en France, l'exil de Bernanos qui avait commencé avant la guerre où il était parti en Amérique latine, se poursuit en Tunisie, à Gabès. Il devait décrire plus tard comment ses deux personnages, clefs de voûte de son roman se sont imposés à lui : « Je me revois encore, un soir de septembre, la fenêtre ouverte sur un grand ciel crépusculaire. Je pensais à l'ingénieur P.-J. Toulet [...]. Puis cette petite Mouchette a surgi (dans quel coin de ma conscience ?) et tout de suite elle m'a fait signe, de ce regard vide et anxieux. - Ah ! comme la naissance d'un livre sincère est chose légère, furtive et difficile à conter... J'ai vu la mystérieuse petite fille entre son papa brasseur et sa maman. J'ai imaginé peu à peu son histoire. J'avais derrière elle, je la laissais aller. Je lui sentais un cœur intrépide... Alors peu à peu, s'est dessinée vaguement autour d'elle, ainsi qu'une ombre portée sur le mur, l'image même de son crime... La première étape était franchie, elle était libre. »

☞ Exemplaire bien établi par les frères Maylander.

« *Satan et nous* », in *Crépuscule*, pp. 56-58.

20312





16 GEORGES BERNANOS

La Joie

Paris, Plon, (6 mai) 1929

1 vol. (130 x 200) de 317, [3] et 1 f. ; demi-maroquin tabac à coins, filets dorés sur les plats, dos lisse, titre et tête dorés, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure signée de A. & R. Maylander).

Édition originale. Un des 82 exemplaires sur japon impérial, celui-ci un des 7 hors commerce.

Envoi signé : « À monsieur Joseph Bourdel très fidèlement, Bernanos »

☞ Des bibliothèques F. Van Andwerpen (ex-libris) et Louise Peeters (ex-libris)

17 GEORGES BERNANOS
La Grande Peur des bien-pensants
Paris, Bernard Grasset, (9 février) 1931

1 vol. (175 x 230) de 458, [4] pp. et 2 f. ; broché, chemise-étui de l'éditeur.

Édition originale. Un des 31 exemplaires sur vélin d'Arches, réimposés au format in-4 tellière (n° 19).

« J'ai juré de vous émouvoir – d'amitié ou de colère, qu'importe ? Je vous donne un livre vivant. » La Grande Peur est avant tout un livre critique où Georges Bernanos dénonce l'imposture d'une bourgeoisie conservatrice, ces 'bien-pensants', dont il ne cessera par la suite de condamner l'esprit de vieillesse.

15940





18 GEORGES BERNANOS

Scandale de la vérité

Paris, Gallimard, (25 avril) 1939

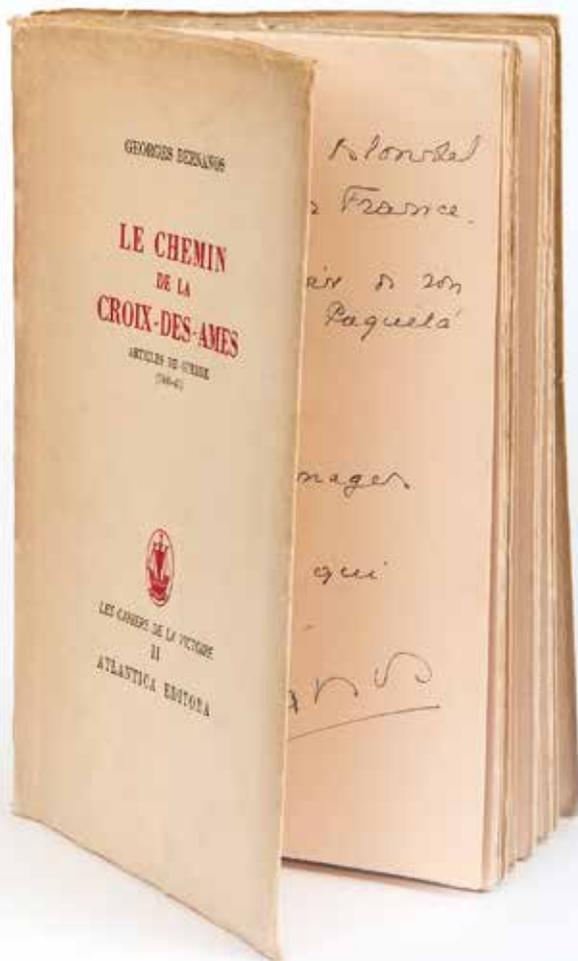
1 vol. (160 x 210) de 79, [1] pp. et 1 f. ; broché, à toutes marges.

Édition originale. Un des 13 premiers exemplaires sur japon (n°II).

Premier texte de combat de Georges Bernanos, rare en grand papier.

« Il suffit d'un seul être aussi exceptionnel, aussi profondément sincère que Georges Bernanos pour ne pas désespérer. » En dépit de son athéisme et de ses opinions d'extrême-gauche, Philippe Soupault déclara avoir sympathisé avec Bernanos, rencontré en 1926, « Nous étions tous les deux d'abord anticonformistes. » Cet hommage d'après-guerre, Bernanos le doit en partie à son attitude de 1937, où d'abord tenté de soutenir les franquistes, et alors qu'il réside à Palma de Majorque il ne tarde pas à s'élever contre les atrocités commises au nom de l'Église en une série d'articles publiés dans la revue Sept dont une seconde version sera publiée à Paris en 1938 sous le titre Les Grands Cimetières sous la lune.

En juillet 1938, devant la démission des démocraties face à la montée du nazisme, il gagna le Brésil et prendra le maquis à sa façon. Son premier texte, Scandale de la vérité, dit sa honte d'appartenir à une nation dépossédée de l'idée de Patrie. Viendront ensuite Lettre aux Anglais (1942), Écrits de combat (1943-1944) et la France contre les robots (1946), puis Les Enfants humiliés, composés en 1939-1940, mais publiés seulement en 1949, et enfin Le Chemin de la Croix-des-Âmes, rédigé de 1943 à 1945.



19 GEORGES BERNANOS

Le Chemin de la Croix-des-Âmes

Articles de guerre (1940-41)

Rio de Janeiro, Atlantica Editora, Les Cahiers de la Victoire II, 1943

1 vol. (166 x 244) de 152 et [4] pp. ; broché, couverture rempliée de l'éditeur.

Édition originale.

Un des 20 premiers exemplaires hors commerce (n° H. C. VI).

Envoi signé : « Pour Monsieur Jules Blondel, Ambassadeur de France, en souvenir de son aimable visite à la Paqueta, ces témoignages déjà vieillis d'un cœur qui ne vieillit pas. G. Bernanos »

Bernanos restera, pendant les années de guerre, au Brésil, multipliant les écrits et les conférences. C'est dès 1942 qu'il rencontre Jules Blondel, rallié à la France Libre. L'écrivain est, depuis août 1940, installé dans une petite maison au flanc d'une colline dénommée « Cruz das almas », la « Croix-des-âmes ». C'est là qu'il reçut l'ambassadeur Blondel et son épouse, à la fin de l'année 1944. Il leur dédicacera à cette occasion un exemplaire du *Le Chemin de la Croix-des-âmes* et de son roman, *Monsieur Ouine*, tous deux publiés au Brésil. Ce recueil de textes de combat (rédigés entre décembre 1940 février 1941) appartient aux pages les plus belles qui furent écrites pendant la guerre dont le célèbre « Appel aux Français » qui fut diffusé par la BBC).

Ils seront publiés par Charles Ofaire, un exilé suisse et alors patron de la puissante *Atlantica Editora*, rencontré lors d'une de ses conférences à Rio. Il publiera quelques semaines plus tard *Le Chemin de la Croix-des-âmes*, où Blondel est destinataire de deux des lettres. Trois autres volumes seront ensuite publiés, jusqu'en 1945, toujours par Ofaire [en réalité, Höfer]. Blondel, rallié à la France libre depuis 1942, est nommé en septembre 1943 ambassadeur de France et rencontre Bernanos à de multiples reprises. En 1944, sur ordre de Gaulle, il mettra tout en place pour que ce dernier puisse enfin regagner la France et rencontrer le général, ce qu'il fera à trois reprises, d'abord pour lui remettre une légion d'honneur, mais aussi pour lui proposer un poste de ministre. Bernanos refusera et l'une et l'autre.

☞ Rare édition originale de ce grand texte de combat, dans une provenance historique intéressante.

16652

20 GEORGES BERNANOS
La Liberté pour quoi faire ?
Paris, Gallimard, (février) 1953

1 vol. (120 x 190) de 311, [7] pp. et 1 f. ; broché, chemise-étui.

Édition originale. Un des 135 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre (n°80).

16595



21 CHRISTIAN BOBIN

La Vie passante

Paris, Fata Morgana, (8 décembre) 1990

1 vol. (140 x 225) de 41 et [7] pp. ; broché.

Édition originale. Un des 30 premiers exemplaires sur vélin pur fil.

15732

22 CHRISTIAN BOBIN

Un livre inutile

Paris, Fata Morgana, (13 février) 1992

1 vol. (125 x 220) de 67 et [5] pp. ; broché.

Édition originale. Un des 40 premiers exemplaires sur vélin pur fil.

15730

23 CHRISTIAN BOBIN

La Grande Vie

Paris, Gallimard, (17 janvier) 2014

1 vol. (114 x 218) de 121 et [13] pp. ; broché, non coupé.

Édition originale. Un des 40 premiers exemplaires sur pur fil.

16123

24 CHRISTIAN BOBIN

Noireclaire

Paris, Gallimard, (25 septembre) 2015

1 vol. (190 x 245) de 74 pp. et 6 ff. ; broché, non coupé.

Édition originale. Un des 60 premiers exemplaires sur vélin rivoli des papeteries Arjowiggins (n°32).

17158

C'est chez Fata Morgana que Christian Bobin publie ses premières brochures : Souveraineté du vide (1985), L'Homme du désastre (1986), Lettres d'or (1987), avant que Gallimard publie La Part manquante (1989) et les succès de librairie d'Une petite robe de fête (1991) et du Très-Bas (1992) qui imposeront son œuvre auprès du public.

Épistolier plutôt que romancier par sa manière d'écrire des fragments sertis de confidences et d'aphorismes, Christian Bobin, qui conçoit son écriture comme « un travail de guérison [...] de la vie souffrante, de la vie mise à mal par les conditions modernes », cherche, en ascète chrétien, à « exprimer au mieux des choses ressenties obscurément, [...] à la recherche de la plus grande simplicité » ; à « transmettre une émotion qui [lui] est venue, [à] faire en sorte que cette émotion soit contagieuse ».

Il vit aujourd'hui près du Creusot, où il est né, en lisière du bois du Petit Prodhun. Il a reçu le Prix d'Académie 2016 pour l'ensemble de son œuvre.



25 ALBERT CAMUS

Noces

Alger, Edmond Charlot, 1945

1 vol. (115 x 170) de 123 et [5] pp. ; broché.

Nouvelle édition – la première d'après-guerre et après celle publiée à petit nombre en 1938.

Envoi signé : « à Robert Vignon, ces histoires de chez nous, son copain, Albert Camus ».

Ex-libris manuscrit de Robert Vignon, « chef adjoint du cabinet du ministère de l'agriculture. Jeudi 30 octobre 1946. Paris ».

Robert Vignon et Albert Camus avait fait connaissance à bord du bateau qui les ramenait de New York, en juin 1945. Camus lui aura offert trois ouvrages : La Peste – avec les seules photographies connues de Camus lors de ce voyage de retour –, Caligula et ce Noces. Ces deux derniers lui furent dédiacés le même jour (30 octobre 1946). Les liens entre les deux hommes vont perdurer au delà de ce voyage retour. Ils se reverront sans doute au moins une fois, à Paris, en 1946 ; Camus lui enverra La Peste en août 1947. Une correspondance existe entre les Vignon et Camus (conservée au Fonds Albert Camus), principalement des lettres où il sollicite l'écrivain à divers sujets, ce dernier répondant de manière polie (le tutoiement est de rigueur), mais sans que l'on sente non plus une amitié particulière. Vignon l'invitera plusieurs fois (en Guyane, au moment où Camus est en tournée en Amérique du Sud), et même plusieurs années après : dans l'Allier, où Vignon est ensuite muté, puis en Kabylie. Toutes ces invitations seront déclinées par Camus, pour des questions d'emploi du temps.

19826



26 ALBERT CAMUS

Caligula

Pièce en quatre actes

Paris, Gallimard, (6 février) 1946

1 vol. (120 x 188) de 126 et [2] pp. ; broché.

Édition définitive dont une version initiale avait paru avec *Le Malentendu*, en 1944. Remaniée et corrigée, elle est augmentée de deux scènes.

Un des exemplaires imprimés du service de presse.

Envoi signé : « à Michèle et Robert Vignon, qui savent vivre, ce [CALIGULA] qui ne le savait pas. Avec le fidèle souvenir d'Albert Camus »

Rare tirage spécial, aux mêmes dates d'achèvement d'imprimerie que l'édition régulière, avec cette note de l'éditeur : « cette édition, à tirage réservé, et conforme au texte de la représentation, est vendue au profit du village sinistré de Normandie : Amaye-sur-Orne / Pont-du-Coudray. Adopté et parrainé par le Théâtre-Hébertot. »

Jacques Hébertot avait noué des liens avec la commune d'Amayé, qui avait subi de lourdes destructions au moment de la Libération. Son église, particulièrement, avait été très endommagée. Jacques Hébertot contribua grandement à sa remise sur pied et son théâtre 'adopta' la petite commune du Calvados (un millier d'habitants, à 14 kilomètres au sud-ouest de Caen), qui deviendra alors un vaste chantier pour sa remise en état. Au-dessus du porche de l'église, l'on peut aujourd'hui encore contempler la statue de la vierge avec à ses pieds une reproduction du Théâtre-Hébertot ; la nef avec ses vitraux – réalisés par l'atelier Degusseau d'Orléans – est aussi devenue le sanctuaire des Saints Normands ; leur mise en place et la reconstruction fut terminée en 1953.

Les circonstances précises de ce tirage, pour lequel le feuillet de justification a été recomposé par les Éditions Gallimard à cette fin de 'bonnes œuvres' restent à ce jour inconnues. Le seul autre exemplaire répertorié est celui envoyé à un directeur et homme de théâtre belge, Claude Étienne, qui voulait adapter *Caligula* dans son établissement, le Rideau de Bruxelles.

Rouennais de naissance, André Daviel (alias Jacques Hébertot) avait choisi son pseudonyme en hommage à son ancêtre Jacques Daviel et (pour son nom) parce qu'il appréciait le nom de ce petit village du pays d'Auge (Calvados), proche de la propriété familiale sise au hameau de Beaumoucel. En 1940, Jacques Hébertot reprendra la direction du Théâtre des Arts, ancien Théâtre des Batignolles, qu'il rebaptise Théâtre-Hébertot.

☞ De la bibliothèque de Robert Vignon.

27 ALBERT CAMUS

L'État de siège

Paris, Gallimard, (21 décembre) 1948

1 vol. (117 x 186) de 233 et [7] pp. ; broché.

Édition originale. Un des exemplaires imprimés du service de presse.

Envoi signé : « à Francis Ambrière, sans rancune, Albert Camus »

Après la publication de *La Peste*, Jean-Louis Barrault propose à Camus de travailler à une mise en scène sur ce thème. Au soir de la première, le 27 octobre 1948 au théâtre Marigny, la critique est mauvaise. L'échec cuisant de cette étroite collaboration les affectera longtemps. Dans la préface de l'édition américaine, Camus écrit : « certainement, il y a peu de pièces qui aient bénéficié d'un éreintement aussi complet. Ce résultat est d'autant plus regrettable que je n'ai jamais cessé de considérer que *L'État de siège*, avec tous ses défauts, est peut-être celui de mes écrits qui me ressemble le plus. [...] Mon but avoué était d'arracher le théâtre aux spéculations psychologiques et de faire retentir sur nos scènes murmurantes les grands cris qui courbent ou libèrent aujourd'hui des foules d'hommes. De ce seul point de vue, je reste persuadé que ma tentative mérite qu'on s'y intéresse. Il est intéressant de noter que cette pièce sur la liberté est aussi mal reçue par les dictatures de droite que par les dictatures de gauche. Jouée sans interruption, depuis des années, en Allemagne, elle n'a été jouée ni en Espagne ni derrière le rideau de fer. »

Francis Ambrière qui s'est fait connaître pour son roman *Les Grandes Vacances* sur la vie des prisonniers de guerre français en 1939-1940, reçut rétroactivement pour ce livre le Prix Goncourt 1940 (décerné en 1946). Il mena ensuite une carrière de critique dramatique et d'essayiste, fut jury du prix Renaudot et dirigea la collection des Guides bleus jusqu'en 1972. Il fit sans doute partie du cortège des critiques de « l'éreintement » dont parle Camus. « Sans rancune », donc.



28 ALBERT CAMUS

Le Minotaure ou la halte d'Oran

Alger, Charlot, impr. J. Dumoulin H. Barthélemy, (1er mai) 1950

1 vol. (160 x 250) de 79, [7] pp. et 1 f. ; maroquin orangé, dos lisse, titre doré en long, date en pied, tranches dorées sur témoin, couv. et dons cons., étui bordé (reliure signée de Constant Dreneau).

Édition originale. Un des **15 premiers exemplaires sur chine** (n° 3).

Premier des huit essais 'solaires' qui constitueront L'Été, Le Minotaure parait en 1950, chez Charlot. Écrit en 1939, sa publication a été ajournée pour de multiples raisons. Après une préoriginale dans l'Arche, revue dirigée par Jean Amrouche, ami de l'auteur et collaborateur comme lui des Éditions Edmond Charlot, le texte est publié en volume deux ans plus tard avec d'infimes variantes. Cette année marque la fin de la célèbre enseigne algéroise : Edmond Charlot, découvreur de Camus dans les années trente, fait faillite malgré les succès de librairie qui caractérisent sa période d'après-guerre. Le Minotaure est l'un des derniers titres de son catalogue, en même temps qu'il marque la fin de la collaboration de Camus avec Charlot qui, cependant, lancera une nouvelle maison d'édition à Alger, Rivages.

« J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fastueuse, puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable. Depuis, j'attends. »

29 ALBERT CAMUS

L'Été

Paris, Gallimard, coll. « Les Essais LXVIII », (février) 1954

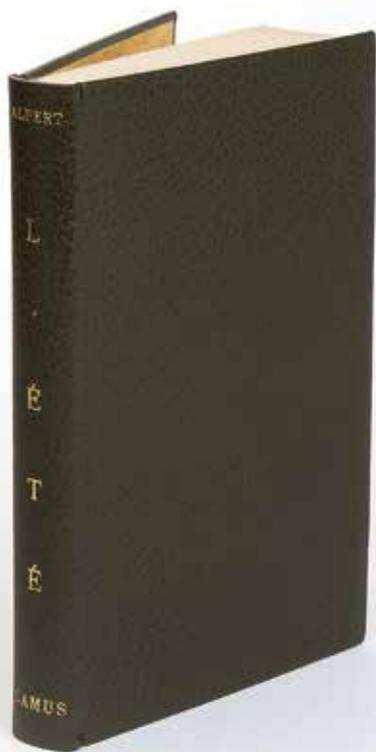
1 vol. (145 x 220) de 188 et [4] pp. ; janséniste buffle vert sombre, dos lisse, titre doré à la chinoise, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes de chèvre velours ocre, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Renaud Vernier, Maître d'Art – dorure Claude Ribal, 2017).

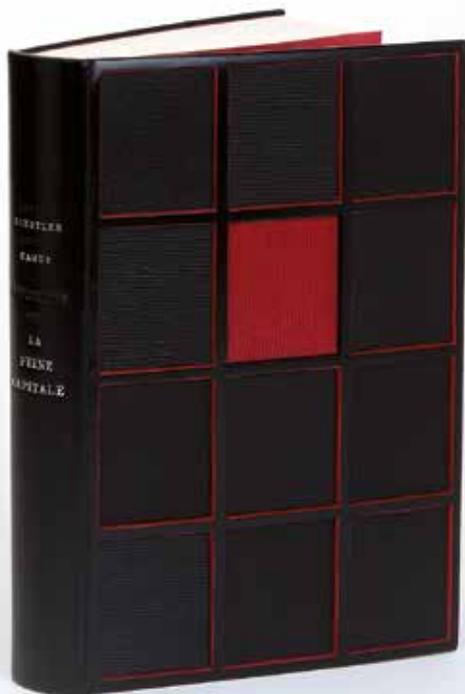
Édition originale. Un des 25 premiers exemplaires numérotés sur vélin de Hollande Van Gelder (n° 10). Prière d'insérer monté en tête.

Imprégné des origines méditerranéennes de Camus, composé entre 1939 et 1953, ce recueil fait suite à L'Homme révolté qui avait suscité tant de controverses. Tous ces textes, à l'exception du « Minotaure » publié en 1950, sont inédits. Tous « se rattachent naturellement à Noces par une sorte de fil d'or », celui du lyrisme, de la prose poétique et de la pensée méditerranéenne.

☞ Magnifique exemplaire dans une sobre et élégante reliure de Renaud Vernier

18696





30 ALBERT CAMUS & ARTHUR KØESTLER

Réflexions sur la peine capitale

Introduction et Étude de Jean Bloch-Michel

Paris, Calmann-Lévy, (27 mai) 1957

1 vol. (215 x 142) de 238, [6] pp. et 2 ff. ; veau noir, plats ornés de caissons aux tranches rouges, caisson central rouge sur le premier plat, titre à l'œser, doublures de veau noir, gardes de chèvre velours rouge, boîte (reliure signée de Jean Luc Honegger, 2017).

Édition originale. Un des 60 exemplaires sur vergé d'Arches (n° 5).

Sous ce titre sont réunis deux plaidoyers contre la peine de mort : *Réflexions sur la potence* d'Arthur Koestler et *Réflexions sur la guillotine* d'Albert Camus. Le premier texte est également passionnant d'un point de vue historique : il retrace de manière extrêmement documentée l'utilisation au cours des siècles en Grande-Bretagne de la potence, « le plus obscène symbole de cette tendance propre à l'espèce humaine qui la conduit à vouloir sa propre destruction morale. » Quant au texte de Camus, il prolonge un combat que l'auteur a mené depuis toujours et dont les échos sont présents dans tous ses textes, qu'ils soient essais ou fictions.

31 ALBERT CAMUS

Journaux de voyage

Texte établi, présenté et annoté par Roger Quilliot

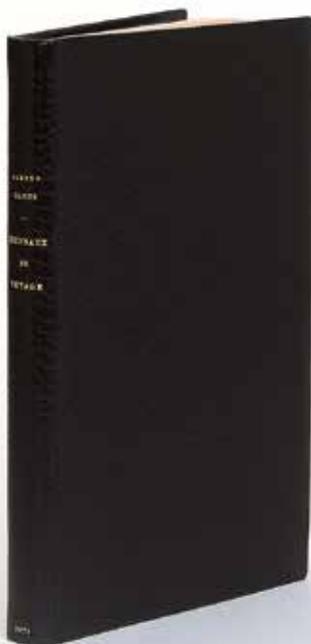
Paris, Gallimard, (16 février) 1978

1 vol. (145 x 220) de 147 et [5] pp. ; maroquin noir, dos lisse, titre doré, date en pied, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Alix).

Édition originale. Un des 36 premiers exemplaires sur vergé blanc de Hollande Van Gelder (n° 11).

Sont ici réunis deux 'cahiers', témoins des deux voyages qu'Albert Camus fit, l'un aux États-Unis (mars-mai 1946), l'autre en Amérique du Sud (juin-août 1949).

Ils sont présentés Roger Quilliot qui en souligne l'importance et l'intérêt commun : « [...] ils nous montrent comment Camus passait des notations brutes à l'œuvre élaborée. Quelques passages du Voyage aux U.S.A. se retrouvent dans Pluies de New York ; d'importants fragments du Voyage en Amérique du Sud ont été repris soit dans La Mer au plus près [L'Été], soit plus largement encore dans La Pierre qui pousse : deux scènes de danse, réellement vues, sont condensées dans un des rares textes exotiques que Camus ait rédigés ; le voyage à Iguape et l'épisode de la pierre qui pousse, enregistrés comme du simple folklore, prennent, dans la nouvelle, valeur de symbole ». Quilliot note encore comment le jeune Camus avait parcouru l'Europe et comment, « en pleine notoriété, après 1948, [il] fuira les voyages qui peuplent généralement l'existence de ses pairs. »



17225



32 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Voyage au bout de la nuit

Paris, Éditions Denoël et Steele, [Septembre] 1932

1 vol. (182 x 112) de 623 et [1] pp. ; maroquin noir janséniste, dos lisse, doublures et gardes de maroquin noir, titre doré, date en pied, tranches dorées sur témoins, double filet sur les coupes et sur les coiffes, couverture et dos conservés (reliure signée de Huser) sous emboîtement signé de Renaud Vernier - Claude Ribal, 2016.

Édition originale.

Un des [20] premiers exemplaires sur vergé d'Arches, celui-ci un des 10 hors commerce, avec la mention imprimée « Exemplaire hors commerce ».

Envoi signé : « à Monsieur René Gaffé, bien cordial hommage, LF Céline »

Montée en tête, lettre tapuscrite signée de Robert Denoël au collectionneur René Gaffé, datée du 29 juillet 1933 dans laquelle l'éditeur mentionne ce tirage hors commerce sur Arches et précise qu'ils « ont été réservés à l'auteur et aux collaborateurs de la maison ; peut-être deux ou trois ont-ils été envoyés à des critiques [...] ». Avec ce tirage restreint et malgré ces dix exemplaires hors commerce, Céline lui-même ne put en avoir aucun et prit les devants pour le prochain titre à paraître chez son éditeur : « Je regrette bien de n'avoir pas pris d'Arches du Voyage, alors il faut m'en réserver 12 de L'Église, numérotés. » (Lettre à Denoël, 24 juillet 1933)

Il est aujourd'hui possible de compléter les travaux d'Henri Thyssens et Pascal de Saadeler, ainsi que la bibliographie de Dauphin-Fouché à propos de ces exemplaires sur Arches.

On connaît 6 des 10 exemplaires numérotés, aujourd'hui répertoriés ainsi : le n° 1, broché [Artcurial, 2013, 165 000 €], le n° 2, de Léon Daudet ; le n° 3, de Victor Brayat [relié par Huser, puis par Maylander pour Hayoit] ; le n° 5, de Lucien Descaves ; le n° 8, de Roland Saucier [dédicacé, relié par Cerutti, exemplaire Chauveau puis Ragazzoni] et enfin le n° 10, relié par Paul Bonet (Carnets, 253).

Les exemplaires hors commerce sont nominatifs pour ceux - et seulement ceux - offerts aux collaborateurs maison.

EXEMPLAIRES NOMINATIFS, pour les "collaborateurs de la maison" :

- Bernard Steele, relié par Devauchelle (cat. Coulet-Faure, 1958),
- Robert Beckers, relié par Alix, exemplaire Sicklès,
- Max Dorian, relié en 1950 par Paul Bonet (Carnets, 925).

EXEMPLAIRES NON NOMINATIFS, marqué "hors commerce", pour "2 ou 3 ayant été adressés à des critiques" :

- Max Descaves, relié par P.-L. Martin, exemplaire Louis de Saadeler,
- Frédéric Lefèvre, relié par Devauchelle, exemplaire Tranchimand.

IL RESTERAIT DONC CINQ EXEMPLAIRES "réservés à l'auteur", comme l'indique Denoël dans sa lettre, non nominatifs, et tous offerts [et aujourd'hui tous dédiacés], comme le confirme Céline qui n'en garda donc aucun :

- un exemplaire dédié (nom inconnu), relié par P.-L. Martin (Coulet-Faure, juin 56, n° 19).
- Mme [Françoise] Lucien Descaves, broché [le seul broché des dix hors commerce], exemplaire Loliée (Bibliothèque R. & B. L., IV, 2014, n° 41),
- Jean Ajalbert, relié par Huser, exemplaire Simonson-Moureau, repassé en vente en 2005 (Pierre Bergé, Bibliothèque d'un amateur, n° 141),
- Gaston Chéreau, relié par Cretté (cat. Matarasso, 1938, puis - Lardanchet, 1951, puis Coulet-Faure, 1958 et 1970).

Ce dernier exemplaire est à mettre entre parenthèse quant à un exemplaire "d'auteur", (i.e. offert par Céline) puisque Chéreau, l'un des membres du jury Goncourt, n'a pas voté pour Céline. On voit mal l'écrivain lui faire parvenir, après coup, un exemplaire. Sauf à penser qu'ils furent distribués avant la remise du prix, ce qui est probable. À ce titre, on peut supposer que l'exemplaire 'inconnu' (celui relié par Martin) ait pu être offert à un autre membre du Goncourt. Parmi ceux qui ne furent pas 'servis', restent : les frères Rosny, Roland Dorgelés, Pol Neveux, Léon Hennique et Raoul Ponchon.

- Le dernier, enfin, est l'exemplaire René Gaffé. Il ne porte comme seule dédicace que celle faite à ce dernier, et sur le bon feuillet de justification (et on ne peut donc supposer qu'une dédicace ait été remplacée par une autre). Cela signifie que René Gaffé probablement grâce à ses rapports privilégiés avec Robert Denoël a obtenu dès 1932 un exemplaire hors commerce que Céline lui dédicace aussitôt. Au moment de confier son exemplaire à Huser pour le faire relier, Gaffé lui demande d'y insérer la lettre qu'il a reçue de Denoël, datée du 29 juillet 1933, où ce dernier mentionne le nombre de ces

hors-commerce : « Nous vous signalons que le Voyage au bout de la nuit a comporté un tirage hors-commerce sur beau papier (biffé) Arches (note manuscrite) de dix exemplaires seulement. Ces exemplaires ont été réservés à l'auteur et aux collaborateurs de la maison ; peut-être deux ou trois ont-ils été envoyés à des critiques. »

Bruxellois d'origine, René Gaffé, espion pendant la Première Guerre fut d'abord journaliste et fondateur de L'Écho belge, quotidien en vogue au début du siècle. Homme d'affaires renommé, il devint, dès les années 1920, un collectionneur inconditionnel et sa rencontre avec Paul Éluard et André Breton eut l'effet d'un véritable déclencheur. Ceux-ci l'initient à l'art primitif et à l'art moderne et il acquiert alors des œuvres « sur le vif », directement auprès des artistes qui deviennent ses proches : Picasso, Magritte, Miro, Arp ou Ernst et constitue ainsi une collection d'art moderne et tribal, un ensemble d'une cinquantaine de chefs-d'œuvre qu'il a toujours tenu à conserver auprès de lui, refusant de les disperser ou de les prêter pour des expositions. Bibliophile, précurseur des grands noms de la bibliophilie belge des Simonson, Hayoit ou Marcel de Merre, il fut l'un des premiers collectionneurs d'ouvrages surréalistes, à la mesure d'un Jacques Doucet, se fournissant auprès des poètes et écrivains du mouvement. Ces derniers pouvaient alors lui réserver les exemplaires les plus précieux, richement enrichis de lettres ou de dédicaces. René Gaffé avait également ses entrées chez bon nombre d'éditeurs ou de libraires, qui pouvaient lui réserver les papiers de tête. Riche industriel, il avait composé une collection et possédait plusieurs manuscrits, dont celui de La Condition humaine.

La vente de sa collection, en avril 1956, fait toujours référence.

Ce n'est que trente-trois ans après sa mort (survenue en 1968) que sa collection de tableaux fut mise en vente, après la mort de sa seconde épouse. Conformément à son testament, Jeanne Gaffé chargea Christie's New York de vendre 25 chefs-d'œuvre, vendus sans réserve : 60 millions de dollars furent récoltés, au seul profit de l'Unicef. Il s'agit, encore à l'heure actuelle, d'un des plus généreux legs jamais offerts à l'institution.

Son ex-libris, à la mesure de son exceptionnelle collection, tenait en un feuillet pleine page, sur papier de chine, monté en tête des exemplaires par les plus grands relieurs qu'il faisait travailler : Georges Mercier, Maylander, Semet et Plumelle, Huser, et bien sûr Paul Bonet : cette dernière rencontre fut décisive et lui permit d'aborder les rivages du surréalisme, qui lui inspira une conception novatrice du décor : il sera alors l'interprète quasi attitré des poètes surréalistes presque deux décennies. Paul Bonet est celui qui composa, réalisa et grava cet ex-libris pour René Gaffé – pas moins de six versions avaient été réalisées par le maître, dont une retenue à partir de laquelle il composa la version définitive (cf. vente Tajan, mai 2013, lot 486).

Exemplaire parfait. Il est maintenant conservé dans une boîte de Renaud Vernier.

☞ Provenance : René Gaffé (envoi, ex-libris, puis vente, 1956, n° 48) ; Marcel de Merre (vente, 2007, n° 312).

En Français dans le texte, 366 ; Dauphin & Fouche 32A1.

A M René Gaffé
Bien cordial
hommage

VOYAGE
AU BOUT DE LA NUIT

V. Caline

33 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

L'Église

Paris, Les Éditions Denoël & Steele, [12 septembre] 1933

1 vol. (186 x 120) de 242 pp. ; maroquin janséniste tête de nègre, dos lisse, titre doré, tête dorée sur témoins, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Alix).

Édition originale.

Un des 20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, celui-ci un des 10 hors commerce (n° X). Comme pour le *Voyage a bout de la nuit*, paru quelques mois plus tôt, le tirage est coupé en deux tranches : 10 exemplaires à la vente, et dix exemplaires hors commerce, dont certains nominatifs.

Précieux exemplaire nominatif imprimé pour Robert Beckers et signé en tête par Louis-Ferdinand Céline.

L'Église constitue la seule œuvre théâtrale écrite et publiée par Céline. Rédigée dès 1926, avec le docteur Bardamu comme principal protagoniste, on y retrouve tous les thèmes céliniens du *Voyage* y figurent déjà, tout comme les lieux (l'Afrique, les États-Unis, Genève et la banlieue parisienne). C'est de l'Église que Sartre empruntera la fameuse réplique de Yudenztweck à propos de Bardamu, « C'est un garçon sans importance collective, c'est tout juste un individu », et qu'il placera en tête de *La Nausée*. C'est également dans l'Église et de la bouche du même Yudenztweck - le directeur du « Service des compromis » à la Société des Nations - que l'on pourra trouver l'un des meilleurs portraits de Bardamu : « ... Oui, Bardamu, vous dis-je, je sentais qu'il me jugeait. Il me jugeait, je l'ai ensuite compris, parce que nous ne parlons pas la même langue. Il parlait le langage de l'individu, moi je ne parle que le langage collectif. Il m'intéressait assez jusqu'au moment où j'ai compris ça. Alors, j'ai cessé de l'écouter, par discipline. C'est du poison qu'ils parlent, les individus. »

☞ Exemplaire de choix, dans une parfaite reliure d'Alix. Et comme pour le *Voyage*, Robert Beckers fait partie des trois collaborateurs de la maison Denoël à recevoir l'un de ceux-là (avec Bernard Steele et Max Dorian). Il reçoit le n° X.

Robert Beckers était agent de publicité, le commercial de la maison Denoël & Steele. Cet ami liégeois de Denoël avait rejoint l'avenue de La Bourdonnais en 1928. Il lui demeurera encore fidèle pendant la guerre et sera le dernier témoin à lui avoir parlé au téléphone, peu avant qu'il ne quitte la maison de Jeanne Loviton pour les Invalides. Le couple doit se rendre au Théâtre Agnès Capri, à Montparnasse, où l'on joue *Zig-Zag* à 21 heures. Robert Denoël n'y arrivera jamais. Il est assassiné à l'angle du boulevard des Invalides et de la rue de Grenelle.

34 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

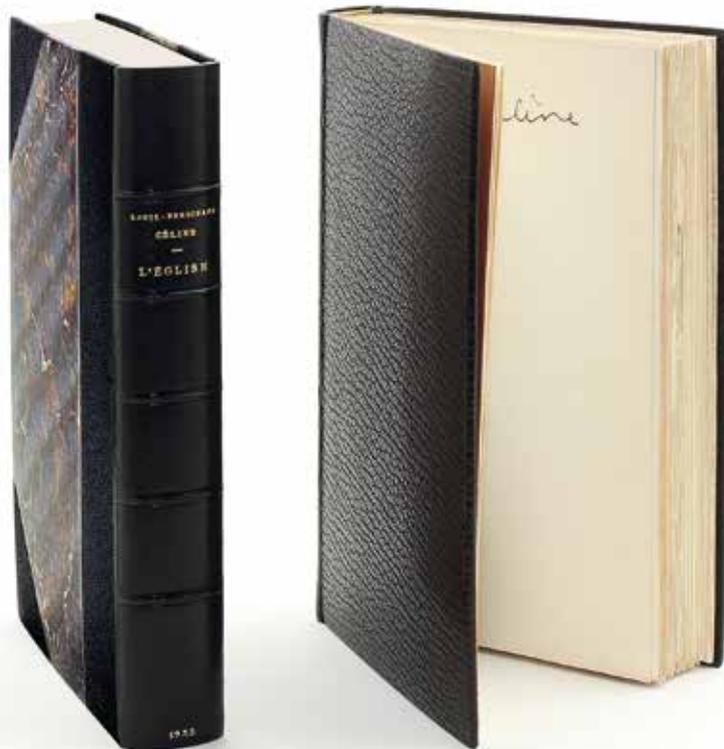
L'Église

Paris, Les Éditions Denoël & Steele, 1933

1 vol. (186 x 120) de 242 pp. ; demi-chagrin noir à coins, dos à nerfs, titre doré, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy et Vilaine).

Édition originale. Un des 20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder (n° 7).

18131



35 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Mort à crédit

Paris, Éditions Denoël et Steele, [8 mai] 1936

1 vol. (223 x 146) de 697 pp. et 1 f. ; maroquin janséniste bleu nuit, dos à nerfs, doublures et gardes de maroquin bleu nuit, tranches dorées sur témoins, couverture imprimée et dos conservés, chemise-étui (reliure signée de Huser).

Édition originale. Un des 22 exemplaires hors commerce [non expurgé] sur japon impérial (n° XXI).

Envoi signé : « À monsieur Charles Hayoit, en toute amitié LF Céline ».

Seuls les exemplaires hors commerce des trois premiers papiers contiennent le texte intégral, qui devra attendre 1982 et l'édition de la Pléiade pour être enfin proposé au public : « Le sexe, dans *Mort à crédit*, est agressivement présent... En 1936, la suppression, sur demande de l'éditeur, des mots ou passages les plus scandaleux avait quelque peu déplacé le sens de la provocation. »

La postérité aura remis ce livre à sa juste place : celle des très grandes œuvres de la littérature française. Encore davantage que *Voyage au bout de la nuit*, *Mort à crédit* marquait l'intrusion de Céline dans ce qu'il qualifiait lui-même de « voie de raffinement spontané ».

Exemplaire d'une insigne rareté, de belle provenance, sobrement établi par Huser.

☞ De la bibliothèque Charles Hayoit (ex-libris).

Dauphin & Fouché, n° 36, A1.

19016

36 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Apologie de *Mort à crédit*

Paris, Les Éditions Denoël & Steele, (juillet) 1936

1 vol. (130 x 200) de 32 pp. ; broché, étui.

Édition originale. Un des 20 premiers exemplaires sur pur fil (n° 16).

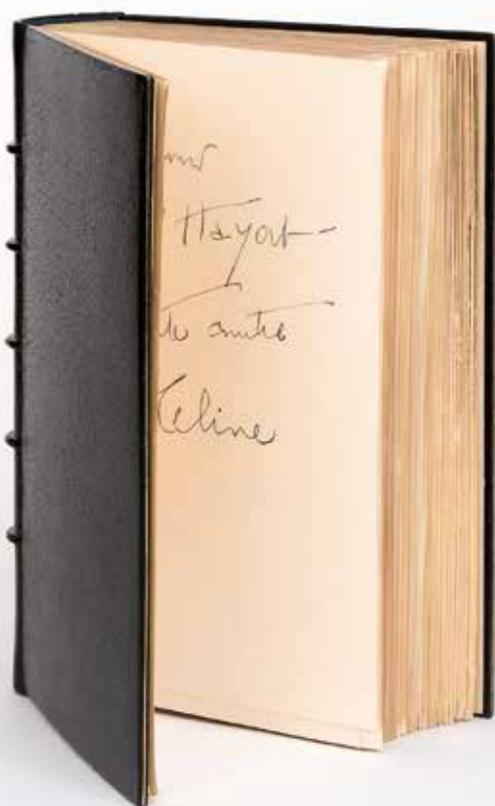
La publication de *Mort à Crédit* entraîna un véritable déchaînement de la critique contre Céline ; « le livre fut mal accueilli au point que Robert Denoël décida de publier une apologie de *Mort à Crédit*, fait sans doute unique dans les annales de l'édition ».

Cette plaquette contient, à la fin, le texte inédit du seul discours public de Louis-Ferdinand Céline, prononcé à Médan en 1933 : « Hommage à Émile Zola ».

Parfait état. Rarissime en grand papier.

F. Gibault, Céline, Délires et persécutions, t. 2.

19023



...
Hayat -
de tante
Celine

37 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Bagatelles pour un massacre

Paris, Denoël, [22 décembre] 1937

1 vol. (150 x 220) de 379 pp. ; maroquin noir richement mosaïqué d'un réseau de lignes droites poussées à froid et s'entrecroisant en délimitant de petites surfaces dont plusieurs mosaïquées en maroquin de plusieurs tons, titré doré, doublures et gardes de daim bordeaux, tranches dorées sur témoins, couverture conservée, chemise-étui (reliure signée de Paul Bonet, 1950).

Édition originale.

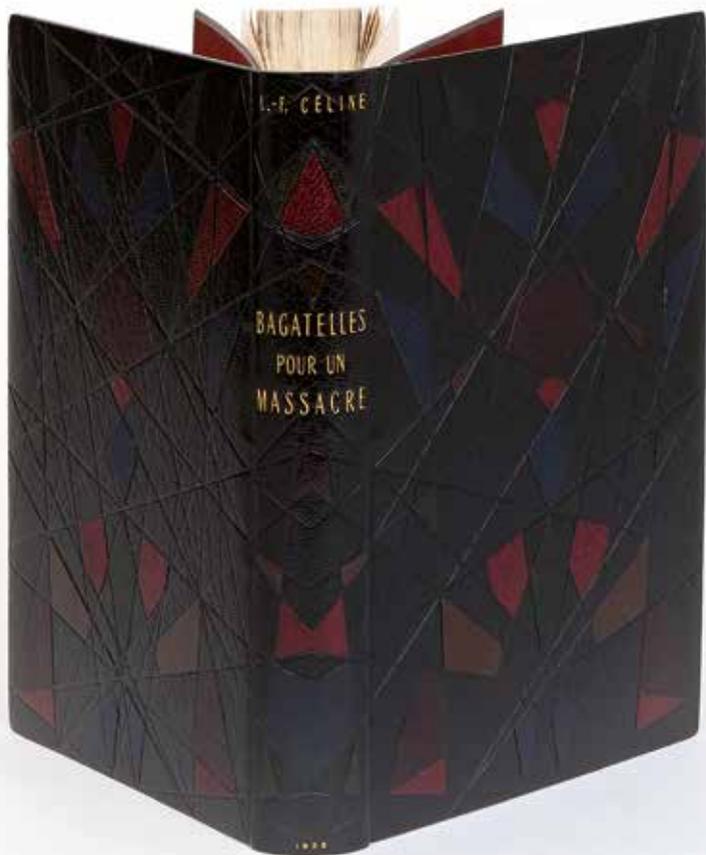
Un des 15 premiers exemplaires numérotés (n°1) sur japon impérial.

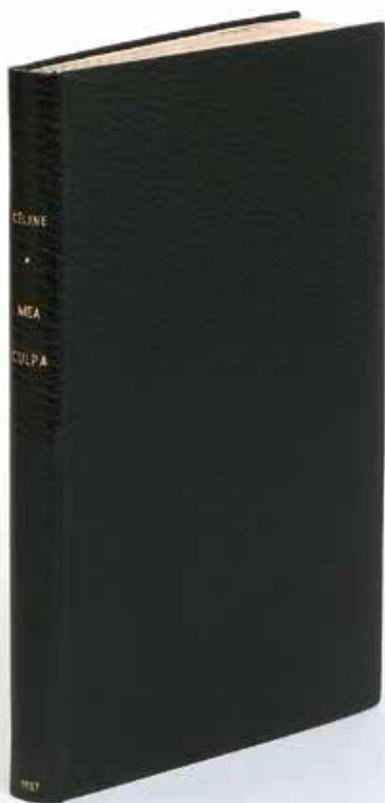
Le deuxième pamphlet de Céline qu'il rédige au Havre puis à Saint-Malo, n'ayant pu se rendre à Jersey comme prévu. Il sera imprimé à 24 500 exemplaires [tirage du 22 décembre 1937], avant d'être réimprimé à 20 000 exemplaires le 9 juin 1938.

☞ Seule reliure exécutée par Paul Bonet pour ce titre, répertoriée dans ses Carnets avec ce commentaire : « Autres formes de l'automatisme des droites jetées presque au hasard s'équilibrent grâce à la symétrie. »

Il reliera, en même temps que cet exemplaire, l'un des dix hors commerce sur Arches de Voyage au bout de la nuit (exemplaire Dorian), ainsi que le Hollande Van Gelder hors commerce n° XLIV de Mort à crédit.

Dauphin, 37 A 1 ; Paul Bonet, Carnets. Paris, Claude Blazot, 1981, n° 927.





CELINE

•
MEA

CULPA

1957

38 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Mea Culpa

Suivi de La vie et l'œuvre de Semmelweis

Paris, Les Éditions Denoël & Steele, [30 décembre 1936] 1937

1 vol. (122 x 192) de 124, [2] pp. et 1 f. ; maroquin janséniste vert, dos lisse, titre doré, date en pied, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes d'agneau velours beige, couvertures et dos conservées, étui bordé (reliure signée de Goy et Vilaine).

Édition originale. Un des 15 premiers exemplaires sur Hollande (n° 3).

Mea culpa est le quatrième livre de Céline paru ; c'est le seul de ses pamphlets qui sera réédité, parce qu'il ne contient pas une ligne de l'antisémitisme débordant des suivants. Le réquisitoire est ici dirigé contre le communisme, dans une période riche d'écrits de ce type (Gide, Maurois, Aragon...). « La grande prétention au bonheur, voilà l'énorme imposture (...) qui rend les gens si venimeux, crapules, imbuables. Y'a pas de bonheur dans l'existence, y'a que des malheurs plus ou moins grands, plus ou moins tardifs... »

Délibérément inscrit en dehors des discours de l'intelligentsia, Céline, après l'échec relatif de Mort à crédit paru quelques mois plus tôt, prend de plus en plus la direction d'une plume consacrée aux sujets politiques. Avec les conséquences que l'on sait.

Le texte est suivi de La Vie et l'œuvre de Semmelweis, pour la première édition publique de la thèse de Céline, soutenue et éditée de manière confidentielle en 1924.

☞ Un des titres les plus rares de Céline en grand papier.

39 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

L'École des cadavres

Paris, Denoël, [15 novembre] 1938

1 vol. (150 x 220) de 305 pp. ; maroquin janséniste vert, dos à nerfs, titre doré, date en pied, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes d'agneau velours vert, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Goy et Vilaine).

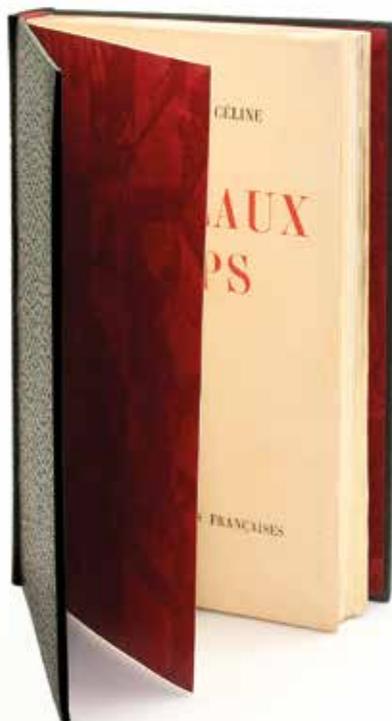
Édition originale. Un des 75 exemplaires sur pur fil Lafuma (n°100).

Envoi signé : « au confrère Giroux, très sincèrement, LF Céline ».

Avec le troisième pamphlet de Céline, publié moins d'un an après Bagatelles pour un massacre, la polémique sur Céline antisémite prend une tournure si virulente que, moins de six mois plus tard, en mai 1939, les deux titres sont retirés des librairies, aidés par une plainte en diffamation du Dr Rouquès, pour « injures, diffamation publique » et « complicité » des mêmes griefs à l'encontre de Denoël.

Dauphin, 37 A 1.

18147



40 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Les Beaux Draps

Paris, Denoël, [25 février] 1941

1 vol. (150 x 220) de 222 et [2] pp. ; maroquin janséniste tête de nègre, dos à nerfs, titre doré, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes d'agneau velours marron, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Goy et Vilaine).

Édition originale. Un des 50 premiers exemplaires sur vergé d'Arches (n° 45).

Le dernier feuillet porte bien l'achevé d'imprimer du 25 février 1941 des presses de « L'Imprimerie spéciale des Nouvelles Éditions Françaises », trois jours avant la mise en vente officielle, le 28 février 1941.

Le quatrième et dernier des pamphlets de Louis-Ferdinand Céline.

Henri Thyssens a recensé deux critiques belges qui reçurent, à la parution de *Voyage au bout de la nuit*, un exemplaire en service de presse : Victor Moremans et Georges Poulet. C'est dire si ce dernier, depuis le tout début, avait lu Céline et suivi et son œuvre, et sa pensée. À la parution de ce quatrième et dernier pamphlet, la coupe est pleine.

Poulet trouva sans doute les mots justes, dix ans après le *Voyage* : « Ce qui sert Louis Ferdinand Céline – “essayiste”, Dieu me pardonne ! – c'est l'opulence de son vocabulaire et la variété de sa syntaxe : voilà un homme, comme disait le baron de la Campine, qui a plus d'une tournure dans son sac. Ce qui le dessert, c'est ce qu'il faut bien appeler son inintelligence. D'autre part, il y aurait un volume à écrire sur la sensibilité bizarre qui se fraie un passage à travers tant de violences, de grossièretés et de jeannoteries calculées. Au vu de *Mort à crédit*, qui contient des passages bien caractéristiques à cet égard, je tiens l'ours le plus mal léché de nos lettres contemporaines pour un enfant et, qui plus est, pour un enfant capricieux et sentimental, lequel voudrait bien, après avoir “tout cassé” dans sa nursery au grand scandale de tout le voisinage, être pris au sérieux une minute, comme une grande personne véritable. [...] Pour une fois que nous tenons un homme de génie, ne le lâchons plus ; obligeons-le à faire son métier, non celui d'Auguste Comte ou celui d'Hippolyte Taine. Mais peut-être est-ce là précaution superflue. Peut-être l'homme de génie a-t-il tout dit. Peut-être n'y a-t-il plus devant nous, à la place où il vomit naguère ses flammes et ses laves, qu'un inoffensif entrepreneur d'invectives dont l'ardeur ne se réveille plus ou moins qu'à la vue d'une paire de pieds plats et d'un nez crochu : “Kss, Kss ! Voilà le Juif !” Suit un maigre jet de matières fécales en ignition ... Fort bien. Mais le phénomène s'est déjà produit trois fois ! Même si, par ailleurs, le bardamisme est complètement à bout de souffle, il conviendrait de mettre fin le plus tôt possible à ce petit exercice volcanique. »



41 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Voyage au bout de la nuit. 15 dessins de Gen-Paul

Paris, Éditions Denoël, [mars] 1942

1 vol. (140 x 230) de 384 pp. ; chagrin bordeaux, triple filet d'encadrement sur les plats, dos lisse orné d'un large listel vertical mosaïqué en chagrin brun, pièce de titre, roulettes dorées sur les coupes, doublures et gardes de soie moirée bordeaux avec large encadrement de dentelle et roulette dorées, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, chemise-étui moderne (reliure signée de F. Thiebault).

Première édition illustrée des dessins de Gen-Paul : 16 dessins originaux en noir dont 15 hors texte et un sur la couverture.

Un des 270 exemplaires numérotés (n° 146) sur alfa.

Double envoi signé de Gen Paul et de Céline : « à mon pote Chatté, dit 'Chat perché', Gen Paul, le tout rehaussé de ma poigne. GP », contresigné par Louis-Ferdinand Céline.

☞ Robert Chatté, qui considérait son ami Gen Paul « comme la providence de sa mélancolie », était, selon les mots de Jean-Jacques Pauvert, ce « mystérieux libraire de Montmartre », « spécialiste de l'érotique » : il « exerçait en appartement, prena[i]t un grand luxe de précaution [et] n'ouvrait sa porte que si l'on usait d'un certain signal »...

42 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Entretiens avec le professeur Y.

Paris, Gallimard, 1955

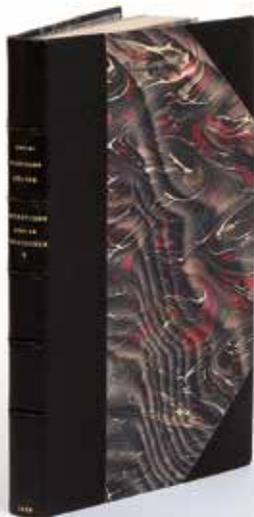
1 vol. (150 x 220) de 154, [2] pp et 1 f. ; demi-maroquin noir à coins, dos à nerfs, titre doré, tête dorée sur témoins, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy & Vilaine).

Édition originale. Un des exemplaires sur alfama (n° 147).

Envoi signé : « à Éliane, son très vieux et très sincère admirateur ; sa bien fidèle et respectueuse admiration. LF Céline ».

Émouvante provenance. Fille adoptive de Charles Bonabel (le disquaire attitré de Céline rue de l'Odéon), Éliane Bonabelreste célèbre pour ses illustrations d'ouvrages, dont Ballets sans musique, sans personne, sans rien, et surtout celle de Voyage au bout de la nuit, dont elle fut – à douze ans ! – la première illustratrice. Jeune patiente du Dr Destouches au dispensaire de Clichy en 1929, le docteur lui demande « À quoi tu t'occupes quand tu ne fais pas tes devoirs ? », à quoi elle répond « Je dessine ». Après avoir vu un dessin qu'elle avait fait de lui, en blouse blanche avec stéthoscope, le médecin le lui achète. Plus tard, après la sortie de son Voyage, Destouches demande à Monsieur Bonabel si Éliane peut illustrer son roman. La fillette exécute alors ces 21 dessins fin 1932. Céline en est enchanté : « Oh ben dis donc, alors moi je vais te faire une préface et une belle couverture. » Mais Céline attriste l'artiste par des pâtés, des ratures et un portrait d'elle qu'elle trouve assez vilain et où elle a l'air d'avoir quarante ans. Céline a finalement renoncé à utiliser ces dessins, certainement à cause des soupçons déplaisants que sa relation avec une fillette de douze ans auraient suscités. Charles et Éliane Bonabel seront les premiers Français à rendre visite à l'auteur lors de son exil au Danemark. Les Souvenirs de Clichy, publiés en 2002, reviennent longuement sur cette longue et proche amitié avec l'écrivain.

18142



43 RENÉ CHAR

Les Feuilles d'Hypnos

Paris, Gallimard, coll. « Espoir », (20 avril) 1946

1 vol. (120 x 190) de 97 et [7] pp. ; broché, boîte à décor signée de Devauchelle.

Édition originale.

Un des 23 premiers exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre (n°xx).

Le premier titre de la collection « Espoir », dirigée par Albert Camus.

« Nous sommes dans le nihilisme. Peut-on sortir du nihilisme ? C'est la question qu'on nous inflige. Mais nous n'en sortirons pas en faisant mine d'ignorer le mal de l'époque ou en décidant de le nier. Le seul espoir est de le nommer au contraire et d'en faire l'inventaire pour trouver la guérison au bout de la maladie. Cette collection est justement un inventaire. »

Camus y publiera notamment les œuvres posthumes de Simone Weil, les textes poétiques de son ami René Char (Feuilles d'Hypnos et Lettera amorosa) et des écrits de poètes, romanciers ou journalistes dont il se sent proche : Colette Audry, Roger Grenier, Jean Bloch-Michel, Jean Daniel, Jean Sénac...

18553



44 RENÉ CHAR

Amitié cachetée

[PAB, novembre 1951]

6 feuillets (85 x 90) sous couverture bleu gris ; buffle vert émeraude, au premier plat titre mosaïqué à l'œser gris et bleu, doublures de buffle gris clair (reliure signée d'Antonio P. N. [Perez-Noriega], 1992).

Édition originale.

Un des 50 exemplaires sur papier [Auvergne bleu] constellé de taches rouges, non justifiés (après 5 exemplaires [sur Montval blanc], signés par PAB).

Il s'agit du **premier livre publié par PAB avec un texte de René Char**. Le dernier paraîtra en 1984.

L'Herne, Bibliographie, p. 273, n° 168 ; PAB, Bibliographie, n° 43.

6700





45 [RENÉ CHAR] - GEORGES BRAQUE
Salut à René Char

Alès, PAB, (mars) 1955

1 plaquette (120 x 185) de [16 pp.] ; en feuilles, sous emboîtement signé de Julie Nadot.

Édition originale. Page de titre illustrée par Georges Braque.

Un des 95 exemplaires sur Rives (n°19) justifié et signé par PAB.

L'exemplaire est enrichi d'une **gouache originale de PAB** datée et signée « 17. II. 55 PAB ». Parfait état.



46 RENÉ CHAR

En trente-trois morceaux

Paris, G.L.M., 1956

1 vol. (110 x 150) de 3 ff., 41, [5] pp. et 1 f. ; box noir et gris estampé et plissé formant sur les plats une composition asymétrique de lignes verticales et de 33 damiers disposés en relief et en creux, couverture et dos conservés, chemise-étui (reliure signée de Nobuko Kyiomyia, 2016).

Édition originale collective. Préambule et postface inédits.

Un des 50 exemplaires sur vélin pur chiffon d'Arches (n°40) signé par l'auteur, réservés aux collaborateurs, avec l'eau-forte en couleurs justifiée par René Char « 40/50 » et titrée « Démon déguisé en roseau ».

« Une des nuits dernières, passant ici et songeant à lui [Marcel Proust], la masse verticale et peu illuminée de mes premiers ouvrages posée en équilibre sur ma tête, j'avançais sans prudence. De loin en loin une mèche d'arbre surgissait dans l'intervalle de deux maisons. Soudain – à la suite de quelle maladresse ? –, la tour de mes poèmes s'éroula au sol, se brisa comme verre. Sans doute, forçant l'allure et rencontrant le vide, avais-je voulu saisir, contre son gré, la main du Temps – le Temps qui choisit –, main qu'il n'était pas décidé à me donner encore. Le Marteau sans maître, Placard pour un chemin des écoliers, Art bref, Dehors la nuit est gouvernée, n'avaient plus du livre que le nom. Je ramassai trente-trois morceaux. Après un moment de désarroi je constatai que je n'avais perdu dans cet accident que le sommet de mon visage. »

PAB, Bibliographie, n° 70 ; L'Herne, Bibliographie, p. 279, n° 228 ; GLM, Coron, n° 409.



47 RENÉ CHAR
Elisabeth petite fille
Alès, PAB, [janvier] 1958

1 plaquette (88 x 88) de 6 ff. ; broché, sous emboîtage à rabats
signé de Julie Nadot.

Édition originale. Un des 75 exemplaires Ex. n° 30, sur
Rives (n°30) sur Rives, avec un dessin de l'auteur, rehaussé
à la main.

Envoi signé : « Mon cher André [Frénaud]. R.C. »

PABB., Fabre, 312 ; *L'Herne*, Bibliographie, p. 281, n°247 ; *PAB*, *Bi-*
bliographie, n°84 ; *Vente Frénaud* (2016, n° 11).

48 RENÉ CHAR, P.-A. BENOÎT, PINDARE & DOMINIQUE FOURCADE

Le Ruisseau de blé

Alès, PAB, juin 1960

1 plaquette (260 x 170) de [24 pp.] ; en feuilles, sous emboîtement signé de Julie Nadot.

Édition originale illustrée d'une gravure originale signée au crayon par Georges Braque
Un des 36 exemplaires sur vergé d'Arches (n°22), justifié et signé par PAB (tirage total à 42 exemplaires).

Gravure en noir signée. Second état de la gravure tiré sur vergé fin (feuillelet volant).

Le Ruisseau de blé comprend les trois textes de René Char, P.-A. Benoit et Dominique Fourcade qui sont ici précédés par celui de Pindare, traduit par Jean Beaufret. Ce dernier dirigera en 1970 le numéro des Cahiers de l'Herne consacré au poète. « Prompte » de Char avait paru l'année précédente sous ce titre chez PAB.

Cahier de l'Herne, p. 283, n° 269.

18093



49 RENÉ CHAR

Retour amont

Paris, Guy Lévis-Mano, (décembre) 1965

1 vol. (190 x 250) de 1 f., 62, [6] pp. et 1 f. ; en feuilles, sous couverture à rabats, emboîtement toile grise éditeur, titrée au dos en noir.

Édition originale. Quatre aquatintes d'Alberto Giacometti.

Tirage unique à 188 exemplaires sur vélin de Rives (n° 3), signé et daté par René Char « 11 janvier 1958 ».

Quelques-uns de ces poèmes ont paru, avant ou après cette édition, dans les tirages confidentiels publiés par PAB. Tous écrits dans sa maison des Busclats, ils ont pour cadre les paysages et les monts du Vaucluse.

Les gravures de Giacometti, tirées par l'atelier Crommelynck, furent les dernières qu'il composa. Familier de la lithographie et de l'eau-forte, Giacometti découvrit l'aquatinte plus tardivement, que Char « trouvait 'exactement dans l'esprit' des textes », lequel « veilla à ce que les frères Crommelynck [Aldo, Milan et Piero] obtiennent au tirage un fond nettement et uniment noir et non pas d'un 'gris délavé', comme il apparaissait aux premières épreuves [...] »

Ces « gravures en négatif » furent « ses derniers mots avant qu'il ne parte conclure son destin dans son village des Grisons », comme le dira Char à Marcelle Mathieu. Peu avant ce départ pour l'hôpital de Coire d'où il ne devait pas revenir, Giacometti prévient Char qu'il lui expédie « les quatre gravures [...] ». Ces quatre images se sont fixées dans ma tête, dessinées en blanc sur le fond sombre (c'est le fond qui est mordu à l'acide et pas les traits). Je ne sais pas si le résultat est bon, je n'ai en ce cas aucun jugement objectif, mais je ne peux pas ne pas te les envoyer. Si elles ne te vont pas, je vais faire autre chose [...]. » Il décèdera un mois plus tard et sera enterré le 15 janvier 1966 au cimetière de Borgonovo, son village natal. Il ne pourra ainsi pas signer l'ouvrage ni aucune épreuve des gravures.

En hommage René Char rédigea « Célébrer Giacometti », plus tard intégré à l'édition définitive de *Retour amont*, sans les illustrations (Gallimard, 1966), puis repris pour le catalogue de l'exposition Giacometti à la Galerie Engelberts (Genève, 1967).

Bel exemplaire, bien complet du feuillet volant imprimé : « Alberto Giacometti est mort le 11 janvier 1966. *Retour amont*, achevé d'imprimer au moment de sa maladie, n'a pu être signé par lui. »

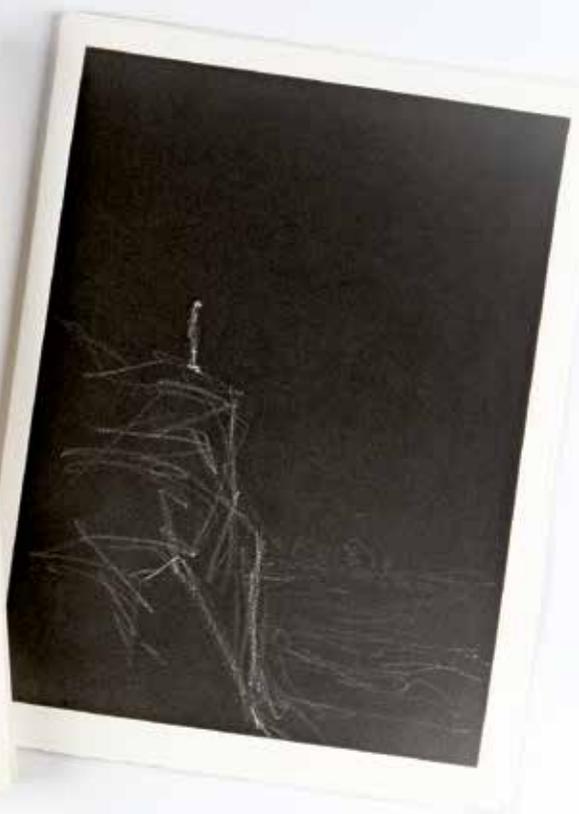
L'Herne, René Char, Bibliographie, 334 ; Coron, GLM, Bibliographie, 489 ; Duperray, Musée Pétrarque, Fonds René Char, 102 ; René Char, Paysages premiers, pp. 90-91 ; Lhermitte 151 ; Coron, René Char, BnF, p. 170 ; Lettre à René Char, 26 septembre 1965.

RENÉ CHAR

RETOUR AMONT

ILLUSTRÉ PAR
GIACOMETTI

g/m



50 RENÉ CHAR
Les Transparents
Alès, PAB, [mars] 1967

1 vol. (260 x 320) 34, [4] pp. et 1 f. ; en feuilles, couverture à rabats, sous emboîtement signé de Julie Nadot.

Première édition illustrée par Picasso de quatre cartalégraphies originales à pleine page représentant des masques telluriques.

Un des 60 exemplaires sur vélin de Rives, signés par Picasso et PAB (n° 12).

Exemplaire enrichi d'un autre tirage signé par Picasso, de la première des 4 illustrations sur vélin de Rives.

L'édition PAB est la dernière qui sera donnée des Transparents, lesquels ont fait l'objet de nombreuses rééditions depuis leur première parution en 1949, au Mercure de France. Avant Picasso, Louis Fernandez, Vieira da Silva et Nicolas de Staël s'y étaient risqués. Les Transparents, aux yeux de Char, étaient les personnages de son enfance, peu à peu disparus du paysage rural : jusqu'à dix-sept se trouveront ainsi décrits dans les différentes éditions. Toquebiol, Joseph Puissantseigneur, Laurent de Venasque, Crillon le brave, Odin le Roc, Raymond de Ridet, entre autres, formeront cette curieuse et respectée cohorte de communards errants.

Picasso en donne ici quatre saisissants portraits, par un procédé nouveau pour lui mais qu'il avait vu utiliser par Georges Braque avec PAB : « Un carton plan ou ondulé, souple ou plus rigide, est découpé, déchiré, incisé ou gratté par l'artiste, puis fixé par l'imprimeur sur un support à la hauteur typographique, finalement encre et tiré ». La cartalégraphie constitue un développement de la gravure sur celluloïd, déjà pratiquée par Picasso avec PAB. Grâce à cette technique, PAB imprima huit livres de Braque – le premier fut *Dans vos jardins*, en 1959. Après Picasso, ce fut au tour de Joan Miro d'être conquis par ce procédé.

De la bibliothèque R. & B. Loliée (ex-libris et vente, 2016, n°168). Les livres réalisés par P.-A. Benoit, Montpellier, 1971, n°454 ; Cramer-Goeppert, Picasso, n°138 ; Chappon, Le Livre et l'Artiste, n°25 ; Coron, Le Fruit donné, p. 39 ; Bloch, 1236.

René Char

LES TRANSPARENTS

Picasso

P.A.B.



Picasso

51 RENÉ CHAR

L'Issue

Alès, P.A.B., [octobre] 1961

1 vol. (88 x 88), en feuilles, sous emboîtement à rabats signé de Julie Nadot.

Édition originale.

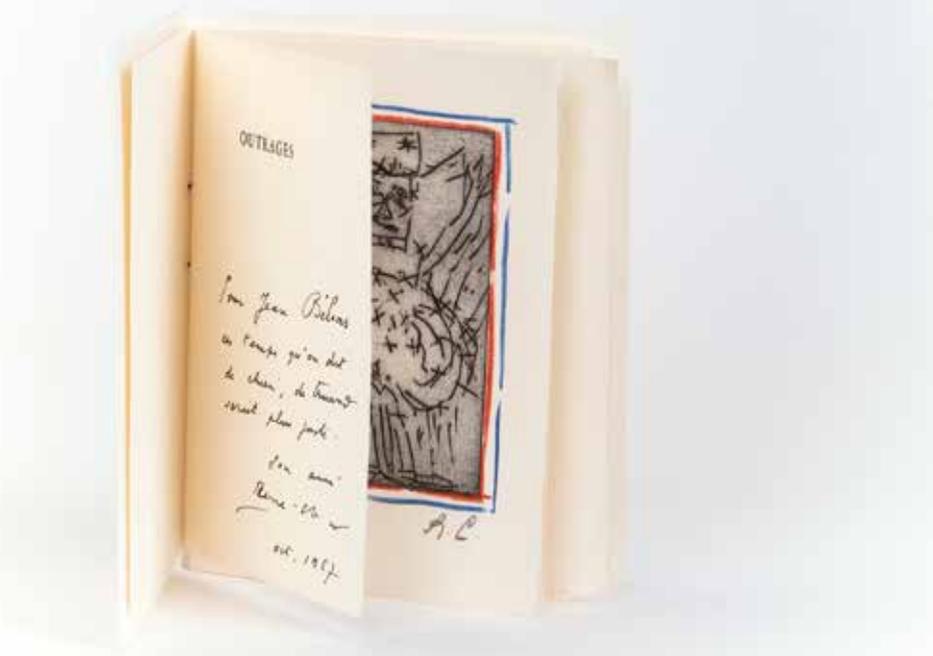
Un des 50 exemplaires sur vergé d'Arches (n° 21), signé par PAB, avec la gravure rehaussée et signée par René Char.

Il est accompagné d'une maquette d'essai de l'ouvrage, dans un format différent (80 x 120 mm), avec le texte contrecollé. Une correction autographe au texte, par René Char.

PAB, Bibliographie, n° 110 ; L'Herne, p. 290, n° 293 b.

17119





52 RENÉ CHAR

Outrages

Ribaute-les-Tavernes, PAB, (15 septembre) 1967

1 plaquette (120 x 150) de [16 pp.] ; cousue avec cordon tricolore, sous emboîtement signé de Julie Nadot.

Édition originale. Exemplaire n°8/40 justifié et signé par PAB et René Char.

Envoi signé : « Pour Jean Bélias ces temps qu'on dit de chien, de truand serait plus juste. Son ami René Char. Oct. 1967 »

Le frontispice, signé par René Char, est rehaussé d'un encadrement bleu et rouge.

Ce traitement est habituellement réservé aux seuls exemplaires de tête, à savoir les trois exemplaires sur japon. Deux exemplaires d'épreuves, provenant du fonds PAB, détiennent également cette mise en couleurs.

« Ce livret est lié à la redécouverte par René Char, en novembre 1965, de deux notes prises à Alger, hostiles au général de Gaulle, dont il envoya alors le texte à P.-A. Benoit. Le 3 septembre 1967, il lui adressa Outrages, qui les reprend en les prolongeant de notations récemment écrites [...]. Pour illustrer cette impression hors commerce, Char pensa à 'une espèce d'Ubu en frontispice', que PAB dessinerait, avant de proposer, trois jours plus tard, le 'gribouillage' qu'il venait de faire avec une 'mauvaise pointe' sur une plaque de celluloid [...]. » Le texte sera repris dans *Le Chien de cœur* (1969).

L'Herne, Bibliographie, p. 292, n° 355 ; *PAB, Fabre*, 460 ; *Coron, Char*, n° 287.

53 JACQUES CHESSEX

Carabas

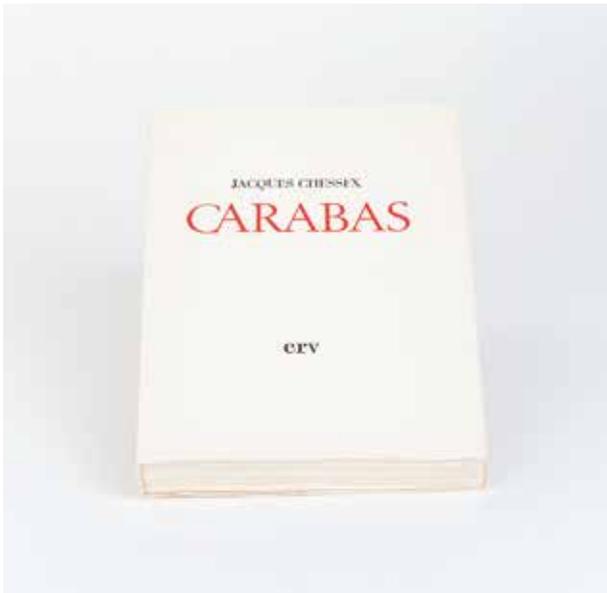
Paris & Lausanne, Grasset - Cahiers de la Renaissance vau-
doise, (9 juillet) 1971

1 vol. (155 x 210) de 253, [5] pp. et 1 f. ; broché, non coupé, chemise-étui
[Jean Luc Honegger].

Édition originale.

Un des 120 premiers exemplaires sur Cuve « Antique » de
Zerkall, signé par l'auteur, celui-ci un des 26 hors commerce (L).

19454



54 JACQUES CHESSEX

L'Ardent Royaume

Paris, Grasset, (3 juin) 1975

1 vol. (137 x 212) de 270 et [2] pp. ; broché, non coupé, chemise-étui
[Jean Luc Honegger].

Édition originale.

Un des 29 premiers exemplaires sur Alfa, celui-ci un des 15 hors
commerce (HC XI).

19447

55 JACQUES CHESSEX

Le Séjour des morts

Paris, Grasset, 28 mars 1977

1 vol. (137 x 212) de 268, [2] pp. et 1 f. ; broché, non coupé, chemise-étui [Jean Luc Honegger].

Édition originale.

Un des 29 premiers exemplaires sur vergé de Voiron (n° 8).

Trente nouvelles où domine une menace : cruellement, ironiquement, de solitude en vie précaire, un univers se constitue, qui englué les personnages, les paralyse, les détruit. Chessex a surtout le sens du tragique : les nouvelles sont toujours très denses, racontent des vies abruptes, tronquées par la tragédie sur un fond de nature à la fois imperturbable et sans pitié avec ses « nuages de pistache », ses renards ensanglantés et ses hiboux crucifiés aux portes des granges. *Le Séjour des morts*, c'est l'ordre habituel inversé : les trépassés nous parlent à la surface, comme une galerie de drames où le malheur d'être homme divise les règnes.

19449

56 JACQUES CHESSEX

Pardon mère

Paris, Grasset, (janvier) 2008

1 vol. (137 x 219) de 218 et [6] pp. ; broché, non coupé, chemise-étui [Jean Luc Honegger]

Édition originale. Un des 10 premiers exemplaires sur légendé vergé neutre des papeteries Jeand'heurs, celui-ci un des 5 hors commerce (HC ii).

20173



57 GEORGES DUMÉZIL

Le Mahabarat et le Bhagavat du colonel de Polier

présenté par Georges Dumézil

Paris, Gallimard, (4 mars) 1986

1 vol. (140 x 220) de 333 et [2] pp. ; broché, bandeau-éditeur conservé.

Édition originale.

Envoi signé : « à mon cher confrère Georges Duby, ces orientalistes pour une fois inoffensifs – avec l'espoir de le voir bientôt chaque jour sur les bords du Gange parisien. Fidèlement, Dumézil, 16 mars 1986 »

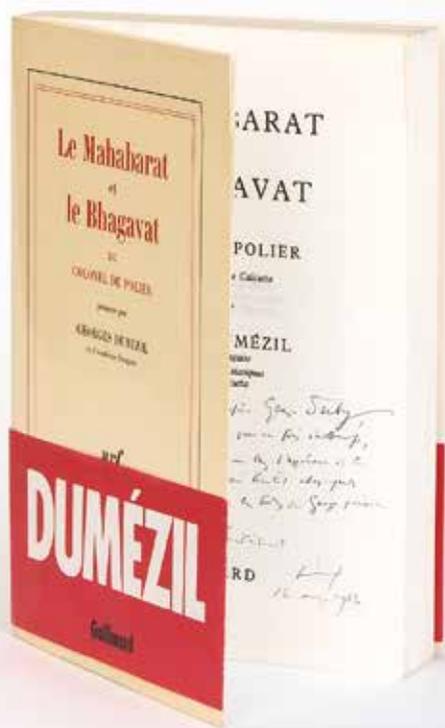
Cette édition met en lumière les travaux d'Antoine-Louis de Polier, orientaliste franco-suisse du XVIII^e qui laisse une œuvre consacrée aux trois textes majeurs de l'hindouisme, le Ramayana, le Mahâbhârata et le Bhâgavata Purâna. Il mourut (assassiné en 1795) sans pouvoir la faire publier, ce que fit une parente en 1809, sous le titre de Mythologie des Indous. Le texte de Polier, dont la qualité et l'importance furent longtemps négligées, avait été remarqué dès le milieu des années 1950 par Georges Dumézil, qui se promit de le réhabiliter. Plus de vingt années seront nécessaires pour enfin publier, en 1986, cette « vieille œuvre injustement oubliée ». De nombreux passages, notamment, mettent l'accent sur la vie de Krishna, grâce à des manuscrits orientaux que Polier avait rapportés des Indes, et qu'il offrit au British Museum.

Livre sacré de l'Inde, qui relate la « Grande Geste » des Bhârata, Le Mahabharata est un grand poème épique datant des derniers siècles av. J.-C. Georges Dumézil fut l'un des premiers à en proposer une approche analytique permettant de pénétrer cette œuvre difficile d'accès, notamment par son étendue ; il lui consacre la première partie de Mythe et épopée. Les travaux de Georges Dumézil ont profondément marqué la mythologie comparée et l'ensemble des recherches portant sur les anciennes religions européennes.

Exemplaire d'intéressante provenance.

De la bibliothèque de Georges Duby. Remarquable envoi en allusion sans doute à la candidature de Duby à l'Académie française où il entrera le 18 juin 1987 et où Dumézil siège depuis 1978. La théorie des trois fonctions dans l'organisation sociale des peuples indo-européens élaborée en 1938 pour la première fois par Dumézil dans Jupiter Mars Quirinus (sacré et souveraineté, guerre, production et reproduction) avait été appliquée par l'historien du Moyen Âge à son objet d'étude dans Les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme publié en 1978.

19970



Le Mahabarat
et
le Bhagavat

de
ARMAND MÉZIL

traduit par
ARMAND MÉZIL
et Pauline Pigeon

DUMÉZIL

Gallimard

ARAT

AVAT

POLIER

Calcutta

MÉZIL

Paris

1954

120 p.

*M. Armand Mézil
pour le Mahabarat,
le Bhagavat et
le Mahabharat
de Pauline Pigeon*

1954

RD

120 p.

Au rendez-vous allemand

Paris, Éditions de Minuit, (15 décembre) 1944

1 vol. (212 x 137) de 64 pp. ; maroquin noir, plats ornés d'un filet à froid et de petites pièces de maroquin mosaïqués de divers tons, dos lisse, titre doré, date en pied, doublures et gardes de daim rouge, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise-étui (reliure signée de Paul Bonet, 1959).

Édition originale. Portrait d'Éluard par Picasso en frontispice.

Un des 20 premiers exemplaires sur vélin pur fil (n° 20). Les seuls à être signés Pablo Picasso. Il existe également six exemplaires hors commerce (trois sont connus, et tous justifiés /6). Daniel Filipacchi possédait l'un d'eux (vente, 2005, n° 113).

Envoi signé : « à Gérald Cramer, avec mon amical souvenir, Paul Éluard »

L'exemplaire comporte des corrections autographes à l'encre de la main de l'auteur aux pages 16, 18 et 20.

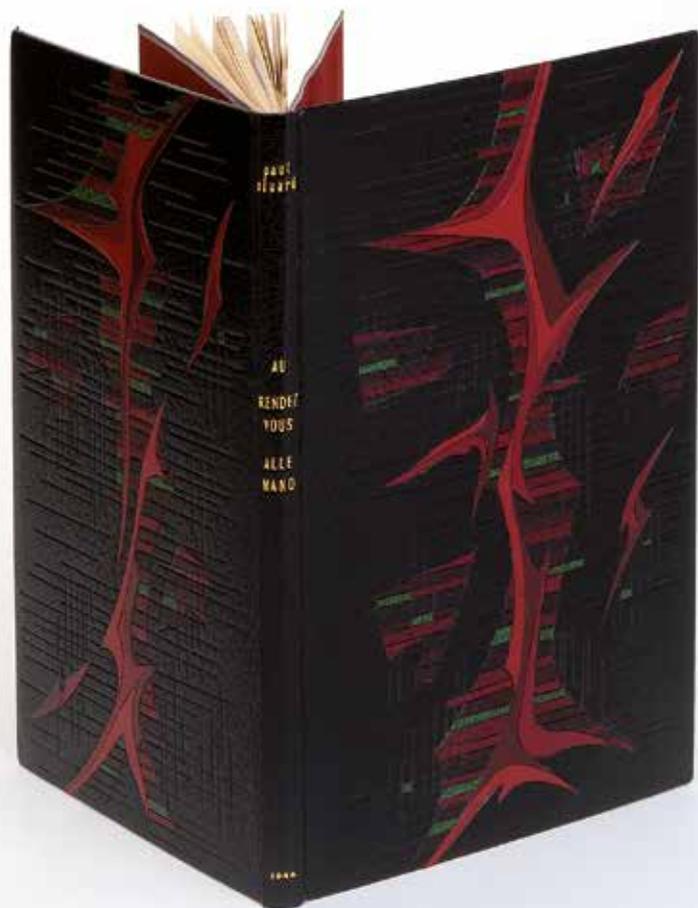
Le recueil regroupe les poèmes publiés par Éluard pendant l'Occupation et dans la clandestinité, sous divers pseudonymes (Jean du Haut, Maurice Hervent,...). Il est le premier titre publié au grand jour par les Éditions de Minuit et l'un des rares recueils d'Éluard à figurer encore au catalogue de la maison. Ce titre « s'imposera comme l'un des succès de poésie à la Libération » ce qui explique les trois rééditions successives qui suivront le premier tirage de 5 000 exemplaires : 10 000 seront imprimés en avril (sur papier bleuté), puis à nouveau 5 000 l'année suivante. Chaque édition sera augmentée de cinq poèmes inédits.

La reliure de Bonet est la quatrième et dernière réalisée pour ce titre (n° 1260 dans les Carnets). Il avait auparavant relié les n° 5 (« une reliure où vulgarité anecdotique et mauvais goût se rencontrent » !), le 5/6 hors commerce (« reliure bien meilleure que la précédente ») et le n° 12. Les travaux sur cet exemplaire 20 sont entamés à la fin de l'année 1958, pour être confié à Desmules en février 1959, puis à Raphaël pour la dorure.

☞ Des bibliothèques Colonel Sicklès (d'après Bonet) et Maurice Joullié (ex-libris).

Né le 22 juin 1916 à Genève, le libraire-éditeur Cramer fut très actif sur le marché de l'art. En 1943, il ouvre la librairie spécialisée Gérald Cramer, rue Adhémar-Fabri puis, huit ans plus tard, sa galerie. Ses publications et ses expositions, notamment de Joan Miró, Marc Chagall, Pablo Picasso et Henry Moore, feront date. À l'occasion du centenaire de sa naissance, le Cabinet d'arts graphiques de Genève présentait, jusqu'au 29 janvier 2017, une importante exposition, « Gérald Cramer et ses artistes ». Grand amateur de Picasso, il financera en 1944 la parution de la collection « Les grands peintres et leurs amis », dont le premier titre, consacré à Picasso, fut rédigé par Paul Éluard. Il fera de même l'année suivante pour Braque le Patron. Éluard et Cramer collaboreront à plusieurs reprises, notamment pour la monumentale édition d'À toute épreuve (Cramer, 1959), illustré par Miro.

Lhermitte 235 ; Vignes, Bibliographies des Éditions de Minuit, 27 ; Vignes, L'Intelligence en guerre, 52 ; Goepfert-Cramer, 40 ;





59 PAUL ÉLUARD

Un poème dans chaque livre

Paris, Louis Broder, coll. « Écrits et gravures, IV », (novembre) 1956

1 vol. (195 x 180) de [152 pp.] ; box rouge entièrement mosaïqué de pièces de maroquin noir et de box de différentes couleurs rehaussées de filets à froid, décor passant sur le dos, doublures et gardes de box lilas, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, chemise-étui bordé (reliure signée de P.-L. Martin, 1962).

Édition originale ornée de 16 gravures en noir et en couleurs dont 6 à double page ont été montées sur onglets.

Tirage unique à 120 exemplaires sur vélin de Rives (n° 91) signés par douze artistes qui y ont participé : Valentine Hugo, Fernand Léger, Jacques Villon, Max Ernst, Alberto Giacometti, Marc Chagall, André Masson, Georges Braque, Joan Miro, Hans Arp, Yves Tanguy, André Beaudin, Oscar Dominguez, Henri Laurens et Pablo Picasso. Seules manquent les signatures de Laurens, Tanguy et Léger, ces derniers étant morts avant la publication de l'ouvrage.

Les douze textes d'Éluard sont illustrés de 16 estampes toutes signées par ses amis peintres (eaux-fortes, burins, pointe-sèche ou encore lithographies originales). Ils ont été « choisis et autographiés par l'auteur », principalement tirés de *Exemples* (1921), *Mourir de ne pas mourir* (1924), *Capitale de la douleur* (1926) et *Cours naturel* (1938).

D'origine suisse, Louis Broder n'aura qu'une brève carrière est comprise entre 1953 et 1957. Personnage controversé dans le milieu de l'édition, il occupe une place intéressante dans le paysage du livre d'art de l'époque, en utilisant notamment une même typographie à travers tous ses ouvrages. On compte une dizaine de livres édités chez lui, dont des œuvres d'Antonin Artaud, de René Char, Robert Desnos, René Crevel, répartis pour la plupart dans deux collections, « Écrits et gravures » et « Miroir du poète ».

Exemplaire parfait, dans une reliure contemporaine de Pierre-Lucien Martin.

Première reliure réalisée par Martin sur ce titre. Un autre exemplaire (celui du libraire Bernard Loliée), réalisé en 1964, s'inspirera de ce décor (Sotheby's, vente II, Dada-Sur-réalisme, lot 315). ☞ De la bibliothèque de Maurice Joullié (ex-libris).

Goepfert-Cramer 81 ; Malet-Cramer 37 ; Meyer-Cramer 27 ; Saphire-Cramer 37

60 ANDRÉ FRÉNAUD

Dans l'arbre ténébreux

Alès, PAB, (30 novembre) 1956

1 petit vol. oblong (120 x 85) de [20 pp.] ; en feuilles, sous
couverture imprimée.

Édition originale.

Envoi signé : « Pour mon cher René, affectueusement,
André »

Tirage unique à 33 exemplaires sur papier auvergne,
celui-ci justifié et signé par l'éditeur, 2/30, sur vélin.

Deux gravures en taille-douce d'André Beaudin,
signées.

Précieux exemplaire de René Char.

18200





61 ANDRÉ FRÉNAUD

Cœur mal fléché

Alès, PAB, [avril] 1957

1 vol. (90 x 778) de 2 ff., [4], 2 ff. ; broché, sous emboitage
signé de Julie Nadot.

Édition originale.

Gouache originale, signée par PAB, en frontispice.
Elle est différente pour chaque exemplaire. Tirage
à 19 exemplaires sur vélin du Marais (celui-ci non
justifié).

Précieux exemplaire de René Char avec envoi.

PAB, 290.

18425

62 ROMAIN GARY

Éducation européenne

Paris, Calmann-Lévy, (juin) 1945

1 vol. (183 x 118) de 178 pp. ; demi-marroquin kaki à bandes, dos long, titre doré, tête dorée sur témoins, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy & Vilaine).

Édition originale.

Un des 200 premiers exemplaires sur Outhenin-Chalandre (celui-ci non numéroté).

Le premier livre de Romain Gary.

Écrit pendant la guerre que Gary mena au sein du groupe de résistance « Lorraine », ce premier roman, d'abord publié en anglais à la fin de 1944, fit du jour au lendemain la gloire de son auteur. Celui-ci est encore à son poste de capitaine de l'état-major de Londres, quand *Forest of Anger*, devenu *L'Éducation européenne*, paraît en France ; le choix du titre revenait à Pierre Calmann : « Le titre que je préfère pour votre ouvrage est : *L'Éducation européenne*. Je trouve que les autres sont nettement moins bons », et il ajoutait « Nous supprimerons de la couverture l'appellation 'Espoirs' qui vous déplaît. Chacun son goût. »

Le premier surpris par le succès que remporta ce livre fut l'auteur lui-même : « Qu'est-ce qui se passe ? écrivait-il à son ami Raymond Aron : je reçois des lettres ahurissantes d'Albert Camus, la lettre la plus belle, la plus émouvante que vous pouvez imaginer de Martin du Gard (...). Je reçois un mot stupéfiant de Gaston Gallimard qui a toujours refusé mes manuscrits et qui demande maintenant mon prochain livre ».

À la reconnaissance de ses pairs s'ajoutait celle de la presse parisienne et du public. Naissance d'une trajectoire mythique.

18620

63 ROMAIN GARY

Johnnie cœur

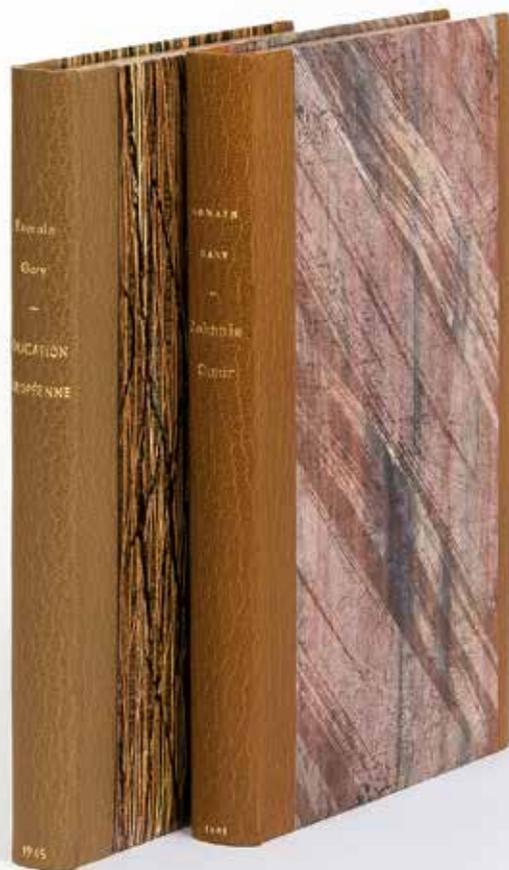
Paris, Gallimard, (septembre) 1961

1 vol. (122 x 190) de 167, [4] pp. et 1 f. ; demi-marroquin havane à bandes, dos long, titre doré, tête dorée sur témoins, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy & Vilaine).

Édition originale.

Un des 35 premiers exemplaires sur pur fil Lafuma-Navarre (n° 12).

18621



THE
GORE
—
INDICATION
OF THE NINE

THE
GORE
—
INDICATION
OF THE NINE

1945

1945

64 ROMAIN GARY

Europa

Paris, Gallimard, (23 mars) 1972

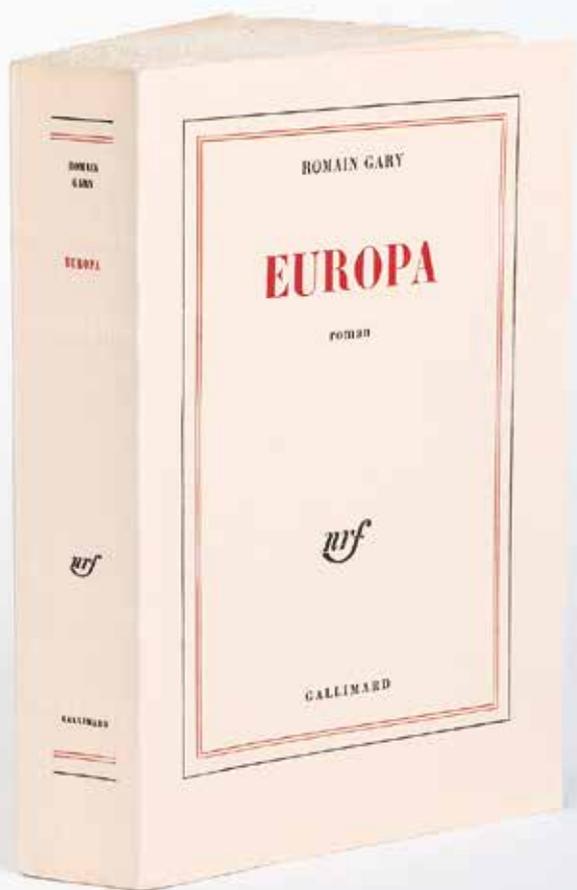
1 vol. (145 x 210) de 372 et [6] pp. ; broché, non coupé.

Édition originale.

Un des 25 premiers exemplaires numérotés sur vélin de Hollande (n° 15).

Roman étrange et fascinant, chacun des personnages qui y apparaît semblant n'exister qu'au travers de l'imagination des autres. Le lecteur est entraîné en des terres inconnues où tout semble n'être qu'apparences et illusions. Il fut à point massacré par la critique que ce roman détermina Gary à opter par la suite pour le pseudonyme d'AJAR. Sur fond de quête identitaire, Gary y fait état de ses blessures les plus intimes. Interrogeant en filigrane l'identité même de cette Europe encore balbutiante. En prophète, il dénonce la dissolution de sa culture dans l'économie de marché.

☞ Très bel exemplaire, tel que paru.



ROMAIN
GARY

EUROPA

RGF

GALLIMARD

ROMAIN GARY

EUROPA

ROMAN

RGF

GALLIMARD

65 ROMAIN GARY

Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable

Paris, Gallimard, (18 avril) 1975

1 vol. (148 x 212) de 259 et [5] pp. ; maroquin janséniste bordeaux, dos lisse, titre doré, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes de daim gris perle, couvertures et dos conservés, étui bordé. (reliure signée de Loutrel-Delaporte).

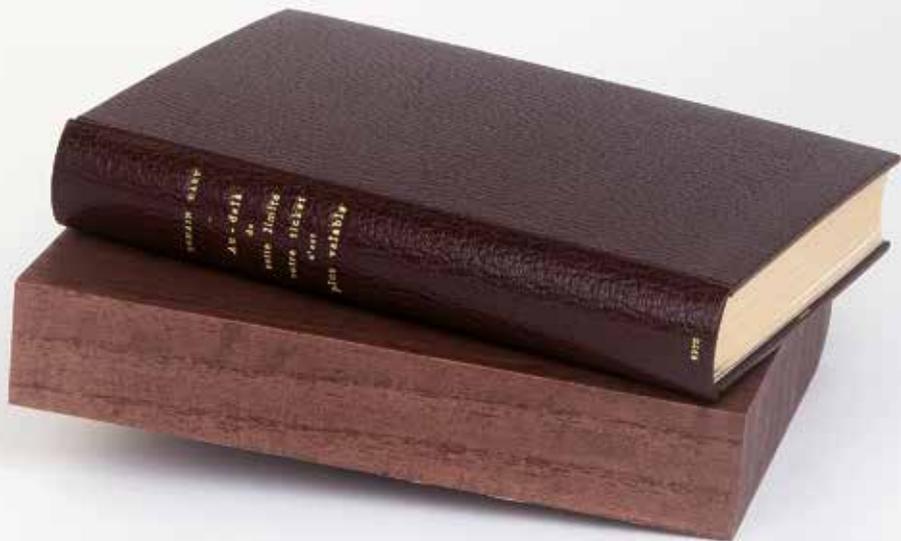
Édition originale.

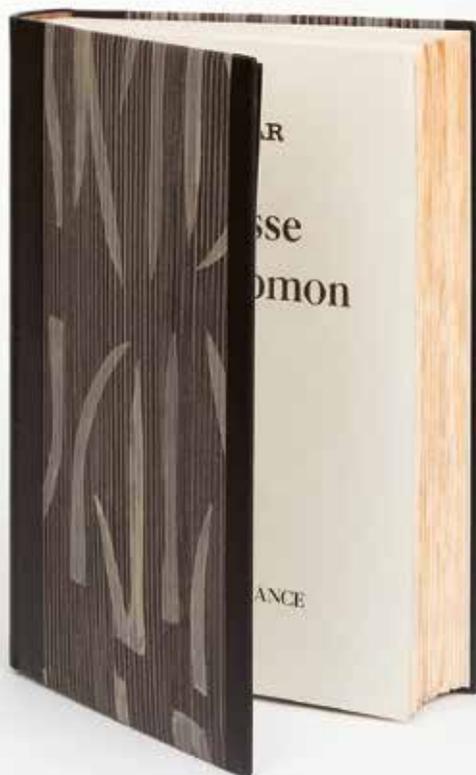
Un des 15 premiers exemplaires sur vélin de Hollande Van Gelder (n° 3).

Au printemps de l'année où il obtiendra une seconde fois le Prix Goncourt sous le pseudonyme d'Émile Ajar pour *La Vie devant soi*, Romain Gary met en scène un homme d'affaires en proie aux doutes sur sa propre puissance encore à son apogée, mais qu'il sent se dérober dans la société comme dans l'intimité. Sexagénaire comme Gary, Jacques Rainier vient de rencontrer Laura, une jeune Brésilienne dont il s'éprend sans retour : « Je ne me souvenais même plus de mes autres amours, peut-être parce que le bonheur est toujours un crime passionnel : il supprime tous les précédents. » Cette passion partagée fait pourtant naître en lui la peur sourde de ne pas être à la hauteur et alimente une angoisse envahissante. Gary livre ici un texte exigeant sur l'impuissance sexuelle et la fin de toutes choses, à rebours d'une vie qui serait devant soi. « Vivre est une prière que seul l'amour d'une femme peut exaucer. »

☞ **Le plus rare des grands papiers de Romain Gary. Exemplaire parfait.**

18646





66 ROMAIN GARY

L'Angoisse du roi Salomon

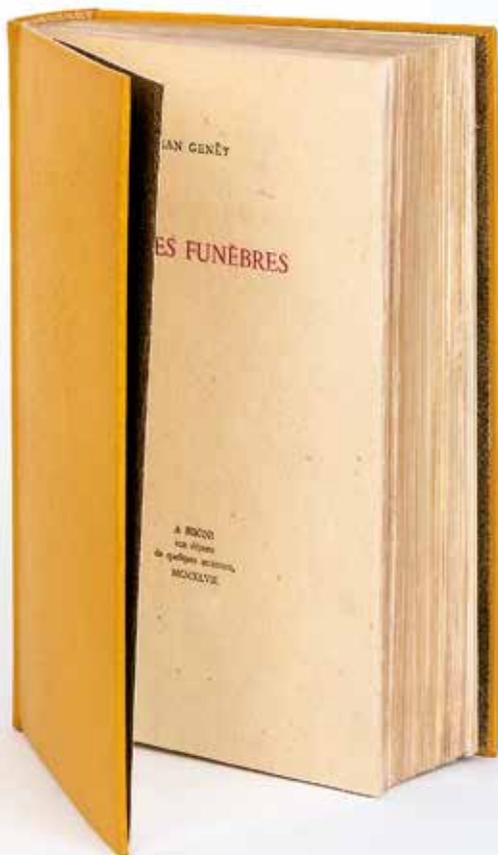
Paris, Mercure de France, (3 janvier) 1979

1 vol. (225 x 155) de 342 pp. et 4 ff. ; demi-chagrin marron à bandes, titre doré, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy & Vilaine).

Édition originale.

Un des 30 premiers exemplaires sur vergé d'Arches pur chiffon (n° 18).

L'un des derniers livres publiés du vivant de l'auteur, trois ans après le prix Goncourt obtenu pour *La Vie devant soi*. Ouvrage paraît en mars 1979, dans un tirage à 5000 exemplaires ; il connaîtra trois rééditions au Mercure avant d'être repris par Gallimard en 1987.



67 JEAN GENET

Pompes funèbres

À Bikini, aux dépens de quelques amateurs, 1947

1 vol. (255 x 170) de 320 pp., maroquin citron, dos lisse, titre doré, date en pied, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, étui-chemise à rabats (reliure signée d'Alix).

Édition originale. Un des 450 exemplaires (n° 222) sur vélin pur fil de Lana.

C'est en 1944 que Genet a commencé d'écrire ce récit orgiaque, érotico-politique, pour exorciser sa douleur de l'assassinat par la milice de Jean Decarnin, le jeune résistant communiste ami. Il met en scène Hitler et ses fanatiques et s'introduit dans la peau du meurtrier de son ami, après avoir narré son meurtre et sa sépulture. Un procédé littéraire dont, contre toutes les morales qui lui en font grief, il se justifie : « Je souffrais tellement de la mort de Jean que j'étais décidé à employer n'importe quel moyen pour me débarrasser de son souvenir » ; en contant, en l'occurrence, « la plus belle histoire de Boches et de Miliciens ».

68 JEAN GENET

Le Balcon

Paris, L'Arbalète, 1956

1 vol. (140 x 190) de 195 et [3] pp. ; box moutarde, décor mosaïqué passant sur le dos, formant rectangle ajouré réhaussé de box rouge et blanc, dos lisse, tête dorée, doublures et gardes de daim brique, couvertures et dos conservés, chemise-étui à rabats (reliure signée de Claude Honnelaitre, 1986).

Édition originale. Couvertures illustrées d'une lithographie originale de Giacometti.
Un des 3 000 exemplaires du seul tirage sur Lana Jésus filigrané.

C'est Jean Genet qui présenta Alberto Giacometti à Marc Barbezat et qui le choisit pour illustrer *Le Balcon* en 1956. Sur le lien très profond qui unissait les deux hommes, Barbezat écrit : « Il (Giacometti) a toujours fait preuve d'une extrême exigence. Très désintéressé, il n'éprouve aucun besoin matériel : un vêtement, une chambre d'hôtel, son seul bagage : une petite valise. L'image de Giacometti, vivant dans un atelier sordide, pour créer son œuvre géniale, l'a énormément frappé. C'est le seul artiste qu'il ait vénéré.

»

17303



69 JEAN GIRAUDOUX

Elpenor

Paris, Émile-Paul, 1919

1 vol. (128 x 194) de 107 et [1] pp. ; broché, couverture bleue et étiquette titrée au premier plat, boîte signée de Julie Nadot.

Édition originale.

Un des rares exemplaires d'auteur, justifié ainsi à l'encre rouge.

Envoi signé : « À Marcel Proust, parce que j'aime son livre, je l'adore' »

Dans la mythologie grecque, Elpenor est l'un des compagnons d'Ulysse lors de son retour de Troie. Il est cité pour la première fois au chant X de l'Odyssée, lors de l'escale d'Ulysse sur l'île de Circé. Il est décrit comme le plus jeune des compagnons encore vivants à ce moment, et comme un personnage globalement médiocre, peu valeureux au combat et peu utile au conseil. Repris par Jean Giraudoux dans ce court roman mythologique, il fait suite à plusieurs autres réécritures d'épisodes de l'Odyssée par Giraudoux, *Le Cyclope* (1908) et *Les Sirènes* (1912). *La Mort d'Elpenor*, qui paraît quelques semaines après *Elpenor*, regroupera les trois parties dans un seul volume. Un dernier chapitre sera conçu en 1926 : *Nouvelles morts d'Elpenor* (1926).

De la bibliothèque de Marcel Proust. Ce dernier et Giraudoux se rencontrèrent en 1919 par l'entremise de Paul Morand. En juin 1919, dans le premier numéro de *Feuillets d'Art*, Giraudoux fit un résumé d'*Un Amour de Swann* qui déplut à Proust. À la lecture de *Nuits de Châteauroux*, publié dans la *Nouvelle Revue française* du 1^{er} juillet 1919, Proust écrivit à propos de la modernité littéraire dont faisait partie Giraudoux : « Je sentais que ce n'était pas la phrase qui était mal faite, mais moi pas assez fort et agile pour aller jusqu'au bout. Je reprenais mon élan, m'aidais des pieds et des mains pour arriver à l'endroit d'où je verrais les rapports nouveaux entre les choses [...]. Je n'en avais pas moins pour le nouvel écrivain l'admiration d'un enfant gauche et à qui on donne zéro pour la gymnastique, devant un autre enfant plus adroit » (*Le Côté de Guermantes*, II, p. 622-623). Giraudoux salue ici la parution d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, qui paraît en novembre 1918. Il sera couronné du prix Goncourt en décembre 1919.

Marcel Proust, L'Écriture et les Arts, Exposition à la Bibliothèque nationale de France, n° 265.



l'Orust
comme en l'air

à la main,
OR

LE PISOR
par son GREDON
de l'Orust
de l'Orust
de l'Orust
de l'Orust



GRACQ

Le
VILLAGE
des
Cortes



JOSÉ CORTI
PARIS, 1953-54

70 JULIEN GRACQ
Le Rivage des Syrtes

Paris, José Corti, [25 septembre] 1951

1 vol. (120 x 186) de 353 pp. et 1 f. de table ; demi-maroquin rouge à coins, dos à nerfs, tête dorée, couvertures et dos conservés (reliure de l'époque).

Édition originale.

Un des 40 premiers exemplaires sur vergé de Rives (n° 27).

Du nom de Gracq, auteur de ce troisième roman (après *Au château d'Argol* et *Un beau ténébreux*), le tout-Paris littéraire bruit si bien en cet automne 1951 pour l'attribution du Prix Goncourt que l'écrivain lui-même, critique acerbe des travers de ce monde dans *La Littérature à l'estomac* paru l'année précédente, en vient, le 28 novembre, à s'adresser publiquement au rédacteur en chef du *Figaro littéraire*, Maurice Noël, pour faire cesser les manœuvres : « Non seulement je ne suis pas, et je n'ai jamais été, candidat, mais, puisqu'il paraît que l'on n'est pas candidat au prix Goncourt, disons pour mieux me faire entendre que je suis, et aussi résolument que possible, non candidat. » Cinq jours plus tard, le lundi 3 décembre, Raymond Queneau, tout récent sixième couvert des *Dix*, annonce aux journalistes devant le restaurant Drouot que « Le prix est attribué à Julien Gracq pour *Le Rivage des Syrtes* », et il l'est par six voix, dès le premier tour. Dans un café de l'Odéon, depuis l'autre rive, l'écrivain réplique : « le jury n'a pas tenu compte de mon attitude. Ce n'est pas que je sois impressionné par une détermination ferme. Je reconnais aussi volontiers – si je n'aime pas les prix – qu'il y a parmi eux certains suffrages qu'aucun écrivain n'a le droit de récuser sans une intolérable grossièreté. » Colette, en particulier, est à son esprit.

Au-delà de ces vicissitudes, ce roman de l'attente, comparé en son temps par la critique au *Désert des Tartares* que Gracq s'est défendu d'avoir lu, demeure son chef-d'œuvre.

☞ **Bel exemplaire, en stricte reliure d'époque, condition rare sur grand papier.**

71 GEORGES REMI DIT HERGÉ

Les Aventures de Tintin reporter du « Petit Vingtième » au pays des soviets
Bruxelles, Les Éditions du « Petit Vingtième », [1930]

1 vol. (245 x 320) de [4] 1 f. et 137 et [1] pp. ; cartonnage éditeur illustré au premier plat, dos toilé bleu (boîte de Julie Nadot).

Édition originale. Un des 500 premiers exemplaires, sans mention d'édition et numérotés (n° 381),

Signé, par Hergé, non pas de son propre nom mais de celui de son héros, « Tintin », et de la main gauche de Germaine Kieckens, sa première femme, qui signe 'pour' « Milou ».

Le premier album de Tintin paru. Une œuvre mythique et un jalon de la bande dessinée moderne.

Édité en 1930 à 10 000 exemplaires, répartis en dix tranches d'impressions, chacune avec mention. C'est le seul album en noir et blanc qui n'a pas connu d'adaptation en couleurs, Hergé n'ayant jamais accepté de reprendre ce titre résolument à part dans sa bibliographie. Son succès fut immense – l'importance des tranches d'édition le prouve. Les 500 albums numérotés ayant, eux, été vendus très rapidement : la prévente de l'album connut un succès sans précédent pour un album de bande dessinée avec 2 604 commandes par souscription !

Le 10 janvier 1929 voit s'embarquer un jeune reporter, Tintin, accompagné de son chien Milou, en direction de Moscou. Sa mission : tenir les jeunes lecteurs du journal *Le Petit Vingtième* au courant de ce qui se passe en Union Soviétique. C'est la naissance d'un mythe dans un album qui deviendra, lui aussi, mythique. Ce sera, dans cet album, l'unique occasion pour les lecteurs de voir Tintin journaliste... rédiger un article ! Les 137 planches seront publiées dans les numéros du *Petit Vingtième* pendant près de deux ans, avant d'être publiées en album l'année suivante, en janvier 1930. Une planche (celle de la page 102) sera manquante à l'album (elle figure dans la revue) ; elle sera rajoutée dans la première réédition de 1969. L'abbé Wallez, directeur du journal 'conseill' au jeune Hergé, vingt-deux ans, de prendre ses informations dans un ouvrage intitulé *Moscou sans voiles* signé par Joseph Douillet, consul belge à Rostov-sur-le-Don. Douillet n'est pas exactement un compagnon de route du communisme, s'étonnant même comme le rappelle Benoît Peeters dans Hergé, fils de Tintin que « le communisme encourage la mixité dans les écoles... » Quant à Hergé, il se souvient de sa lecture du Général Dourakine de la comtesse de Ségur.

État : plats peu ou pas frottés, très belle qualité d'encre du décor représentant Tintin et Milou, coins piquants et neufs et dos toilé d'origine superbe, très faiblement insolé, aux coiffes sans tassement ; cartonnage parfaitement homogène. Gardes blanches et muettes d'origine, collées, et bel état intérieur. Les pages n'ont subi aucune autre restauration et présentent un encrage dense d'une qualité rare pour ce titre. Signalons simplement deux décharges anciennes sur les gardes, un infime pli sur le coin supérieur droit et la signature du propriétaire princeps, sans doute.

☞ État exceptionnel de conservation qui fait de cet album rarissime un des plus beaux exemplaires en circulation depuis une dizaine d'années.

LES AVENTURES DE

TINTIN

REPORTER DU PETIT "VINGTIEME."

AU PAYS
DES SOVIETS



LES EDITIONS DU PETIT "VINGTIEME."
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM, BRUXELLES

72 MICHEL HOUELLEBECQ

La Poursuite du bonheur

Poèmes

Paris, Éditions de la Différence, 1991

1 vol. (130 x 200) de 103 pp. ; maroquin janséniste marine, dos lisse, titre doré en long, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes de chèvre velours bleu, couverture imprimée et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Loutrel-Delaporte).

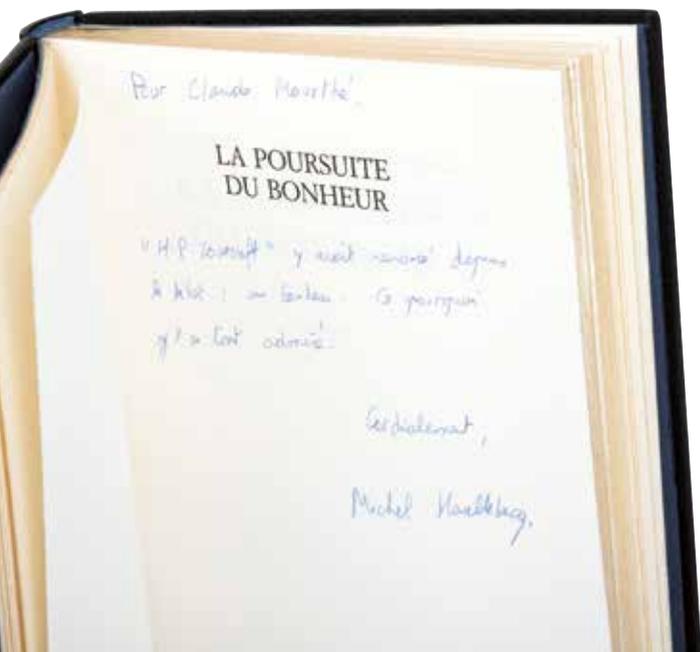
Édition originale.

Envoi signé : « Pour Claude Mourthé [La poursuite du bonheur] 'H.P Lovecraft' y avait renoncé depuis le début ; au bonheur. Ce pourquoi je l'ai tant admiré. Cordialement, Michel Houellebecq »

Deuxième recueil de poèmes de Houellebecq, paru la même année que son essai sur l'écrivain américain aux Éditions du Rocher : Lovecraft. Contre le monde, contre la vie.

☞ Rare avec envoi. Très bel exemplaire.

19370





73 MICHEL HOUELLEBECQ

La Ville

Paris, Éditions de la Différence, (janvier) 1996

1 plaquette (160 x 155) de [72 pp.] ; cousue, sous couverture illustrée, boîte de Julie Nadot.

Édition originale de ce livre d'artiste composé de poèmes manuscrits de Houellebecq et de collages de Sarah Wiame, accompagnés d'un fragment de la gravure originale, en fin. Tirage unique à 25 exemplaires sur papier népalais en couleurs (n° 18).

À sa première visite de l'atelier de Sarah Wiame en 1992, Michel Houellebecq, qui vient de recevoir le Prix Tristan Tzara pour son recueil *La Poursuite du bonheur* et n'a pas encore publié son premier roman *Extension du domaine de la lutte*, reste sans voix, comme le rapporte André Darle : « L'ébahissement muet du poète lorsqu'il franchit le passage entre l'arbre et la lumière ! Difficile d'imaginer aujourd'hui le regard de Guillaume Apollinaire pénétrant dans l'atelier du bateau Lavoir. Un siècle aura passé et l'on trouve toujours à Paris de ces demeures singulières où vivent des artistes, où des poètes un moment se retrouvent. »

☞ Émouvant exemplaire, riche en signification pour l'écrivain, trop peu connu comme poète.

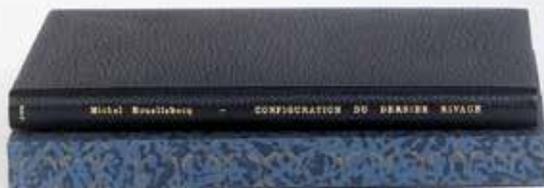
Postface d'André Darle, L'atelier de Sarah Wiame, dans Figures d'avant l'aube..., 1998.

74 MICHEL HOUELLEBECQ
Configuration du dernier rivage
Paris, Flammarion, (mars) 2013

1 vol. (145 x 225) de 96 et [8] pp. ; maroquin janséniste marine, dos lisse, titre doré en long, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes de chèvre velours bleu, couverture imprimée et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Loutrel-Delaporte).

Édition originale. Un des 40 premiers exemplaires sur vélin pur chiffon (n° 22).
Michel Houellebecq tient son œuvre poétique pour aussi importante que ses romans ; en nombre, la prose et la poésie se valent à peu près, en revanche il commença par écrire des poèmes et - comme il l'a déjà confié - il n'est pas improbable qu'il revienne un jour à cette première forme d'écriture qui reste pour lui « le moyen le plus naturel de traduire l'intuition pure d'un instant. [...] Tant que l'on demeure dans la poésie, on demeure également dans la vérité. »

19400



75 MICHEL HOUELLEBECQ
Soumission
Paris, Flammarion, 2015

1 vol. (220 x 140) de 102 pp. ; veau noir, décor sur les plats et courant sur le dos : bande irrégulière de veau vert, mouvement en relief de pièces de bois Kaki très veinées, rehauts de peinture gris-noir à l'aérographe, dos lisse, titre à la chinoise à l'oeser gris anthracite, doublures de veau vert, gardes en chèvre velours gris, couvertures et dos conservés, emboîtement (reliure signée de Nobuko Kiyomiya, 2016).

Édition originale.

Un des 120 premiers exemplaires sur vélin Rivoli (n° 63).

« J'aime bien qu'on me lise dans l'ordre [...] Ce qui explique le mieux un livre c'est ceux que l'on a écrit avant. » (Houellebecq, interview télévisée, août 2015).

Pour ceux qui suivront cet avis, lire tout particulièrement Plateforme le troisième roman de Michel Houellebecq où il traite déjà le thème de l'Islam. Avant même la mise en vente, le 7 janvier 2015, de l'édition originale de Soumission, ce roman avait fait naître une polémique d'envergure. Les attaques terroristes de Charlie Hebdo et de l'hypermar-

ché casher le jour-même de sa sortie n'avaient, évidemment rien arrangé.

Depuis, et à maintes reprises, Houellebecq a tenté d'expliquer, à une presse obtuse, qu'aller chercher des parallèles, des concomitances etc. entre le 'climat' actuel et son roman n'avait aucun sens. Passons, en effet.

En revanche, un mois avant sa sortie en librairie, soit le 19 décembre 2014, il avait accordé un unique entretien au journaliste Sylvain Bourmeau, en exigeant qu'il ne soit qu'en anglais dans *The Paris Review* et en allemand dans *Die Welt*.

Traduit depuis, en voici les meilleurs passages, aucune autre préface ne pourrait être donnée à ce roman, le sixième de Houellebecq :

« Pourquoi as-tu fait ça ?

Michel Houellebecq – Je pense qu'il y a plusieurs raisons. Je n'aime pas le mot mais j'ai l'impression que c'est mon métier. J'ai constaté de grands changements à mon retour en France [Houellebecq venait de passer 12 ans en Irlande], changements qui ne sont pas spécifiquement français d'ailleurs, qui sont occidentaux en général. [...] Je pense que la deuxième raison est que mon athéisme n'a pas vraiment résisté à la succession de morts que j'ai connus [ses parents, son chien]. Ca m'a apparu insoutenable en fait.

Comment caractériserais-tu ce livre ?

Le mot de politique-fiction est pas mal. Je n'ai pas l'impression d'en avoir lu tellement, mais j'en ai lu quand même, plutôt dans la littérature anglaise que française. »



76 GEORGES HUGNET [STANLEY WILLIAM HAYTER]

L'Apocalypse

Paris, GLM, 1937

1 vol. (154 x 100) 1 f., 1 gravure, [18] pp. et 2 ff.; broché, sous chemise-étui ajourée et décor, Julie Nadot.

Édition originale avec, en frontispice, une eau-forte originale en noir de Stanley William Hayter. Tirage limité à 70 exemplaires sur papier de Montval (n° 9).

Envoi signé : « à Myrtille [Hubert] l'exquise, à l'amour si beau qui nous lie, en souvenir du 16 août 1949 et du soleil qui, sur vos épaules, est entré dans notre vie, du plus profond de mon cœur ému par tant de tendresse, Georges le 16 septembre 1949 ».

C'est dans son atelier villa Chauvelot (actuelle villa Santos-Dumont, dans le xv^e arrondissement), où habitaient alors les sculpteurs Ossip Zadkine et Fernand Léger, que l'artiste avait réalisé cinq ans plus tôt, en 1932, cinq gravures au burin pour illustrer Ombres portées de Hugnet. Mais dès l'année suivante, il emménage au 17 de la rue Campagne-Première (à l'origine du nom d'Atelier 17 sous lequel il donnera des cours de gravure à la New School Research de New York en 1940), et c'est là qu'il réalise en 1937 l'eau-forte pour L'Apocalypse.

De la bibliothèque de Myrtille et Georges Hugnet. Le poète rencontre Myrtille Hubert en août 1949, ils se marieront en janvier de l'année suivante. Il a alors quarante-trois ans ; la jeune femme, dix-sept. À la mort de Hugnet, elle poursuivra le dictionnaire du dadaïsme qu'il avait entrepris.

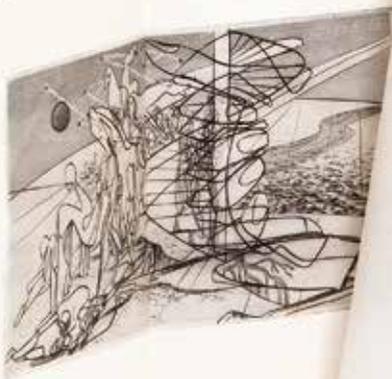
GEORGES HUGNET

L'APOCALYPSE



avec une
de S. W. Hayer

G · L · M



GEORGES HUGNET
L'APOCALYPSE

avec une eau-forte
de S. W. Hayer

G · L · M 1937

77 GEORGES HUGNET & HANS BELLMER

Œillades ciselées en branches

Paris, Jeanne Bucher, 1939

1 vol. (97 x 130) de [2 ff., 48 pp. et 2 ff.] ; broché, couverture rose recouverte d'une dentelle de papier blanc, emboîtement de Julie Nadot.

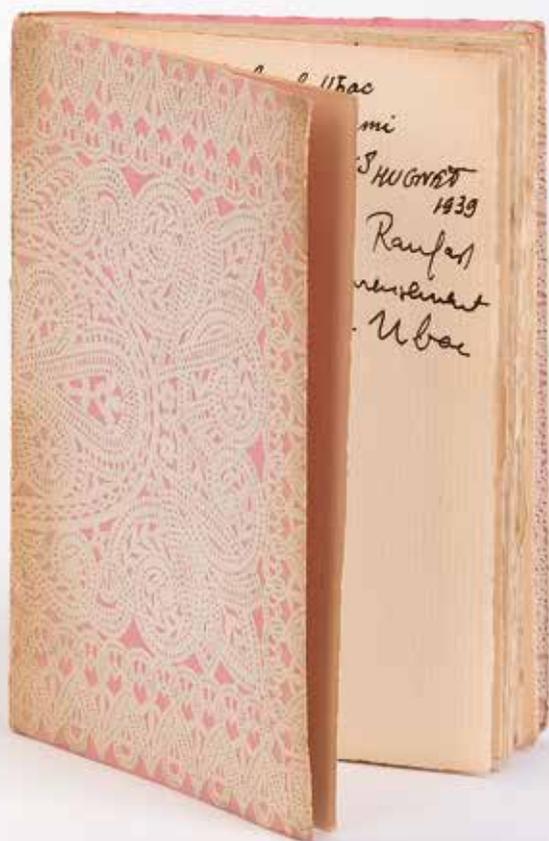
Édition originale. Un des 200 exemplaires sur Rives (n° 54).

Double envoi signé : « à Raoul Ubac son ami, Georges Hugnet, 1939 » ; « À Régine Raufast, amoureuxment, R. Ubac ».

Sous l'influence du surréalisme, Georges Hugnet composa deux de ses plus beaux recueils : Œillades... et La septième face du dé. Les textes d'Hugnet et les 24 dessins d'Hans Bellmer sont comme enchâssés dans un véritable écrin - rose et dentellé. L'auteur s'inspira du thème de la Poupée de Bellmer pour écrire ces textes ; les deux artistes ayant une prédilection pour les jouets et autres colifichets ont créé ici une atmosphère poétique et ludique d'un rare raffinement. Magnifiques compositions dans le texte de Bellmer, en couleur.

De la bibliothèque de Raoul Ubac et de Régine Raufast. Cette collaboratrice active de La Main à plume fut la compagne de Raoul Ubac, avant de devenir celle de Dotremont. Elle rédigea notamment un texte important, « Image et photographie », publié dans La Conquête du monde par l'image, en 1942. Sa sœur Elisabeth, dite « Lizzie » épousera Jean-François Chabrun.

☞ Très bel exemplaire sous sa délicate couverture.



2 Ubae

mi

S. HUGONOT
1939

Raufes
replément
Ubae

78 MARCEL JOUHANDEAU

Contes rustiques

Paris, Carteret, 1951

1 vol. (145 x 230) de 56 pp. ; broché, sous emboitage.

Édition originale.

Un des 16 exemplaires hors commerce (tirage de tête après 10 exemplaires sur japon) d'auteur, celui-ci l'exemplaire de l'illustrateur Galanis, nominatif. Il est enrichi d'une lettre de Jouhandeau au même. L'exemplaire contient également un état supplémentaire des gravures et une **épreuve signée imprimée sur chine**, apparemment unique.

De la bibliothèque de Galanis auquel Jouhandeau écrit dès qu'il découvre les illustrations « [...] je ne veux pas attendre davantage pour vous remercier d'avoir consenti à collaborer avec moi une fois encore » écrit Jouhandeau qui s'empresse d'envoyer cette lettre à l'artiste avant même de pouvoir lui adresser un exemplaire dédicacé. Comme il le rappelle, Galanis a déjà illustré ses livres : Binche-anna, Véronicana, puis Elise, trois titres parus en 1933 dont la couverture était ornée par un dessin de l'artiste. « C'est vous, ajoute-t-il, qui avez gravé, il y a bien longtemps m on portrait par Masson pour les Térébinthe [...] et le bouquet qui orne la couverture de mes livres les plus chers est de votre main. »

☞ **Parfaite provenance.**

MARCEL JOUHANDEAU

CONTES RUSTIQUES

GRAVURES ORIGINALES
DE
D. GALANIN

L. & J.-M. CARTERRET
MCMLI



Madame
Je pensai
toute ma vie
en signant l'esp
de son Conte qui
est Jardini, mais
d'une par elle
voulait pour
meine 2 ans en
collaborer avec
pour encore.



« Juillet 1962. À la honte de la République d'aujourd'hui je suis obligé de vendre cet exemplaire de mon premier livre que je gardais depuis cinquante ans et plus — pour payer mes impôts. »

note manuscrite de l'auteur en regard de la page de faux-titre

79 MARCEL JOUHANDEAU

La Jeunesse de Théophile, histoire ironique et mystique

Paris, Éditions de la Nrf, 1926

1 vol. (100 x 170) de 234 et [2] pp. ; maroquin rouge, dos à nerfs, titre doré, doublure de maroquin havane, couvertures et dos conservés, tranches dorées (reliure signée de Semet et Plumelle, c. 1962).

Édition originale.

Un des 113 premiers exemplaires de luxe marqué F - réimposés in-4 tellière - sur papier vergé pur fil Lafuma.

En 1962, à nouveau, Marcel Jouhandeau est dans une situation financière très difficile : il doit subvenir aux besoins de deux foyers : le sien et celui de sa fille adoptive qui va bientôt se marier et qui est enceinte (d'un autre). Ceux qui l'ont connu (et soutenu), à commencer par Gaston et Claude Gallimard, savent qu'il passa sa vie à manquer d'argent, en particulier « pour payer charges et impôts » ; maintes fois les Gallimard « feront taire les reproches des comptables de leur maison d'édition, comptables qui tirent la sonnette d'alarme quand ils analysent le dossier Jouhandeau. »

Au printemps, alors que sa femme, Élise, le menace de « le réduire à la misère en le rayant de son testament »... c'est cependant Jouhandeau qui paie... les factures et autres charges... et cela avec le seul revenu de ses livres, maintenant qu'il n'enseigne plus. Très inquiet, il décide de signer un nouveau contrat avec son éditeur, et c'est Roger Nimier qui viendra à la Malmaison le négociier. Jouhandeau raconte : « Comme j'ai peu d'économies, Gaston Gallimard m'avancerait une somme suffisante pour que j'achète un appartement où je recueillerais Céline à Paris. » Il est évident que sa fille adoptive, dont bientôt la vie va devenir tragique, inquiète déjà beaucoup Jouhandeau, qui conçoit pour elle, comme plus tard pour son fils Marc qu'il recueillera, une grande tendresse.

Pour l'heure, pressé de toutes parts par des créances multiples – et par ses fameux impôts que la recette de cet exemplaire permettra d'honorer – il décide de vendre son propre exemplaire de *La Jeunesse de Théophile*. Il est alors âgé de 74 ans.

Exemplaire unique, celui de l'auteur, qu'il avait gardé depuis sa parution et qu'il avait abondamment truffé de documents personnels et inédits.

À contrecœur, il s'en sépare en 1962 en le vendant à Roland Saucier, l'ami et le soutien fidèle de Jouhandeau depuis les années 1920 où il devint directeur de la toute nouvelle librairie Gallimard du boulevard Raspail. Saucier le cèdera plus tard à un amateur. L'exemplaire, depuis, n'avait jamais quitté cette collection, resté inconnu des spécialistes de Marcel Jouhandeau. Ce n'est pas la première fois que Roland Saucier se fait l'intermédiaire, et fait jouer ses réseaux pour venir en aide à son ami. Plus tard, alors que l'écrivain se bat pour faire soigner et adopter le petit Marc, l'enfant de sa belle-fille – il confiera encore nombre de manuscrits et autres trésors au directeur de la librairie du boulevard Raspail à fin de ventes.

L'auteur aura rassemblé de quoi constituer un émouvant ensemble autobiographique sur la genèse du livre, incorporant des éléments biographiques et inédits de premier ordre : photographies, manuscrits, lettres de jeunesse et de famille, notes, tables et confidences personnelles... L'ensemble a été inséré avec ingéniosité par Semet et Plumelle (documents interfoliés dans le texte et petites photographies contrecollées dans les blancs entre les chapitres ou les parties) et protégé dans une parfaite reliure doublée de maroquin rouge.

Le premier feuillet contient, de la main de Jouhandeau, la liste autographe des « pièces jointes à cet ouvrage :

- 1) lettre de l'évêque ami de madame Albin dont il est question dans la 3e partie de la J. de Th.
- 2) deux lettres d'un apprenti à mon père

qui m'avait connu enfant

- 3) une lettre d'un camarade originaire de Guéret qui vivait avec sa sœur à Paris ; les méchantes langues de Chaminadour avaient jeté sur leur étroite affection un soupçon d'inceste
- 4) las d'un avoué de Guéret qui me défen-

dit courageusement auprès de mes compatriotes

5) une lettre de Marguerite de Barbery qui m'enseigne les éléments de la foi avant mon entrée au lycée. Elle avait une voix merveilleuse qui troublait les vicaires quand elle chantait aux premières messes.

6) las de Théodore Marcel qui fut mon camarade le plus intime de ma onzième à ma dix-septième année. Il est en mort en odeur de sainteté pendant la guerre de 1914. On le reconnaîtra au passage dans le présent livre.

7) prière de Théophile enfant

8) plusieurs spécimens de divers états de La Jeunesse de Théophile.

9) dédicace à Louis Aragon [sur le f. en regard]

Paris, le 8 août 1962

Marcel Jouhandeau. »

Cet inventaire se poursuit au feuillet d'achevé d'imprimer :

« 4 photographies :

Théophile 1^{re} communion

Jeanne

Théophile à 15 ans

Madame Alban

Autres photographies

1) la boucherie

2) Guéret

3) la place du Marché

4) la Providence

5) le Lycée

6) chœur de l'église de Guéret

7) l'église

8) la fenêtre de la femme du plombier

9) la chapelle des Pénitents

10) le Christ du cimetière des Pénitents

11) au recto : l'Oncle Henri, au verso :

Théophile et sa sœur

dessin : ma mère de profil

Madame Alban

En bas du feuillet, à droite, mention manuscrite au crayon vraisemblablement autographe de Semet : « Saucier » pour lequel l'exemplaire est destiné.

La jeunesse de Théophile, clé de l'œuvre à venir, a séduit presque d'emblée le cercle restreint de la Nrf – Gide, Martin du Gard, Gaston Gallimard et Rivière ; ce dernier écrira au jeune inconnu de trente-trois ans : « [...] Je suis transporté par votre invraisemblable pouvoir de vision, et par cette langue précise et insaisissable, toute amère, toute embaumée comme une jonchée de procession, parlante et nue, imagée et immatérielle, pleine de fidélité et d'embûches, que vous employez. » Dès lors, Jouhandeau entre au catalogue des Éditions Gallimard, reconnu par ses pairs, sollicité par le directeur de la Nrf (Rivière) pour en devenir l'un des collaborateurs et auquel il répondra (puisqu'on y publie ses textes) qu'il ne veut en aucun cas être juge et partie.

Roland Saucier (1899-1994), directeur de la Librairie Gallimard du boulevard Raspail de septembre 1921 à mars 1964, fut en relation avec la plupart des grands écrivains français de l'entre-deux-guerres. Il joua ainsi le rôle d'éminence grise du monde littéraire parisien, pivot central entre de nombreux écrivains, artistes et éditeurs. Grand bibliophile, ses fonctions à la Librairie Gallimard le favorisaient du fait de son accès aux tirages de tête de tous les grands textes de la littérature française, et ses relations avec les écrivains lui donnaient l'occasion de se fournir en manuscrits ou de faire dédicacer ses exemplaires.

Lettre de J. Rivière à M. Jouhandeau, 13 octobre 1920 ; J. Roussilat, M. Jouhandeau, le diable de Chaminadour.



80 JOSEPH KESSEL

Le Coup de grâce

Paris, Les Éditions de France, [8 juin] 1931

1 vol. (113 x 195) de 251, [3] pp. et 1 f. ; maroquin vert foncé, dos à nerfs, tranches dorées sur témoins, titre doré, doublures et gardes agneau velours vert foncé, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy & Vilaine).

Édition originale.

Un des 20 premiers exemplaires sur papier impérial du japon (n° 10).

À trois ans d'intervalle, cette histoire sera, sous un titre différent, publiée à deux reprises, donnant au final deux versions très différentes d'un même canevas. C'est en octobre 1928 que Kessel met le point final à la première version, intitulée *La Règle de l'homme*, dont il confie son manuscrit à sa belle-sœur, Marie-Louise Rudis, qui l'illustre pour l'édition de luxe Gallimard qui va paraître quelques mois plus tard. Mais Kessel n'est pas satisfait par un texte trop vite ficelé et dont les personnages ne sont, à ses yeux, pas assez aboutis. Il se remet au travail dès l'année suivante pour deux ans de labeur : la nouvelle version, nommée *Le Coup de grâce*, sera publié en juin 1931.

Titre rare en grand papier.

81 MILAN KUNDERA

Les Testaments trahis

Paris, Gallimard, [10 septembre] 1993

1 vol. (142 x 215) de 324 pp. et 5 ff., broché.

Édition originale.

Envoi signé : « Pour Georges Duby avec une grande admiration, Milan Kundera, Paris 1993 »

Les Testaments trahis est un recueil de neuf essais sur l'art ; la littérature et la musique, avec comme thème principal celui de l'art romanesque : l'esprit de l'humour dont il est né, ses liens avec la musique, et ce que Kundera nomme la sagesse existentielle du roman. Entre un éloge critique de Kafka et une renaissance de Stravinsky qui fait palpiter sa magnifique musique, Kundera en appelle à l'art de Rabelais, Rushdie, Stravinsky, Beethoven, Broch, Kafka, Musil, Mann, Hemingway, Faulkner ou Chamoiseau. Le recueil a reçu, en 1996, le prix de la Société des compositeurs américains pour le « meilleur livre écrit sur la musique » ; il constitue, avec *L'Art du roman* (1986) et *Le Rideau* (2005), une magnifique trilogie sur les grandes préoccupations esthétiques de l'auteur.

De la bibliothèque de Georges Duby. Installé en France en 1975, Milan Kundera se voit privé de la nationalité tchécoslovaque en 1979, et c'est François Mitterrand, le nouveau président de la République, qui lui octroie la nationalité française le 1^{er} juillet 1981, moins de deux mois après son élection. Il enseigne alors depuis deux ans à l'École des hautes études en sciences sociales, quand son aîné Georges Duby est professeur au Collège de France depuis 1970. Peut-être la première rencontre entre les deux hommes remonte-t-elle ainsi au dîner qui les réunit à l'Élysée avec d'autres convives en décembre 1981...

Rémy Rieffel, La Tribu des clercs. Les intellectuels sous la V^e République (1958-1990).

82 MILAN KUNDERA

La Lenteur

Paris, Gallimard, [19 décembre] 1994

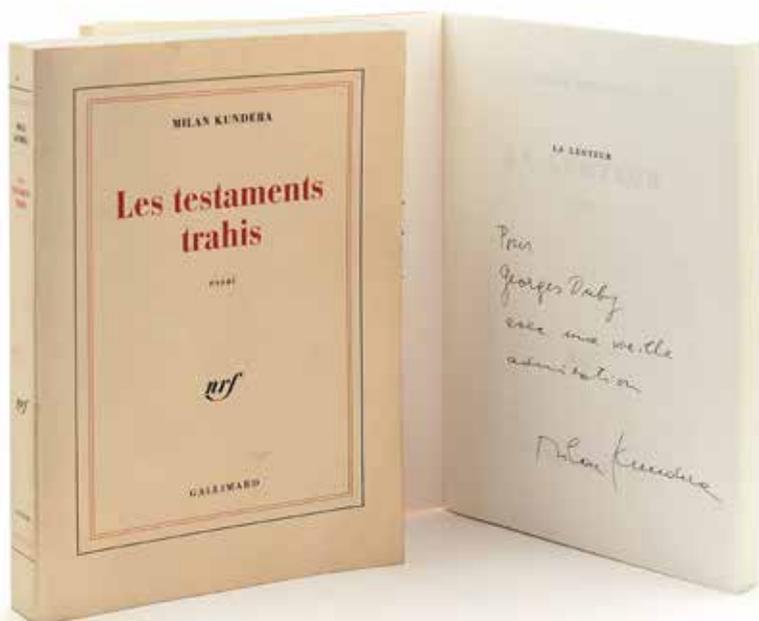
1 vol. (205 x 140) de 160 pp. ; broché.

Édition originale.

Envoi signé : « Pour Georges Duby avec une vieille admiration, Milan Kundera »

En préfaçant sa pièce de théâtre, Jacques et son maître, Milan Kundera écrivait : « Quand la pesante irrationalité russe est tombée sur mon pays, j'ai éprouvé un besoin instinctif de respirer fortement l'esprit des Temps modernes occidentaux. Et ils me semblaient n'être concentrés avec une telle densité nulle part autant que dans ce festin d'intelligence, d'humour et de fantaisie qu'est Jacques le Fataliste. » Diderot, mais aussi Choderlos de Laclos et surtout Vivant Denon appartiennent à ce XVIII^e siècle français cher à l'auteur tchèque ; Point de lendemain (publié par Vivant-Denon en 1777), présent en filigrane tout du long de La Lenteur, en possède toutes les caractéristiques : art du plaisir, reflet d'une société préservée cultivant les loisirs, instantanéité, condensé de sensations fugitives, surenchère de la jouissance, du luxe et de la décoration, et, enfin, dimension spirituelle assez restreinte. Les fantômes de ces lumières d'il y a trois siècles s'opposent ici par le raffinement de leur libertinage à l'impuissance grossière de la société médiatique, autre cible visée par Kundera. La Lenteur est le premier roman de Kundera écrit directement en français.

19966



83 JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO

La Fièvre

Paris, Gallimard, coll. « Le Chemin », (3 septembre) 1963

1 vol. (160 x 225), chagrin noir, dos à nerfs, titre doré, date en pied, non rogné, couvertures et dos conservés (reliure de l'époque).

Édition originale.

Un des 31 premiers exemplaires sur vélin de Hollande (n°30).

Envoi signé : « Pour Colette [Gallimard], avec toute l'amitié, l'affection de Le Clézio »

La Fièvre est un recueil de nouvelles sur de petites folies passagères, dont la matière est puisée « dans une expérience familière ». Le Clézio, qui n'a pas encore quitté l'angoisse des villes, enrage littéralement, à la suite du Procès-verbal : fièvre, douleur, rage de dents, fatigue et sommeil jalonnent La Fièvre, dénonçant la perte de contrôle des corps, des sens, et de la société moderne.

18975

LE CHEMIN
collection dirigée par Georges Lambrichs

Pour Colette
avec toute l'amitié, l'affection
de J.M.G. Le Clézio.

84 JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO

Le Livre des fuites

Paris, Gallimard, coll. Le Chemin, (10 avril) 1969

1 vol. (160 x 225) de 284 et [6] pp. ; chagrin noir, dos à nerfs, titre doré, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure moderne exécutée pour Cl. Gallimard).

Édition originale. Un des 36 premiers exemplaires sur vélin de hollande (n°35).

Envoi signé enrichi d'un petit dessin : « Pour Colette et Claude [Gallimard] rêvant de voyages mais c'est l'amitié qui crée les racines. Merci. JMG Le Clézio »

De la bibliothèque de Claude et Colette Gallimard. Sept ans auparavant, en décembre 1962, c'est Claude Gallimard qui adresse à J.-M.G. Le Clézio son contrat pour un manuscrit dont le titre est alors Procès-verbal d'un terrible événement. En lui demandant du reste de réfléchir à d'autres titres : Claude Gallimard propose de ne garder que Le Procès-verbal ou, à défaut, d'opter pour Le Tâtonneur, Le Deuil, Splendeur multiple, Dernier jour avant la mer, Le Jésus-Baigneur, Lumière d'ailleurs, La Dessiccation, Artériosclérose, La Déflagration ou Au-dessous du soleil-lune [!]. C'est sur - tout le même Claude Gallimard qui deviendra son principal conseiller, à partir de en 1967, et recommandera la lecture des œuvres de Réjean Ducharme, Le Nez qui voque et L'Avalée des avalés : « Je ne suis pas un vrai connaisseur de littérature, vous le savez, (je veux dire que je cherche toujours quelqu'un, un visage, une vie, à travers un livre [...]) J'ai eu l'impression d'une promenade perpétuelle sur cette ligne étroite qui sépare ce qui est littérature de ce qui ne l'est plus. Mais c'est précisément cela qui m'intéresse le plus, parce que c'est le cas de tous les livres que j'aime vraiment, de Lautréamont, de Jarry, de Lewis Carroll. » C'est avec Le Livre des fuites que Le Clézio va s'imposer le voyage comme chemin de l'avenir, « [des] expérience[s] [qui ont] changé toute ma vie, mes idées sur le monde de l'art, ma façon d'être avec les autres, de marcher, de manger, de dormir, d'aimer et jusqu'à mes rêves ». Et la suite de toute son œuvre.

Après la remise de son prix Nobel, lorsqu'on lui demanda si il voulait dédier ce prix à quelqu'un en particulier, sa réponse fut immédiate : « Oui, j'aimerais dédier ce prix à la mémoire de Claude Gallimard, parce que c'est quelqu'un qui a beaucoup compté dans ma vie. C'est lui qui m'a accueilli quand j'ai publié mon premier roman et qui m'a toujours accompagné, qui m'a donné des conseils. C'était pour moi beaucoup plus qu'un éditeur, un véritable ami. »

Historique et idéale provenance.

85 JEAN-MARIE-GUSTAVE LE CLÉZIO

Les Géants

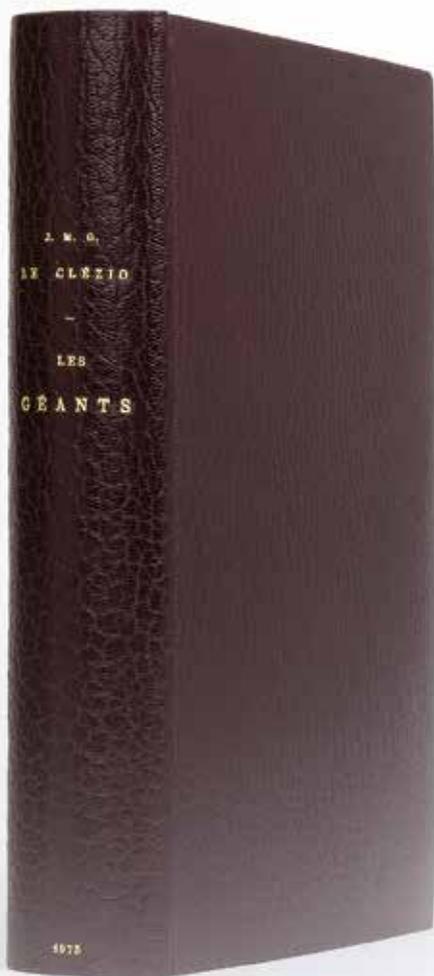
Paris, Gallimard, coll. Le Chemin, 1973

1 vol. (145 x 210) de 305 pp. ; maroquin janséniste bordeaux, dos lisse, titre doré, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes d'agneau velours taupe, couvertures et dos conservés, étui bordé (Reliure signée de Loutrel-Delaporte).

Édition originale. Un des 36 premiers exemplaires sur vélin de hollandaise (n° 34).

Envoi signé : « Pour Colette et Claude qui font les livres libres, avec toute ma reconnaissance et ma grande amitié JMG Le Clézio », enrichi d'un petit dessin.

☞ De la bibliothèque de Claude et Colette Gallimard.



J. M. G.
LE CLEZIO
—
LES
GEANTS

4075

86 JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO

Désert

Paris, Gallimard, (14 avril) 1980

1 vol. (205 x 140) de 410, [12] pp. et 1 f. ; demi-chagrin orangé à bandes, contreplats et gardes papier, titre doré, date en pied, tête dorée sur témoins, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy & Vilaine).

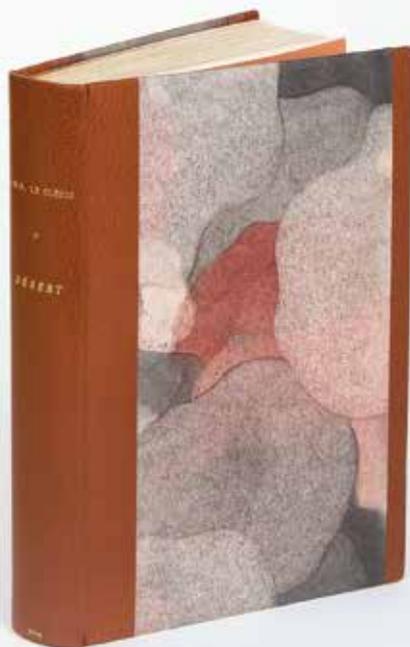
Édition originale. Un des 41 exemplaires sur vélin d'arches Arjomari-Prioux (n° 51).

L'auteur a reçu à l'occasion de ce livre le grand prix Paul Morand, décerné pour la première fois par l'Académie française.

« Saguiet el Hamra, hiver 1909-1910. Ils sont apparus, comme dans un rêve, au sommet de la dune, à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient. Lentement ils sont descendus dans la vallée, en suivant la piste presque invisible. »

Ceux-là, ce sont les Touaregs, les « hommes bleus », ainsi nommés parce que « leur peau sombre (a) pris le reflet de l'indigo » dont leur vêtement est teinté. Ces hommes nomades, si contraires à la modernité qu'ils n'y ont pas survécu, furent aussi des guerriers, chassés au nord du Rio de Oro par les conquérants français. Telle est l'épopée de ce peuple dont descend Lella, petite fille grandie dans un bidonville et qui prendra un jour la route de ses ancêtres. « Ils étaient nés du désert, aucun autre chemin ne pouvait les conduire. Ils ne disaient rien. Ils ne voulaient rien. Le vent passait sur eux, à travers eux, comme s'il n'y avait personne sur les dunes. Ils marchaient depuis la première aube, sans s'arrêter, la fatigue et la soif les enveloppaient comme une gangue ».

18223



87 MICHEL LEIRIS & GEORGES LIMBOUR

André Masson et son univers

Genève, Éditions Des Trois Collines, 1947

1 vol. (190 x 252) de 241 pp. ; broché.

Édition originale, illustrée de peintures, dessins, décors de théâtre et collages d'André Masson, en noir et en couleurs.

Envoi signé : « à René Char, qui – lui aussi – a l'univers pour terroir et un terroir pour univers. Amicalement, Michel Leiris »

C'est en 1922 que le jeune Georges Limbour se lie pour longtemps d'amitié avec André Masson, à l'atelier duquel il rencontre, parmi bien d'autres écrivains et artistes, Michel Leiris. Bien qu'il préfère « sauvegarder la paix miraculeuse de la rue Blomet » où crée l'artiste, qui illustre d'eaux-fortes *Soleil bas* – le premier recueil de poèmes qu'il publie en 1924 –, et se tenir à l'écart des jeunes écrivains qu'il connaît, il participe bientôt au mouvement surréaliste et dans le même temps, avec Leiris et Masson, à la revue *Documents de Bataille*, ce qui conduit à la rupture avec Breton.

De la bibliothèque de René Char. L'année précédente, Michel Leiris et René Char figurent ensemble au comité directeur de la revue *Messages* issue de la Résistance.

20127

88 MICHEL LEIRIS

Journal 1922-1989

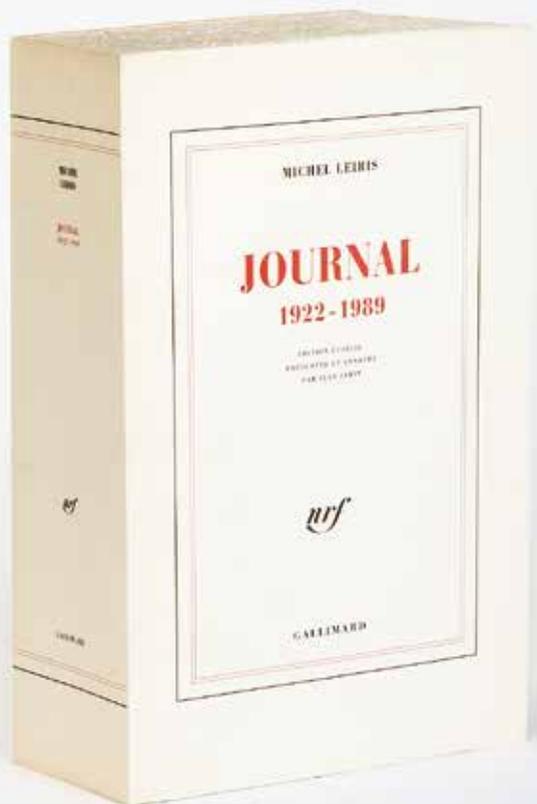
Paris, Gallimard, 19 août 1992

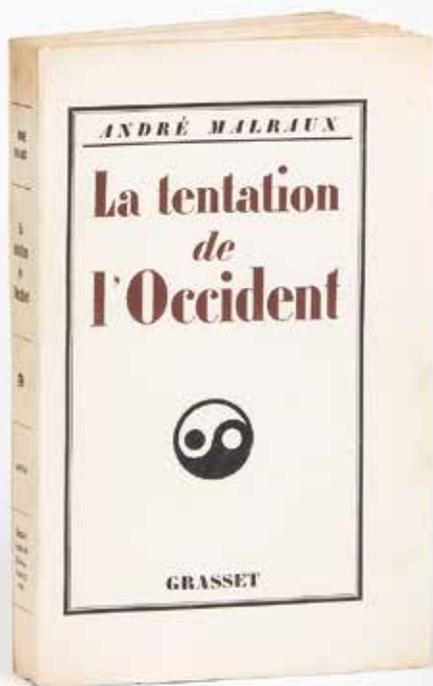
1 vol. (146 x 236) de 958 pp. ; broché, non coupé, sous étui.

Édition originale.

Un des 90 premiers exemplaires sur vélin pur chiffon de Lana (n°57).

19056





89 ANDRÉ MALRAUX
La Tentation de l'Occident
Paris, Bernard Grasset, (2 juillet) 1926

1 vol. (121 x 188) de 205 pp. et [3] pp. ; broché, non coupé, chemise-étui.

Édition originale.

Un des 11 exemplaires sur japon, celui-ci un des 3 hors commerce (H. C III).

Après son long périple en Extrême-Orient, André Malraux commence à rédiger les premières lettres qui constitueront le texte de *La Tentation de l'Occident*, et les adresse à son ami, Marcel Arland. Ce dernier, très lié à Malraux et encore novice au sein de la maison Gallimard, se fera le défenseur de son ami auprès de Jean Paulhan pour que paraissent ces « *Lettres d'Indochine* » dans *La NRF*, avant que les publie Grasset sous le titre *La tentation de l'Occident*.

Très bel exemplaire, rare en grand papier.

90 ANDRÉ MALRAUX
La Condition humaine
Paris, Gallimard, 1933

1 vol. (115 x 186) de 402 pp. ; buffle gris, dos lisse, titre doré à la chinoise, date en pied, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes chèvre velours gris, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Renaud Vernier – Claude Ribal, 2017)

Édition originale.

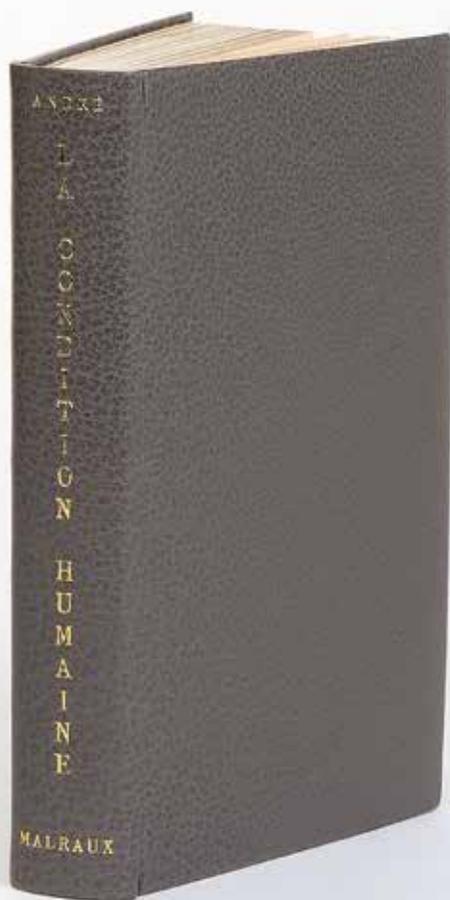
Un des 209 exemplaires pur fil, celui-ci un des 17 hors commerce (ex. G).

Envoi signé : « à Raymond Gallimard, amicalement, André Malraux »

Avec un grand dessin original à l'encre, légendé « Dyable des constructions mécaniques en époque de crise ».

En 1842, Shanghai est l'un des cinq ports chinois déclarés ouverts aux bateaux étrangers, la Chine accordant des concessions étrangères à l'intérieur de la ville. Dans ces quartiers qui ne relèvent plus de son autorité, quarante mille personnes environ se partagent entre gens d'affaires comme le marchand d'armes Clappique dans le récit de Malraux, intellectuels comme le professeur Gisors, ouvriers et industriels comme Ferral, mais aussi réfugiés politiques de tous les pays qui en font le creuset des agitations politiques dans les années 1920. Malraux s'inspire ici des massacres du printemps 1927 qui voient la dissémination des cellules communistes sur les ordres du chef du Kouo-min-tang, le général Tchang Kaï-chek. Au début du roman, les militants du PC chinois sont sur le point de déclencher une insurrection, Kyo faisant à leur tête figure de héros emblématique. « J'ai cherché, dira Malraux, des images de la grandeur humaine ; je les ai trouvées dans les rangs des communistes chinois, écrasés, assassinés, jetés vivants dans les chaudières ». Cette trame historique sera le moyen d'une longue méditation sur l'homme, un détour en lequel Jean Guéhenno saluera dans Europe en décembre l'universalité de l'œuvre : « On se plaint que l'auteur ait dû aller chercher jusqu'en Chine les moyens de définir notre condition. C'est cela même au contraire qui, à mon sens, fait de ce livre un livre exemplaire. »

De la bibliothèque de Raymond Gallimard. À la parution de *La Condition humaine* que couronnera le Goncourt, le jeune André Malraux est directeur artistique aux Éditions Gallimard, s'occupant des maquettes des collections (la blanche, celle du monde entier) et composant même à ce titre une vignette de couverture inédite pour son propre livre ! Il est alors sous les ordres directs de Raymond Gallimard, le frère de Gaston, qui sera longtemps directeur financier de la maison d'édition et dirigera la prestigieuse collection de la « Pléiade », supervisant en particulier le premier 'Malraux', qui sortira des presses en février 1947, en faisant ainsi le deuxième auteur après Gide à connaître une telle consécration de son vivant.



ANDRÉ

L'ÉTAT
CONDITION
HUMAINE

MALRAUX

91 ANDRÉ MALRAUX
Les Noyers de l'Altenburg
Paris, Gallimard, (27 février) 1948

1 vol. (125 x 215) de 291, [9] pp. et 1 f. ; broché.

Édition originale. Un des exemplaires sur alfa (après 60 ex. de tête sur vélin pur fil).

Envoi signé : « À monsieur Yvon Bourges, en bien sympathique souvenir de nos Indépendances. André Malraux, 1960. »

Joint : tirage photographique (185 x 120) montrant André Malraux et Yvon Bourges.

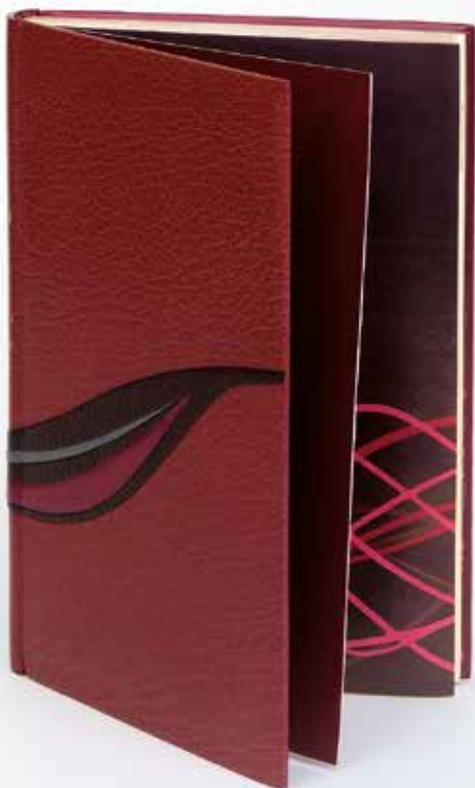
Ce texte parut dans sa première version en 1943, sous le titre *La Lutte avec l'ange*. Dans la note qu'il rédige en guise d'introduction, André Malraux en précise la genèse : « La suite de *La Lutte avec l'Ange* a été détruite par la Gestapo. On ne récrit guère un roman. Lorsque celui-ci paraîtra sous sa forme définitive, la forme des *Noyers de l'Altenburg* sera sans doute fondamentalement modifiée. La présente édition ne s'adresse donc qu'à la curiosité des bibliophiles, et à ceux qu'intéresse 'ce qui aurait pu être'. [...] Le texte suit celui de l'édition originale, après les coupures de la censure suisse. » Rappelons enfin que l'auteur avait emprunté son nom de combattant au personnage des *Noyers de l'Altenburg*, 'Vincent Berger'.

C'est au Haut-Commissaire de la République en Afrique équatoriale française qu'André Malraux envoie ce texte de guerre. Gaulliste de la première heure, Yvon Bourges, qui se battra pendant dix ans (1951-1961) en Afrique pour préparer les indépendances des anciennes colonies, deviendra une figure majeure de la V^e République. Ses écrits sur l'esclavage en particulier le montrent comme précurseur sur ces questions.

En remplaçant l'Union française par la Communauté française le 3 juin 1958, le général de Gaulle, revenu au pouvoir, entend répondre aux aspirations indépendantistes des colonies. Avec la nouvelle structure, les pays ne sont pas États indépendants, mais des républiques 'autonomes' sous contrôle. Deux ans plus tard, l'envoyé spécial du président, André Malraux, co-signe les actes d'indépendance des nouveaux États. Le 10 août 1960, il est à Fort-Lamy (actuelle Ndjamen) et, peu avant minuit, Malraux prononce son discours, tandis qu'à 0 h 00 François Tombalbaye proclame officiellement l'Indépendance de la République du Tchad : « On s'était avisé qu'une indépendance ne pouvait se proclamer que d'un balcon. Au premier étage du modeste palais des gouverneurs, le plafond de la véranda formait une sorte de terrasse avec balustrade. Il fallait enjamber une fenêtre. François Tombalbaye s'y risqua accompagné d'André Malraux, de Jean Foyer, d'Yvon Bourges et d'Allahou Taher. Dans la pénombre, il fallut l'aide d'une lampe électrique pour lire les discours ».

19842





92 PATRICK MODIANO
Rue des boutiques obscures
Paris, Gallimard, (20 juillet) 1978

1 vol. (145 x 220) de 213 et [3] pp. ; maroquin framboise, décor mosaïqué passant sur les dos, titre doré, date en pied, doublures veau framboise, double gardes veau et papier reprenant le décor des plats, tranches dorées sur témoins, étui-chemise (reliure signée de Jacqueline Liekens, [1980]).

Édition originale.

Un des 35 premiers exemplaires sur vélin d'Arches Arjomari-Prioux (n°6).

☞ De la bibliothèque de Louis de Sadeleer (ex-libris). Selon une note la reliure a été exécutée en 1980 à la demande de Sadeleer.

93 PATRICK MODIANO

De si braves garçons

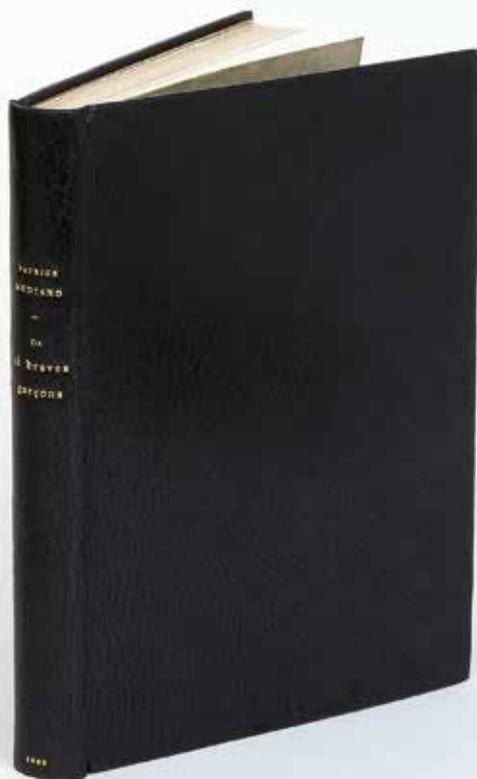
Paris, Gallimard, (10 septembre) 1982

1 vol. (145 x 210) de 305 pp. ; maroquin janséniste bleu nuit, dos lisse, titre doré, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes d'agneau velours amande, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Loutrel-Delaporte).

Édition originale.

Un des 32 premiers exemplaires sur vélin d'Arches Arjomari Prioux (n° 23).

18909





94 PATRICK MODIANO
Du plus loin de l'oubli
Paris, Gallimard, [5 décembre] 1995

1 vol. (122 x 188) ; plein papier imitation bois clair, dos lisse, pièce de titre grise, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy et Vilaine).

Édition originale.

Un des 80 premiers exemplaires sur vergé blanc de Hollande (n°42).

18952

95 PATRICK MODIANO
L'Herbe des nuits
Paris, Gallimard, [18 septembre] 2012

1 vol. (122 x 188) ; plein papier imitation bois clair, dos lisse, pièce de titre grise, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy et Vilaine).

Édition originale.

Un des 130 premiers exemplaires sur vélin pur fil (n°90).

18957

96 PATRICK MODIANO

Un pedigree

Paris, Gallimard, [9 décembre 2004] 2005

1 vol. (178 x 221) de 121 et [7] pp. ; reliure en polyvinyle au dos noir légèrement granité, titre à froid, plats recouverts de six rectangles peints et teintés à la cire dans des tons d'ocre et de gris, deux petits fermoirs noirs incrustés en gouttière, charnières en buffle kaki, doublures de polyvinyle noir, gardes de velours beige, chemise-étui (reliure signée de Philippe Fié, 2017).

Édition originale.

Un des 80 premiers exemplaires sur vélin pur fil (n° 39).

« J'écris ces pages comme on rédige un constat ou un curriculum vitae, à titre documentaire et sans doute pour en finir avec une vie qui n'était pas la mienne. Les événements que j'évoquerai jusqu'à ma vingt et unième année, je les ai vécus en transparence – ce procédé qui consiste à faire défiler en arrière-plan des paysages, alors que les acteurs restent immobiles sur un plateau de studio. Je voudrais traduire cette impression que beaucoup d'autres ont ressentie avant moi : tout défilait en transparence et je ne pouvais pas encore vivre ma vie. »

Avant de publier ce livre, deux versions préliminaires de cette autobiographie ont été publiées sous le titre *Éphéméride*. Modiano évoque notamment sa mère, son père, et son frère. Après s'être longtemps abrité derrière la fiction puis l'autofiction, Modiano finit par écrire une autobiographie... très atypique. Au terme d'un dédoublement de personnalité, l'auteur adulte y raconte son enfance et son adolescence avec une terrible sécheresse, comme s'il s'agissait de celles d'un autre. Une sorte d'hétéro-autobiographie. Au passage, ce texte majeur constitue un trousseau de clés permettant de décrypter tous les autres livres de Modiano, en repérant la part biographique qui se niche dans chacun. Bandeau éditeur conservé.

Parfaite reliure de Philippe Fié



97 JEAN D'ORMESSON

Un amour pour rien

Paris, René Julliard, [26 août] 1960

1 vol. (122 x 188) de 219, [3] pp. et 1 f ; bradel papier bois bleu clair, dos lisse, pièce de titre bleue, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy et Vilaine).

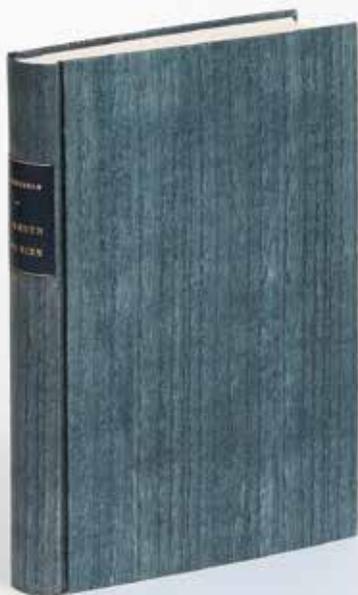
Édition originale.

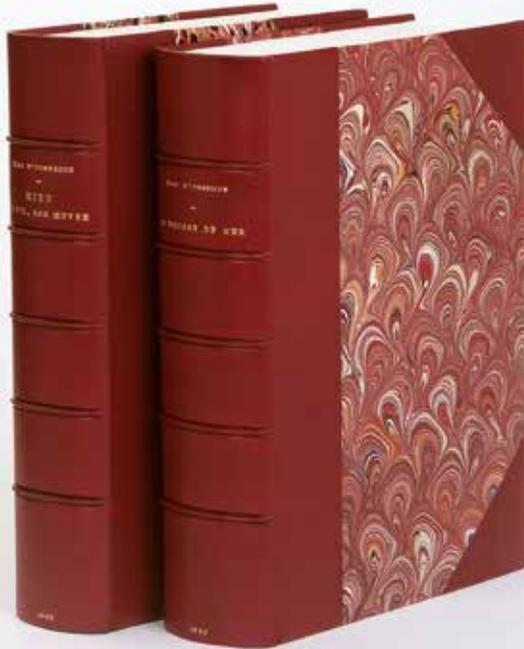
Un des 30 premiers exemplaires sur pur fil du Marais (n° 3).

Le deuxième roman de Jean d'Ormesson, après *L'Amour est un plaisir* (en 1956) ; tous deux célèbrent avec une belle insolence, entre légèreté et cruauté, les jeux de l'amour d'une jeunesse qui se croit libre, « L'histoire d'un amour qui aurait pu être heureux. Je ne sais si je la raconte pour la revivre ou pour l'oublier. Je sens seulement en moi le goût amer et tendre des larmes du souvenir. »

Rare en grand papier. Bel exemplaire.

18866





99 JEAN D'ORMESSON

Dieu, sa vie, son œuvre

Paris, Gallimard, (15 décembre) 1980

1 vol. (150 x 220) de 446 et [4] pp. et 2 ff. ; demi-chagrin rouge à coins, dos à nerfs, titre doré, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy & Vilaine).

Édition originale. Un des 35 premiers exemplaires sur vergé blanc de Hollande Van Gelder (n° 11).

Envoi signé à Henri-Michel Tranchimand.

18875

98 JEAN D'ORMESSON

La Douane de mer

Paris, Gallimard, (13 décembre) 1993

1 vol. (150 x 210) de 552, [4] pp. et 1f. ; demi-chagrin rouge à coins, dos à nerfs, titre doré, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy & Vilaine).

Édition originale. Un des 40 premiers exemplaires sur vergé blanc de Hollande Van Gelder (n° 11).

18886

100 JEAN-PAUL SARTRE

Huis clos

Paris, Gallimard, [19 mars] 1945

1 vol. (120 x 184) de 122 et [6] pp. ; janséniste buffle rouge bourgogne, dos lisse, titre doré à la chinoise, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes de chèvre velours bourgogne, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée de Renaud Vernier - Claude Ribal, 2017).

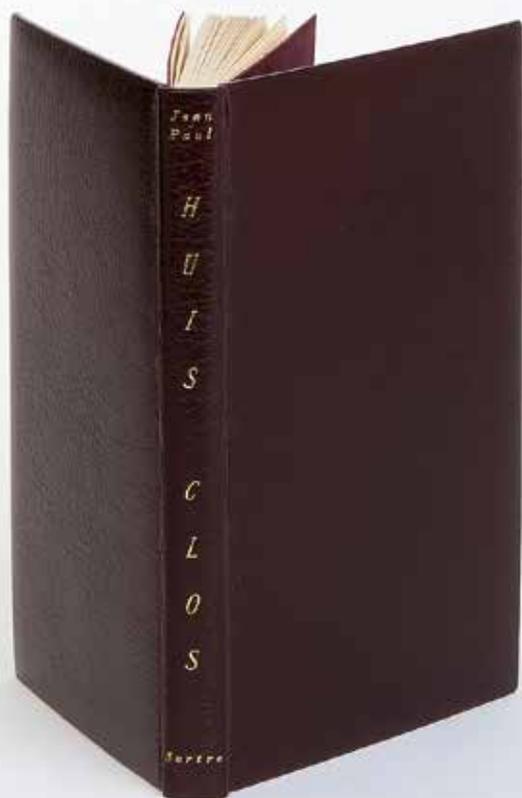
Édition originale. Un des 20 premiers exemplaires sur madagascar (n° XVI).

Créée le 27 mai 1944 au théâtre du Vieux-Colombier, nous devons à Robert Kanters de connaître les prémices qui permirent à l'auteur de monter cette pièce : « En un jour, Annet Badel décida de racheter le Vieux-Colombier et de lui rendre son lustre du temps de Copeau (...). Et c'est Gaston Gallimard qui apporta le texte manuscrit, ou déjà publié sous le titre *Les Autres* par l'Arbalète, d'une pièce d'un auteur dont il avait déjà publié les premiers livres, dont des articles de la Nouvelle Revue française avaient ébranlé des idoles en place comme Mauriac ou Giraudoux, et dont Charles Dullin avait déjà monté une œuvre, *Les Mouches*. »

Dans la première distribution, Sartre qui avait écrit sa pièce pour deux jeunes élèves du Conservatoire, dont l'une était sa maîtresse, confia le rôle titre à Camus ainsi que la mise en scène. Mais Badel mit en doute les qualités de metteur en scène de l'écrivain et Sartre proposa le travail à Raymond Rouleau. Camus, privé de mise en scène et déçu, renonça au rôle et fut remplacé par Michel Vitold.

Outre ces fluctuations, dès sa création la pièce fut un triomphe. Elle est encore aujourd'hui la plus connue, la plus jouée et la plus rééditée des œuvres dramatiques de Sartre.

Magnifique exemplaire en reliure janséniste de Renaud Vernier.



101 JEAN-PAUL SARTRE

[Les Chemins de la liberté] : L'Âge de raison. Le Sursis. La Mort dans l'âme
Paris, Gallimard, 1945-1949

3 vol. (188 x 120) de 309 pp. – 350 pp. – 293 pp. ; brochés, sous étui.

Édition originale. Un des 8 premiers exemplaires sur vergé antique blanc (n° II).

Le plus petit tirage des grands papiers de l'auteur : La Nausée comporte 23 exemplaires sur pur fil, Le Mur, 30 sur le même papier et Les Mots, 15 sur japon. Si l'on ajoute que le dernier volume, La Mort dans l'âme, paraît quatre ans après les deux premiers, la collection complète sous le même numéro est d'une insigne rareté.

En mars 1940, le manuscrit de L'Âge de raison, premier volume des Chemins de la liberté, est tapé par Hélène, dite 'Poupette', la sœur de Simone de Beauvoir. Il sera publié cinq ans plus tard avec Le Sursis. Le troisième volume, La Mort dans l'âme, paraîtra quatre ans plus tard. Le quatrième volet qu'il prévoyait à cet ensemble, dont le titre prévu serait Dernière Chance, ne vit jamais le jour. Quelques passages, à l'état de manuscrits sont restés sous le titre de Drôle d'amitié.

Une critique récente vaut la peine que l'on s'y arrête : « On ne lit plus guère Les Chemins de la liberté : trop long, trop bavard, trop didactique. On a tort, du moins pour le premier des trois volumes. Celui où sa musique trouble et ferme reste la plus audible, la plus forte, la moins soumise à celle de quelques grands autres, Dos Passos ou Hemingway. La Nausée, Le Mur, L'Âge de raison : Sartre est meilleur romancier quand il ne se passe rien. Quand ses personnages errent et se débattent dans l'écume jaunâtre de leurs crises, sans presque agir, comme dans des vieux habits sales et en crin, trop justes pour eux. Dès qu'ils entrent en action, ils prennent des allures de démonstrations, de procédés, presque d'échantillons. N'est pas Américain qui veut. »

Philippe Lançon, « Sartre, l'Enfer du Je », Libération Livres, 2014.

19264





102 JEAN-PAUL SARTRE
L'Engrenage
Paris, Nagel, (novembre) 1948

1 vol. (130 x 208) de 221 et [3] pp. ; broché, chemise-étui.

Édition originale.

Un des 20 premiers exemplaires sur vergé d'Arches (n° 11).

Texte qui témoigne de l'expérience de Sartre dans le monde du cinéma. Il est alors scénariste pour la maison de production et de films Pathé. « Dans le film que j'imaginai, non seulement la chronologie était bouleversée, mais le même personnage, Hélène, apparaissait sous des dehors tout à fait différents selon le point de vue de qui parlait d'elle. » La pièce est créée en France au Théâtre de la Ville le 18 février 1969, dans une mise en scène de Jean Mercure avec Raymond Pellegrin.



103 VICTOR SEGALEN

Briques et tuiles

S.l., Fata Morgana, [6 octobre] 1967

1 vol. (120 x 210) de 72 pp. et 2 ff. ; broché, couverture imprimée à rabats, chemise Julie Nadot.

Édition originale.

Quatre calligraphies originales de Chou Ling, spécialement réalisées pour l'édition, et une eau-forte d'André Masson, signée, en frontispice, tirée par l'atelier Crommelynck.

Un des 50 exemplaires sur japon nacré Torinoko à grandes marges, celui-ci un des « quelques exemplaires (...) réservés aux auteurs et aux éditeurs », marqué H.C.

Envoi signé : « à Georges Duby, de toute mon amitié, André Masson ».

Texte majeur dans l'œuvre de Segalen, *Briques et tuiles* peut être perçu comme « le laboratoire des œuvres ultérieures. Dès le début du texte, le narrateur-voyageur se montre désireux de 'réinventer le geste immense et impérial' », qu'il souhaite quotidiennement partager avec sa femme « En voyage, j'écrirai tous les jours ceci : ta lettre, dont je te prierai donc d'extraire les narrations d'ordre personnel, à l'usage des amis, puis une ou deux pages strictement littéraires, rangées sous le nom de Tuiles et briques, premiers matériaux d'Antistrophes (...) cela sur mon cahier 'marchand de cochons' ».

Grand succès de la maison d'édition, *Briques et tuiles* connut deux rééditions, toutes les deux épuisées à leur tour (en 1975 et 1987).

Bruno Tritisans, Livres de pierre : Segalen, Caillois, ... p. 15 ; Lettres choisies, 106.

104 JORGE SEMPRUN

La Deuxième Mort de Ramon Mercader

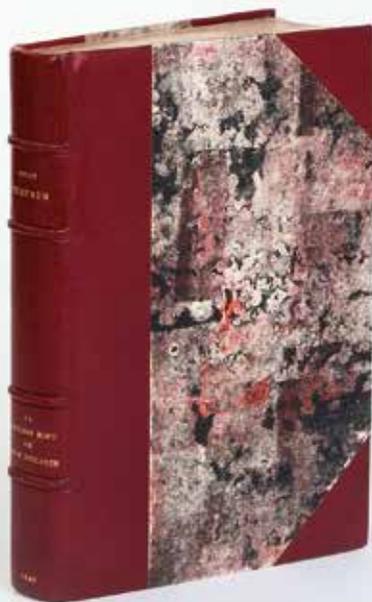
Paris, Gallimard, (28 avril) 1969

1 vol. (150 x 220) de 432 et [2] pp. ; demi-maroquin rouge à coins, dos à nerfs, titre doré, tête dorée, date en pied, couvertures et dos conservés (reliure signée d'Hélène Level).

Édition originale. Un des 25 premiers exemplaires sur pur fil (n° 17).

Roman antistalinien, couronné par le Prix Femina, conçu au cours d'un séjour à La Haye alors que Semprun siège encore au comité central du Parti communiste espagnol en exil, « tous les éléments épars qui flottaient dans mon imagination depuis plusieurs semaines, toutes ces obsessions et tous ces rêves (se) cristallis(ant) avec la soudaineté d'un éclair silencieux pour (en) former de manière irréfutable, élaborée jusque dans ses moindres détails, la trame ». À travers la figure réinventée de Ramon Mercader, cet agent du NKVD assassin de Trotsky en 1940, qu'il imagine retrouvé « suicidé » dans sa chambre d'hôtel, Semprun revient sur son propre passé et les événements survenus entre la guerre d'Espagne et la mort de Staline dans une perspective antitotalitaire.

18726



105 JORGE SEMPRUN

Le Mort qu'il faut

Paris, Gallimard, (5 mars) 2001

1 vol. (145 x 215) de 196, [4] et 3 ff. ; broché, non coupé, étui.

Édition originale.

Un des 40 premiers exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Malmenayde (n°06).

18712

106 JORGE SEMPRUN

Vingt ans et un jour

Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », (17 mai) 2004

1 vol. (145 x 216) de 302 et [2] pp. ; broché, couverture rempliée, non coupé, chemise-étui.

Édition originale de la traduction française. Un des 40 premiers exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Malmenayde. (n°23).

Traduit par Serge Mestre, *Veinte anos y un dia* avait paru en 2003 chez Tusquets.

En souvenir de l'assassinat d'un jeune propriétaire terrien dans l'Espagne de la guerre civile, sa famille rejoue chaque année la scène du meurtre, à la manière d'une cérémonie expiatoire.

Semprun expliqua qu'il s'était inspiré d'une histoire vraie, rapportée par l'un de ses amis, Domingo Dominguín : « La manière dont je relate les circonstances de ce premier récit, lors d'un déjeuner dans un restaurant de Madrid en présence d'Hemingway est absolument exacte. Dominguín me l'a raconté une deuxième fois dans leur propriété familiale de La Comanza, dans ce village de Quismondo qui existe réellement. »

18729



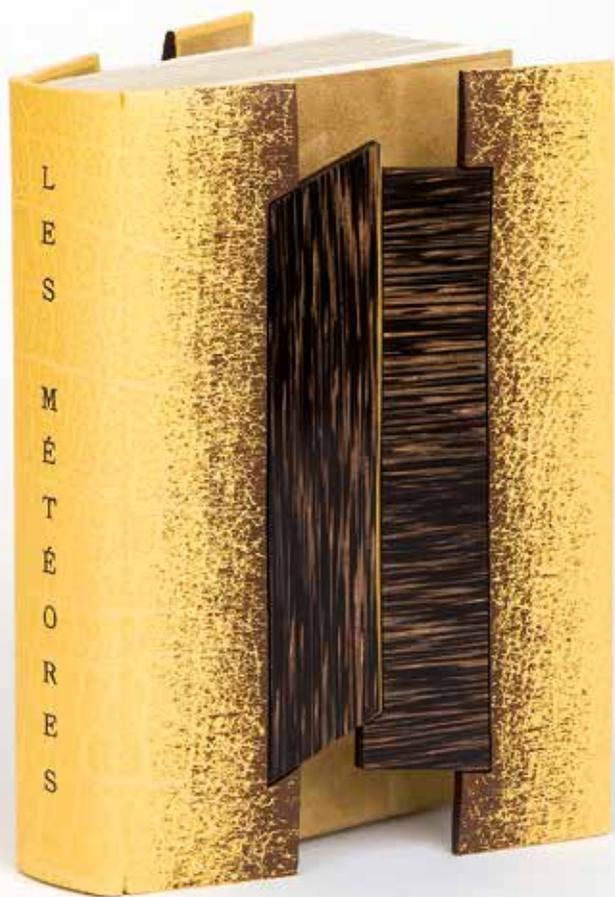
107 MICHEL TOURNIER
Les Météores
Paris, Gallimard, (5 mars) 1975

1 vol (145 x 220) de 625 pp. ; buffle citron et bois de macassar polis formant des plats ajourés, dos lisse, titre à la chinoise, doublures et gardes d'agneau velours citron, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, chemise-étui bordée (reliure signée de Renaud Vernier 2016 maître d'art – éd. Claude Ribal).

Édition originale. Un des 35 premiers exemplaires sur vélin pur fil (n°1).

Troisième roman de Tournier, désormais académicien Goncourt, après *Vendredi* ou *Les limbes du Pacifique* et *Le Roi des aulnes*. Roman double, celui de l'oncle scandaleux, « prince des gadoues », homosexuel, à la tête d'une entreprise de collecte des déchets, qui se raconte ; celui de la gémellité et du tour du monde de frères jumeaux, Jean et Paul, l'un à la poursuite de l'autre, et de leur dissension provoquée par l'immixtion féminine, cette « malencontre ».

Exemplaire parfaitement établi par Renaud Vernier.



L
E
S

M
É
T
É
O
R
E
S

108 MICHEL TOURNIER
Le Coq de bruyère
Paris, Gallimard, (7 avril) 1978

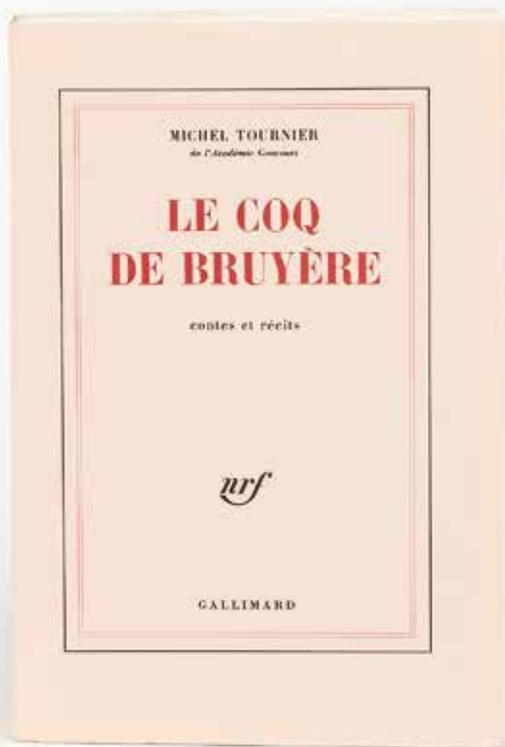
1 vol. (150 x 216) de 307 et [5] pp. ; broché, non coupé, sous chemise-étui.

Édition originale.

Un des 20 premiers exemplaires sur vergé blanc de Hollande Van Gelder (n°19).

Les quatorze récits de ce recueil constituent un kaléidoscope de formes, de registres, de constructions narratives où l'imaginaire s'associe au réalisme, résumés dès l'épigraphe en tête de Lanza del Vasto : « Au fond de chaque chose, un poisson nage. Poisson de peur que tu n'en sortes nu, je te jeterai mon manteau d'images », que Tournier explique ainsi : « au fond de chacune de mes histoires, il y a une vérité métaphysique qui nage ».

19334



109 TRISTAN TZARA

25 poèmes

Zurich, impr. J Heuberger, coll. « Dada
Zurich zeltweg 83 », (20 juin) 1918

1 vol. (130 x 192) de [52 pp.] ; couverture il-
lustrée d'un bois de Arp imprimé sur papier
cuivre, boîte-étui.

Édition originale. 8 hors-texte, une
vignette de titre et un cul de lampe de Jean
Arp, répétés, portant à douze le nombre
des illustrations : c'est ici la première col-
laboration entre le poète roumain et l'ar-
tiste alsacien qui furent tous deux cofon-
dateurs du mouvement Dada. La vignette
de titre est reprise sur l'étiquette de la
couverture et le cul de lampe à l'achevé
d'imprimer.



L'un des exemplaires du tirage courant, non justifié (après 10 exemplaires annoncés sur
Hollande). Bien que non précisé ce tirage dut être lui aussi restreint.

Tzara et Arp sont tous deux de l'inauguration le 5 février 1916 à Zurich du Cabaret
Voltaire, dans la Spiegelgasse (où a vécu Lénine), qui réunit de jeunes artistes et donnera
naissance au groupe Dada, et offre son nom à l'unique livraison de la première publi-
cation du mouvement par Hugo Ball le 15 mai, sous une couverture illustrée par Arp.

Le premier texte 'dada' de Tzara, *La Première Aventure céleste de M. Antipyrine*, paraît
le 28 juillet et il lance en juillet de l'année suivante la revue *Dada*, tandis qu'Arp signe
« La Mise au tombeau des oiseaux et papillons », une œuvre en bois peint sous-titrée
« Portrait de Tristan Tzara ». Dans la troisième livraison de *Dada* qui paraîtra à la fin de
l'année, Tzara vitupérera : « Je suis contre les systèmes, le plus acceptable des systèmes
est celui de n'en avoir par principe aucun [...] Il nous faut des œuvres fortes, droites,
précises à jamais incomprises [...] Je détruis les tiroirs du cerveau et ceux de l'organi-
sation sociale. Dada ne signifie rien. » Après cette première collaboration, Tzara et Arp
publieront *Cinéma calendrier du cœur abstrait* en 1920 et *De nos oiseaux* en 1923, aux
éditions de la Sirène. Entre-temps, en 1921, Arp aura illustré un autre ouvrage Dada : *Le
Passager du Transatlantique* de Benjamin Péret.

*Arntz, Catalogue raisonné, 16a-25b ; Y. Peyré, Peinture et poésie, pp. 113-115 ("Tzara et Arp se sont atteints dans
la plus sensible des cosmogonies") ; Bergeruen 2/ Dada, Centre Pompidou 2005-2006, p. 962.*



Précieux exemplaire offert à Paul et Nusch Éluard

110 TRISTAN TZARA

Signe de vie

Avec six dessins et une lithographie d'Henri Matisse

Paris, Bordas, (15 mai) 1946

1 vol. (160 x 200) de 56 et [6] pp. ; box gris au premier plat, violette au second, bicolore au dos, jeux de filets courbes sur chaque plat à l'œser, doublures et gardes de daim gris, tranches dorées sur témoins, couverture imprimée, chemise, étui (reliure signée de P.-L. Martin, 1961).

Édition originale.

Un des 330 exemplaires sur vélin de Rives B. F. K. (n° 70), signé par Tzara et orné de six dessins à pleine page et d'une lithographie originale signée de Matisse, en frontispice.

Envoi signé : « à Nusch et Paul avec des fleurs, des villes, la vie et l'amitié de Tristan Tzara. Le 26 juin 1946. »

Montés sur onglet : deux lettres autographes de Tzara à Éluard et un feuillet à en-tête du du 'Mouvement Dada', avec cette note autographe de Tzara : « Tristan Tzara prie Paul Éluard de lui envoyer son livre 15 rue Alexandre. »

4 pages (135 x 210) « Nice, 3 janvier 1934. 30, Bd. Dubouchage. Mon cher Paul, j'ai reçu ta longue lettre et il faut vraiment qu'elle m'ait communiqué une fièvre toute spéciale pour prendre la plume en mains par ce brusque printemps qui vient de s'abattre sur Nice comme un abrutissement général. Et d'abord nous sommes réellement très ravis que tu viennes avec Nusch ici, où tu trouveras une paix non dépourvue de plaisirs – pour parler comme les guides – et une atmosphère extra-utérine, parce qu'on a toujours envie de rester dehors, qui ne manque pas de charme. [...] Minotaure est une trop vaste entreprise pour que je te donne mon impression fugitive : c'est très bien [...]. Je ne parle pas de [l']article [...] de Breton tout-à-fait remarquable (surtout pour ce qui concerne l'humanisation de la poésie), mais une vraie surprise pour moi a été l'article de Dali que je trouve tout-à-fait phénoménal, d'un humour considérablement réussi et entraînant.

[...] En tout cas, on vous attend ici avec Nusch, soleil battant et de tout cœur. Très affectueusement, Tzara. [...] »

4 pages (135 x 210) « Nice, 3 mai 1934. Mon cher Paul [...] je suis certain que tu ne doutes pas de la profonde affection pour Nusch et pour toi et du regret que nous avons que tu ne sois plus ici. Depuis longtemps une lettre ne m'a fait autant de bien que la tienne. Ici il y a la solitude complète et une sensation de moisissure qui commence par la base et finit par vous accaparer entièrement. Char aussi était absent pendant quelques jours, – je l'ai revu hier aussi violent et bouillonnant (non sans raison je dois dire). Je me demande avec un peu d'angoisse ce qui sortira de ces contradictions intérieures du Surréalisme qui maintenant sont visibles pour le spectateur que je suis devenu par la force des choses. Mais je ne voudrais pas introduire une ombre de ma tristesse dissolvante dans l'activité actuelle dont tu es le principal animateur (je suis sûr) et avec laquelle, bien entendu, et malgré tout, je me solidarise. [...] Mon cher Paul, [...] ce que je voudrais que tu saches c'est comme je t'aime bien et combien vous nous manquez, Nusch et toi.

Très affectueusement, ton Tzara. J'embrasse Nusch. Amitié à Breton. Magnifique l'eau-forte à Tanguy. »

Des bibliothèques de Paul Éluard (envoi) et Pierre-Lucien Martin (ex-libris et Vente P.-L. Martin, 1987, n° 181.)

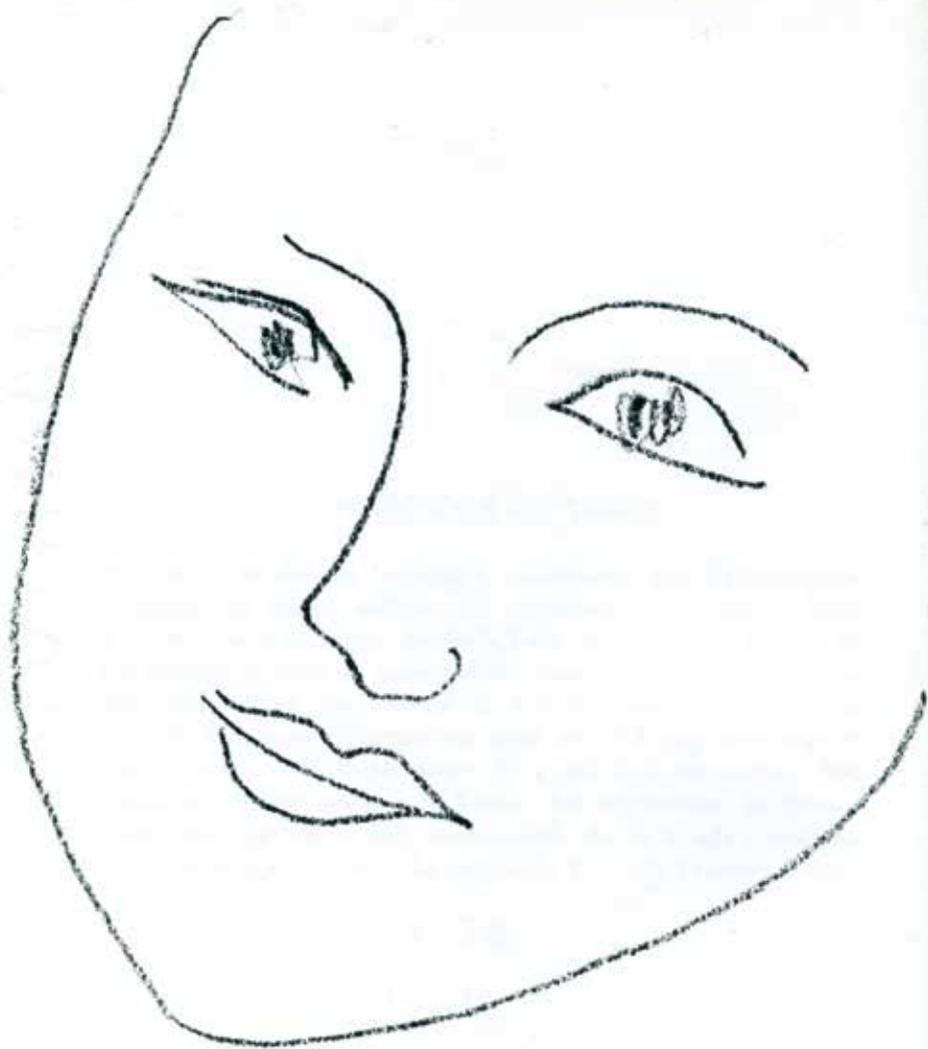
Offert à Paul et Nusch Éluard un mois après sa sortie des presses, cet exemplaire a été judicieusement enrichi par Martin lorsqu'il décida de le relier pour son plaisir. Les deux lettres et le feuillet annoté du 'Mouvement Dada' témoignent des liens étroits que unirent l'auteur à Éluard, et ce sur une longue période.

Éluard racontera, dans un cahier aujourd'hui conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, sa première rencontre avec Tzara, un soir du printemps 1921, tandis qu'il débarquait à Paris en uniforme (il était alors en train d'effectuer son service militaire au 90^e régiment d'infanterie de Chaumont) ; il se retrouva ce soir-là, par l'entremise de son ami Hugnet, présenté à Breton, Aragon, Tzara, Rigaut, Ribemont-Dessaignes à une table du café, passage de l'Opéra. Il voyait Tzara pour la première fois mais, bien sûr s'était déjà forgé une idée précise du mouvement qu'il avait initié. Il se rappelle encore les mots de Breton ce même soir : « Celui d'entre nous qui est le plus Dada, c'est Éluard. Quand on lui dit : 'Dada, c'est idiot !', il répond : 'Mais oui, Dada c'est idiot.' » Puis un petit groupe composé de Breton, Tzara lui-même et Peret rejoignent un restaurant. Éluard se souvient d'un « dîner sinistre » où il est gêné et vexé toute la soirée et où il ne peut dire que « évidemment » à toutes les remarques des autres convives. « Ce n'est qu'en 1922 que commencèrent des relations véritables avec ceux que j'avais si malencontreusement rencontrés ce jour de printemps 1921. »

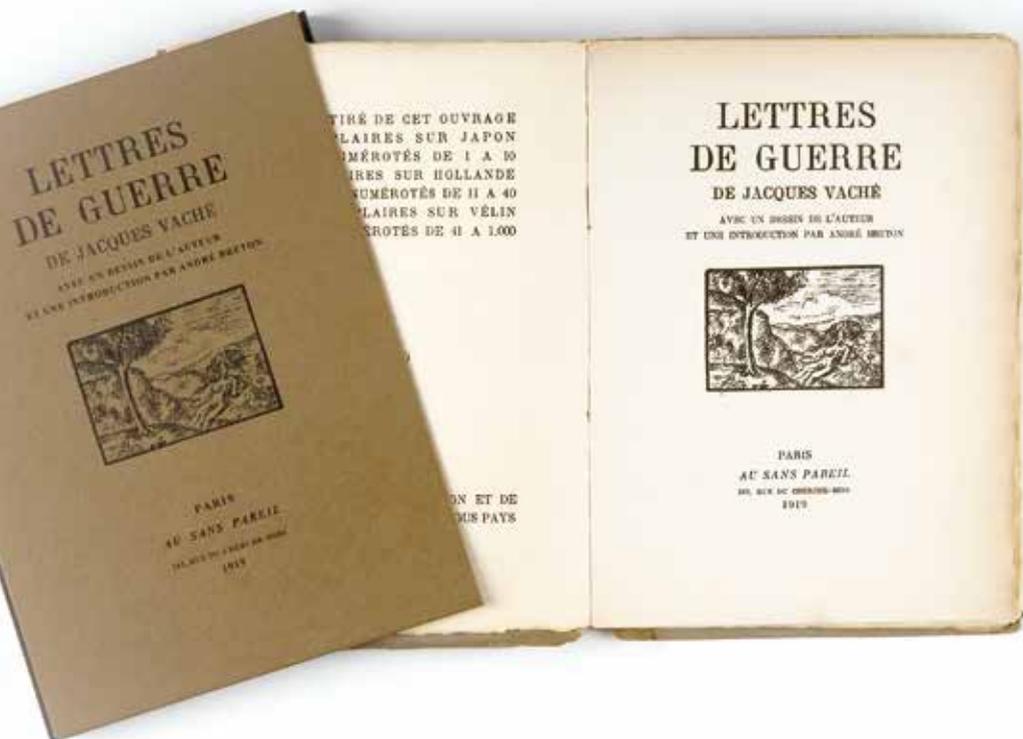
En 1934, tout a changé pour Éluard, qui est devenu, auprès de Breton, l'un des membres les plus actifs du mouvement surréaliste officiellement fondé dix ans plus tôt. Cependant, c'est aussi l'année de la scission d'une partie du groupe, Char, Peret et Tzara (dont la deuxième lettre ici présentée exprime la prise de distance), formant le groupe rebelle qui quittera dès la fin de l'année le mouvement.

20145





Himati Jh



III JACQUES VACHÉ

Lettres de guerre

Avec un dessin de l'auteur et une introduction par André Breton

Paris, Au Sans Pareil, 1919

1 vol. (190 x 145) de 56 pp. ; broché, emboîtement signé de Julie Nadot.

Édition originale. **Un des 10 premiers exemplaires sur japon.**

Jacques Vaché était un extra-terrestre. Toutes les exégèses parlent de son « suprême détachement ». Cette capacité à observer notre monde avec une objectivité manifeste (puisque rien ne le relie) donne en effet à ses textes une élégance naturelle à laquelle nul travail d'écrivain ne saurait atteindre : « J'ai prévenu plusieurs fois un colonel à moi attaché que je lui enfoncerai un petit bout de bois dans les oreilles – Je doute qu'il m'ait entièrement saisi... », « Je suis avec les soldats anglais – Ils ont avancé sur la partie ennemie beaucoup par ici – C'est très bruyant – Voilà. », « Mon Dieu il fait chaud – Jamais je ne pourrai gagner tant de guerres ! », « Rien ne vous tue un homme comme d'être obligé de représenter un pays ». André Breton, responsable de cette édition, confia que l'auteur de ces lettres avait contribué à « détourner sa vie de son cours ». Nul ne saurait en dire davantage.

112 JACQUES VACHÉ

Les Lettres de guerre, suivies d'une nouvelle

Précédées de quatre préfaces d'André Breton

Paris, K éditeur, (30 avril) 1949

1 vol. (160 x 213) non paginé ; buffle bleu orné au premier plat d'une bande de buffle rouge figurant le rabat d'une lettre, ornée d'une pièce de titre appliquée comme un tampon postal, doublures et gardes de daim gris, couverture imprimée et dos conservés, chemise-étui (reliure signée d'Alain Devauchelle, 2010).

Édition en partie originale, établie à partir des manuscrits originaux.

Un des 10 premiers exemplaires sur pur fil vergé d'Arches, réservé à Georges Hugnet (exemplaire D).

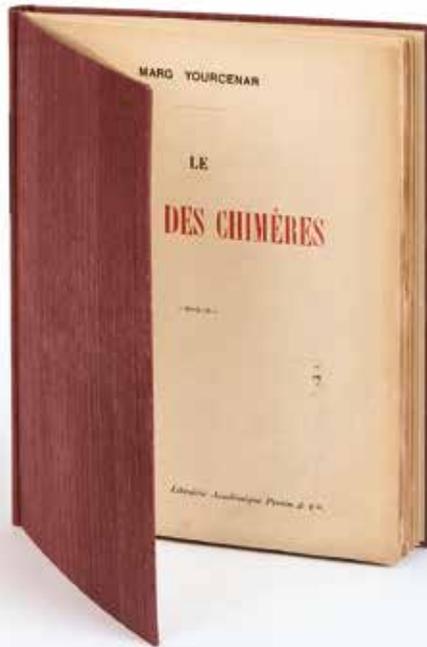
Première édition à donner le texte complet des lettres de Jacques Vaché. Composée d'après une maquette de Pierre Faucheu elle réunit une nouvelle inédite de Vaché, « Le sanglant symbole » (signée Jean-Michel Strogoff) et un texte original d'André Breton, « Trente ans après ». Les deux plats de la couverture reproduisent des dessins de Vaché et l'ouvrage contient quatre lettres en fac-similé, réservées aux grands papiers.

Montée en tête : reproduction photographique de Jacques Vaché, en uniforme (Le tirage original de celle-ci est inséré dans l'exemplaire Breton aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de Nantes). Elle est reproduite dans l'Anthologie de l'Humour noir (19^e Escadron du Train des équipages militaires).

☞ **Lexemplaire de Georges Hugnet.**

14809





113 MARG[UERITE] YOURCENAR

Le Jardin des chimères

Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1921

1 vol. (140 x 180) de 119, [3] et 1 f., cartonnage bradel papier bois, dos lisse, pièce de titre, titre doré, couvertures et dos conservés (reliure signée de Goy & Vilaine).

Édition originale du premier livre de l'auteur.

Elle composa ce poème dialogué à l'âge de seize ans, en hommage à la légende d'Icare. Passionnée d'histoire antique, elle avait demandé à son père, Michel de Crayencour, de prendre des cours de grec ancien dès 1915 alors qu'elle étudiait déjà avec lui le latin. Elle passera son baccalauréat es-lettres (première année où les épreuves latin-grec notamment sont dispensées pour les jeunes filles) en 1919 à Nice avant de publier ce texte aux frais de M. de Crayencour ; l'année suivante un autre volume de vers, *Les Dieux ne sont pas morts*, paraîtra chez Sansot, toujours aux bons soins de son père.

C'est à l'occasion de la publication de ce premier livre qu'elle choisit son pseudonyme ; toujours en compagnie de son père, et s'amusant tous deux au jeu des anagrammes, ils imagineront le patronyme de Yourcencar qui deviendra son nom légal à partir de 1947.

114 MARG[UERITE] YOURCENAR
Alexis ou le Traité du vain Combat
Paris, Au Sans pareil, (15 août) 1929

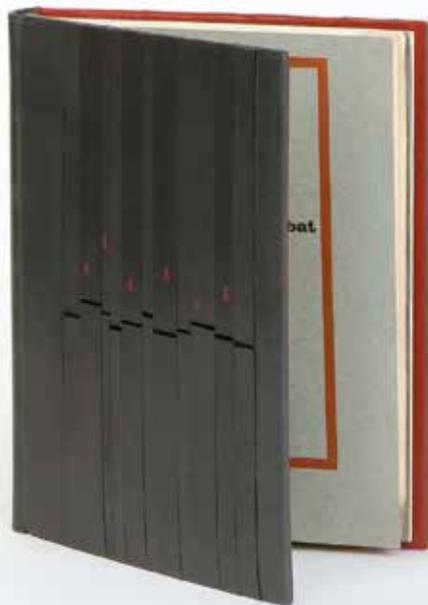
1 vol. (145 x 175) de 182, [4] pp. et 3 ff. ; box gris orné, décor de bandes verticales incisées et mosaïquées sur chaque plat, rehaussé du titre poussé à l'èser rouge, dos lisse, doublures bord à bord de box rouge et gardes de papier, à toutes marges, couvertures et dos conservés, chemise-étui (reliure signée de Christine Giard, 2010).

Édition originale.

Un des 75 premiers exemplaires sur vergé d'Arches, celui-ci un des 30 hors commerce, n° VI, réservés aux 'Amis du Sans Pareil'.

Alexis est le premier roman de Marguerite Yourcenar, après deux recueils de poèmes (Le Jardin des chimères et Les Dieux ne sont pas morts). Rédigé sous la forme d'une longue lettre d'aveux, celui de l'homosexualité d'un homme marié à son épouse, ce récit reste le « [...] contemporain d'un certain moment de la littérature et des mœurs où un sujet jusque-là frappé d'interdit trouvait pour la première fois depuis des siècles sa pleine expression écrite. » En le préfaçant des années plus tard, Yourcenar rappellera aussi qu'Alexis devait beaucoup à l'œuvre d'André Gide qui traitait du même thème, bien qu'elle ne l'avait alors pas lue : « la plupart [de ces livres] ne m'étaient connus que par ouï-dire ; leur effet [...] tient bien moins à leur contenu qu'au bruit fait autour d'eux. » La voie était ouverte et la parole libérée...

18935



115 MARGUERITE YOURCENAR

Nouvelles orientales

Paris, Gallimard, (18 février) 1938

1 vol. (127 x 191) de 191 et [5] pp. ; reliure à créneaux et charnières métalliques, plats, contreplats et dos en polycarbonate teinté orné d'une composition abstraite à la feuille d'or, dos lisse, gardes de papier japon noir, boîte à l'identique de la reliure (reliure signée de Frère Ed. Claes, 27.12.2014).

Édition originale.

Un des 30 premiers exemplaires sur alfa des papeteries Lafuma Navarre, celui-ci un des 10 hors commerce (n°25).

« Que devenez-vous, et que deviennent les Nouvelles orientales ? Paraissent-elles toujours en novembre, comme convenu ? Si le volume vous paraît trop court, je puis vous envoyer un conte du même goût, pour le corser. [...] Vous avez vu que "Le prince Genghi" a paru dans La Revue de Paris de ce mois ? »

Pour 'corser' son recueil, elle y ajoutera une dixième nouvelle, « Le Chef rouge » (devenu dans la réédition de 1978, « La Veuve Aphrodissia »). Le 20 novembre 1937 elle retourne à Emmanuel Boudot-Lamotte les premières épreuves corrigées avec des remarques précises quant à l'ordre des textes. Le volume paraîtra dans la collection dirigée par Paul Morand qui, à cette époque, « désireux de promouvoir un genre littéraire qu'il estime injustement déconsidéré. En quête de jeunes auteurs prometteurs pour la composition de son programme, il songe dès 1935 à Marguerite Yourcenar dont il avait chroniqué, dans Le Courrier littéraire du mois d'avril 1930, le premier livre, Alexis ou le Traité du vain combat édité au Sans pareil. »

Yourcenar avait signé un contrat avec Gallimard au début de l'année 1937. En publiant ces Nouvelles orientales et, l'année suivante, Le Coup de grâce, l'éditeur entendait tisser des liens privilégiés avec Marguerite Yourcenar et la faire entrer de manière pérenne au catalogue de la maison. Il lui faudra pour cela attendre l'après-guerre, et la publication de L'Œuvre au noir en 1968 pour que Yourcenar soit un auteur 'maison.'

Inspiré des mythes, légendes populaires, superstitions ou faits divers contemporains, ce recueil témoigne des multiples voyages de l'auteur en Grèce et en Europe centrale entre 1933 et 1936, voyages qu'elle fit en compagnie du dédicataire de ce livre, le poète et psychanalyste André Embiricos.

☞ Exemplaire parfait, en tirage de tête, admirablement établi par E. Claes.

18974



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE



116 CHARLES BUKOWSKI
Flower, Fist and Bestial Wail

[Eureka, Californie], Hearse Press, [octobre 1960]

1 plaquette (122 x 188) de [28 pp.] ; agrafée, couverture illustrée par Ben Tibbs.

Tirage limité à 200 exemplaires.

Bukowski a quarante ans lorsque paraît son premier recueil de poèmes que E. V. Griffith (qui en avait déjà publié certains en revue) met deux ans à publier, provoquant l'ire de l'écrivain, comme il le rapporte : « L'impression fut plusieurs fois retardée et la correspondance entre le poète et l'éditeur fut souvent orageuse. Mais tout fut oublié aussitôt que Bukowski eut le livre entre les mains. » Première brochure de l'auteur, qui comme tel compta toujours à ses yeux : « dans l'armoire il y a ma bouteille / comme un nain prêt à effacer mes prières. [...] / je bois beaucoup et régulièrement maintenant, / je bois au paradis / et à la mort et au mensonge de l'amour. »

Howard Sounes, Charles Bukowski. Une vie de fou. Monaco, Éditions du Rocher, p. 74.

20033

117 CHARLES BUKOWSKI
You Get So Alone at Times that It Just Makes Sense
Santa Barbara, Black Sparrow Press, (août) 1986

1 vol. (140 x 230) de 313 et [5] pp. ; cartonnage éditeur illustré.

Édition originale. Un des 126 exemplaires sous le cartonnage éditeur créé par Earle Gray, signés par Bukowski et illustrés d'une lithographie originale signée également lui, celui-ci justifié « Presentation copy ».

Envoi signé : « For Arthur Feldman Another book of poems. At this time in my life I consider it lucky to continue doing this bit. I hope some of these work for you. Hank / Charles Bukowski. »

« [...] C'est dans ses poésies, sans doute plus que dans sa prose, qu'il faut lire Bukowski. On y retrouve ses thèmes récurrents (la solitude, l'alcool, les femmes, la souffrance et la misère de la working class américaine), mais avec une musique unique, écrits chaque nuit face au mur de sa minable chambre nue, un verre de mauvais vin à portée de main, et la musique de Bach qui jouait par-dessus – des poèmes qui, à ses yeux, justifiaient un peu son existence et dont les titres à eux seuls tiennent souvent du trait de génie. »

☞ Lorsqu'il lui dédicace cet exemplaire, Bukowski venait d'adresser au marchand d'art réputé Arthur Feldman une carte le 1^{er} août 1986 pour le remercier de ses « lettres chaleureuses d'encouragement » et lui annoncer la préparation par John Martin des Black Sparrow Press, que soutenait activement Feldman, d'un « nouveau livre » pour lequel il « devra trouver un titre ».

Jointe, **lettre dactylographiée** signée de John Martin à en-tête de Black Sparrow Press au même (8 décembre 1986), à propos de la publication, le mois précédent, de *The Day snowed in L.A.*

Krumhansl, 100e.

20045

118 CHARLES BUKOWSKI
Shakespeare Never Did This

Santa Barbara, Black Sparrow Press, (May) 1995

1 vol. oblong (277 x 227) de [170 pp.] ; sous cartonnage éditeur, dos lisse toilé orangé.

Édition originale. L'un des 301 exemplaires numérotés (90) et signé par le photographe. Ils sont enrichis d'une photographie originale de Michael Montfort, représentant Bukowski.

« Shakespeare n'a jamais fait ça », relation de ses voyages à Hambourg, Mannheim, Heidelberg et Paris, ne sera traduit qu'en 2012. Un road book bizarrement resté trop longtemps inédit en français, où Bukowski donne sa version de l'épisode Pivot.

Michael Montfort, journaliste et photographe allemand, rencontra Bukowski en 1977 alors qu'il effectuait un reportage pour un magazine allemand.

Kruhansl, 143b

20019

119 TRUMAN CAPOTE
In Cold Blood

New-York, Random House, 1965

1 vol. (165 x 221) de 343 et [1] pp. ; cartonnage éditeur, jaquette originale illustrée.

Édition originale et premier tirage.

Suite à la lecture d'un fait divers dans les journaux, relatant le sacrifice de six membres d'une même famille, Truman Capote s'interroge : pourquoi ce crime ? Qu'est-ce qu'un criminel ? Augurant un certain « néo-naturalisme », l'auteur part en quête de l'expression la plus fidèle de la vérité. Des interrogatoires d'innombrables témoins à la pendaison des deux coupables, il ne fallut pas moins de six années d'investigations et d'écriture pour livrer, à la manière d'un scientifique, cette étude comportementale, écrite à la manière d'un roman noir.

Se défendant de ne jamais juger, Capote, par cette enquête haletante et broyée sur le vif, eut conscience de tenir là un nouveau genre littéraire auquel il donna le nom de « Non Fiction Novel », et qui fera date. Bien qu'il remportât un immense succès (8 millions d'exemplaires vendus), Capote ne devait pas sortir indemne de cette expérience d'écriture si particulière. Il sombra dans une profonde, autant qu'irrévocable, dépression ; à jamais touché par sa rencontre avec l'un des deux assassins (dont il régla les funérailles), Capote confessa s'être à ce point reconnu lui-même en ce dernier, qu'à défaut d'être écrivain, il aurait été meurtrier...

Bel exemplaire avec sa jaquette en parfait état. Rare ainsi.

20140

120 BRUCE CHATWIN

In Patagonia

London, Jonathan Cape, 1977

1 vol. (165 x 221) 204 pp. ; cartonnage bleu de l'éditeur, jaquette originale illustrée par la photographie [Glacier Perito Moreno].

Édition originale. Avec huit photographies en noir & blanc.

Le premier livre de Bruce Chatwin (1940-1989), écrit après un séjour de six mois en Patagonie, qui établit sa réputation comme écrivain de voyage, plutôt que comme le conteur qu'il voulait être.

Entré très jeune sur la recommandation de son père chez Sotheby's où, habile à découvrir les contrefaçons, il devient bientôt expert, Chatwin en profite pour voyager à travers le monde tant pour le travail que pour le plaisir. Il se rend ainsi en Afghanistan, sur les traces de Robert Byron qu'il admire et de sa *Road to Oxiana*, puis au Soudan à la rencontre des tribus nomades, qui le fascinent et qu'il retrouvera plus tard au Niger, vendant à l'occasion les photographies qu'il prend au *Sunday Times*. Le journal ne les publiera pas, mais embauchera leur auteur, lui donnant l'occasion d'interviewer des personnalités, notamment André Malraux.

C'est d'ailleurs l'une d'elle, lors d'une interview à Paris en 1972, l'architecte et designer irlandaise Eileen Gray, qui l'incite à se rendre en Patagonie qu'elle connaît, un projet que Chadwin met à exécution deux ans plus tard. De ce séjour initiatique, il résulte ce livre, qu'il décrit lui-même comme « le récit d'un voyage à la fois réel et symbolique », illustré de cinquante photos en noir, qui lui vaudront le Hawthornden Prize et le E. M. Forster Award de l'Académie américaine des arts et lettres.

121 ARTHUR CONAN DOYLE

La Marque des quatre : roman anglais...

Paris, Hachette, 1896

1 vol. (120 x 190) de 1 f., [2], 244, [1] pp., [4 pp. de catalogue] et 1 f. ; percaline rouge, dos lisse, titre et fleuron doré, date en pied, 1e de couverture conservée (reliure de l'époque).

Édition originale de la traduction française avec l'autorisation de l'auteur, [par la Ctesse F.-M.-G. d'Oilliamson].

La toute première traduction d'une œuvre de Doyle en français : Le Signe des quatre (The Sign of Four en version originale) est la deuxième aventure de Sherlock Holmes, écrite en 1889 par Arthur Conan Doyle et publiée en 1890.

Le titre de ce roman, chronologiquement le premier du cycle de Sherlock Holmes à paraître en français, fut aussi traduit La Marque des quatre ou encore Le Pacte des quatre. La première traduction française paraît en septembre 1902 ; elle est donnée chez l'éditeur de romans populaires Félix Juven, par Jeanne de Polignac, sous le pseudonyme de P. O. Il fait son apparition sur le continent dès la fin du XIX^e, dans les journaux et revues, et en volume chez Hachette, avec La marque des quatre : roman anglais, en 1896, traduit par Jeanne Louise Marie de Polignac (1861–1919), épouse comtesse d'Oilliamson, ses pseudonymes ou initiales sont Jane Chalencçon, P. O., F. O. La comtesse traduisit les trois premiers recueils de nouvelles dont il est question ici, le quatrième et le cinquième demeurent anonymes, le sixième est crédité à Henry Evie. Ce sont ces traductions qui seront diffusées par Juven, dans diverses collections et présentations, illustrées ou non, rééditées souvent.

Conan Doyle débute la rédaction du Signe des quatre à la suite d'un dîner littéraire organisé en août 1889 par Joseph Stoddart, directeur d'une toute nouvelle revue littéraire américaine intitulée Lippincott's Monthly Magazine. Stoddart cherchait à publier des romans d'auteurs britanniques. Demandant conseil à son confrère John Payn, ce dernier lui recommande Arthur Conan Doyle, parmi d'autres noms. Doyle vient en effet de rencontrer en début d'année un grand succès avec son roman historique Micah Clarke. Stoddart organise alors un dîner littéraire à Londres à la fin du mois d'août, où sont conviés Oscar Wilde et Thomas Patrick Gill (un parlementaire irlandais). À la fin du dîner, Stoddart parvient à obtenir de Conan Doyle, ainsi que de Wilde, la promesse d'un nouveau roman à paraître dans le Lippincott's Monthly Magazine. Wilde propose par la suite Le Portrait de Dorian Gray, tandis que Doyle donnera Le Signe des quatre.

Comme le souligne James McCearney : « Le Signe des quatre est une corvée alimentaire qui l'empêche de se consacrer à ses études historiques ; il veut en finir au plus vite ». En effet, et pour se simplifier la tâche, Doyle va reprendre les deux personnages d'Une étude en rouge : Sherlock Holmes et le Docteur Watson dont il pensait qu'ils appartenaient déjà au passé... No comment.

122 TRISTAN EGOLF

Lord of the Barnyard

Killing the Fatted Calf and Arming the Aware in the Corn Belt

London, Picador, 1998

1 vol. (140 x 230) de 410 pp. ; cartonnage éditeur bleu, jaquette illustrée.

Édition originale anglaise du Seigneur des porcheries. Après avoir été refusé par quelque soixante-dix éditeurs américains, Lord of Barnyard fut traduit et publié en France chez Gallimard grâce au concours de la fille de Patrick Modiano, avant de paraître en anglais aux éditions Picador. Il paraîtra un an plus tard aux États-Unis sous la bannière de Grove Press. Son auteur, le jeune Tristan Egolf, écrivit là son premier livre et son chef-d'œuvre, deux autres titres paraîtront, dont le dernier posthume. Jaquette au prix de £12.99.

20305

123 TRISTAN EGOLF

Lord of the Barnyard

Killing the Fatted Calf and Arming the Aware in the Corn Belt

New York, Grove Press, 1999

1 vol. (145 x 220) de 410 pp. ; cartonnage éditeur, dos toile jaune, jaquette illustrée.

Première édition américaine après l'originale anglaise parue chez Picador en 1998. Signé par l'auteur à la page de titre.

20304

124 JOHN FANTE

Ask the Dust

Santa Barbara, Black Sparrow Press, 1980

1 vol. (165 x 220) de 265 et [5] pp. ; cartonnage éditeur.

Édition en partie originale.

Préface inédite de Charles Bukowski.

Un des 250 exemplaires du tirage numéroté et signé par Fante (n° 238).

La plupart des livres de John Fante ont pour héros Arturo Bandini, fils d'un immigrant italien qui rêve de fortune et de femmes sublimes. Demande à la poussière est considéré comme l'un des meilleurs romans jamais écrits sur Los Angeles, avec The Day of the Locust de Nathanael West. Buk : « ...Un jour, j'ai attrapé un livre, je l'ai ouvert et c'était ça. Je restai planté un moment en le lisant, comme un homme qui a trouvé de l'or à la décharge publique. (...) Les phrases coulaient si facilement à travers la page, c'était comme un flux. Chaque ligne avait son énergie et était suivie par une autre. Enfin je découvris un homme qui n'avait pas peur de l'émotion. (...) Le début de ce livre me fit l'effet d'un miracle énorme et violent. Le livre était 'Demande à la poussière' et l'auteur, John Fante. Toute ma vie son influence a illuminé mon travail (...). »

5003

125 HENRY JAMES

Le Tour d'érou

Paris, Stock, 1929

1 vol. (170 x 200) de XI-342 pp. et 1 f. ; broché, couverture rempliée, non coupé et à toutes marges, sous chemise-étui à bandes de maroquin noir (Alix).

Édition originale de la traduction française.

Un des 10 exemplaires de tête sur japon ancien à la forme (n° III).

Une grande maison isolée, où une jeune gouvernante fait l'éducation de deux petits orphelins dans l'Angleterre victorienne de la fin du XIX^e siècle, est le théâtre où resurgit le spectre de deux anciens domestiques morts. Conte noir de fantômes ou possession d'une démente, désarroi de l'adulte dans ses rapports à l'enfance, discordance entre la littérature et la vie, mise en question de la parole légitime, jusqu'à celle de l'auteur : une ambivalence et un mystère permanents planent sur le récit. À chaque "turn of the screw" (littéralement « tour de vis ») qui devrait faire avancer l'intrigue, les réponses apparaissent moins nombreuses que les questions. Un maître-livre.

☞ Superbe exemplaire broché, à toutes marges.

19345



126 FRANZ KAFKA

Recherches d'un chien

Lyon, L'Arbalète, (15 octobre) 1944

1 vol. (147 x 100) de 153, [3] pp. et 4 ff. ; demi-chagrin vert, dos à nerfs, titre doré, date et initiales de Jean Carrive en pied, titre doré, couvertures et dos conservés

Édition originale de la traduction française par Jean Carrive.

Tirage unique à 350 exemplaires sur pur fil Johannot (n° 268). L'exemplaire du traducteur, relié à sa demande (ses initiales figurent en pied du dos) avec plusieurs notes et corrections autographes à la mine de plomb. Ce texte, laissé inachevé par son auteur et retrouvé en fragments dans les cahiers de son Journal, est un de ses récits les plus longs et les plus pathétiques. Kafka y recherche « l'ultime science », celle des fins dernières, l'eschatologie. Mais l'itinéraire spirituel du « chien narrateur », de l'auteur faudrait-il ajouter, reste tragiquement solitaire : « Avec mes questions, c'est moi seul que je poursuis, je veux me stimuler au moyen du silence, qui seul encore me répond alentour. Combien de temps supporteras-tu que la race des chiens (...) soit silencieuse et doivetoujours demeurer silencieuse ? (...) C'est là, ajoute-t-il, la véritable question qui domine ma vie. » Publié une première fois en 1931 dans un recueil en allemand, cette traduction française est la première édition séparée de ce texte ; il reparaitra (en français toujours) inséré dans *La Muraille de Chine*.

Jean Carrive (1905-1963) rencontre les surréalistes en 1923 – il est cité dans le premier manifeste de Breton – mais s'en éloigne dès 1928. Dans la fin de ces années 1920, il fut proche de Monny de Bouilly et de la revue *Discontinuité d'Adamov*, et malgré des tentatives de rapprochement avec René Daumal, de profonds désaccords éloigneront les deux hommes. C'est à partir de 1938, que son activité de traducteur et de commentateur de Kafka va l'occuper tout entier. Il y a aussi les nouvelles amitiés, avec Pierre Klossowski, Pierre Leyris, Brice Parain... Il traduira essentiellement les 'pièces courtes' de Kafka (quand Vialatte sera le traducteur des romans) : *Nouvelles*, *Paraboles*, *Aphorismes*. Outre *La muraille de Chine*, qui sera reprise en volume chez Gallimard, toutes ses traductions ne sont parues qu'en revues, *L'Arbalète*, *Les Cahiers du Sud*, notamment.

L'exemplaire du traducteur avec son ex-libris

127 FRANZ KAFKA

La Muraille de Chine et autres récits

Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », (février) 1950

1 vol. (120 x 190) de 280, [1] pp. et 1 f. ; broché.

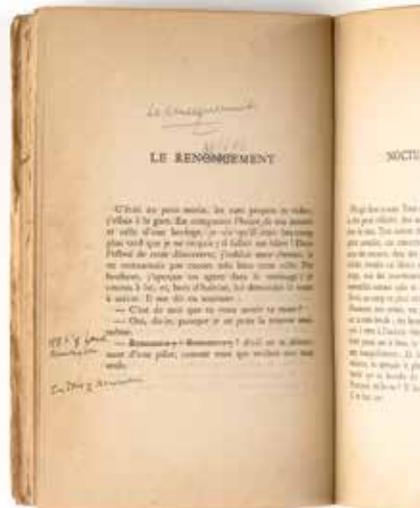
Édition originale collective. Exemplaire imprimé du service de presse.

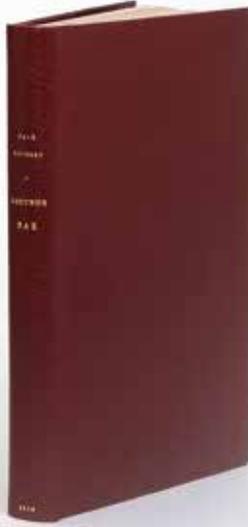
L'exemplaire du traducteur, Jean Carrive, avec cette note autographe au premier feuillet : « 1^{er} exemplaire sorti ! ».

Imprimé fin février 1950, les services de presse sont aussitôt récupérés par Jacques Festy, l'ancien secrétaire de Raymond Gallimard, - qui occupa de longues années ensuite le poste de directeur de fabrication. Ce dernier fait alors expédier à Jean Carrive son exemplaire, avec une lettre d'accompagnement : « Cher Monsieur, je vous envoie sous ce pli un exemplaire justificatif de votre traduction intitulée : LA MURAILLE DE CHINE de Franz Kafka... »

Carrive aura pieusement conservé et ce courrier et même l'étiquette d'expédition du volume ! Il aura surtout copieusement annoté le volume et la partie des notes en fin, surtout pour les traductions le concernant. Le volume comprend toutes les courtes nouvelles importantes de Kafka, dont seulement quelques-unes avaient paru auparavant en éditions séparées : Description d'un combat (Maeght, 1946), Le Chasseur Gracchus (GLM, 1939), La Muraille de Chine (Seghers, 1944), Recherche d'un chien (Barbezat, 1944)... Les autres sont inédites, traduites soit par Alexandre Vialatte, soit par Jean Carrive, les deux grands traducteurs de Kafka avec Marthe Robert.

19815





128 JACK KEROUAC

Docteur Sax

Paris, Gallimard, (19 octobre) 1962

1 vol. (150 x 215) 268 et [4] pp. ; maroquin janséniste rouge, dos lisse, titre doré, tranches dorées sur témoins, date en pied, couvertures et dos conservés, étui bordé (reliure signée d'Alix).

Édition originale de la traduction française.

Un des 41 premiers exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre (n°34).

Doctor Sax est le cinquième et dernier roman de Kerouac. Tout comme Visions of Gerard, l'auteur considérait ces deux ouvrages emprunts d'une forte connotation religieuse. Non pas rédigé de manière compulsive et dactylographié comme ce fut le cas pour ses précédents écrits, mais longuement médité et rédigé à la main, Doctor Sax, en de longues phrases, décrit l'univers imaginaire que s'est forgé son auteur. Univers peuplé de rêves, d'angoisses et d'hallucinations. Au premier rang desquelles cette étrange et terrifiante créature surgissant nuitamment dans les rues de Lowell...

18536

129 PHILIP ROTH

The Facts

A Novelist's Autobiography

New York, Farrar, Straus & Giroux, 1988

1 vol. (155 x 235) de [12], 195 pp. et 1 f. ; cartonnage éditeur toile ocre, titre doré au dos, étui.

Édition originale. Un des 205 exemplaires du tirage de luxe (n°2), signé à l'encre par l'auteur.

20308

130 J.- K. ROWLING

Harry Potter...

Collection complète des 7 titres

New York, Arthur A. Levine Books, Scholastic Press

7 volumes (160 x 236) ; cartonnages éditeur et jaquettes illustrées.

Éditions originales américaines de la célèbre série anglaise, en éditions originales, en premier ou deuxième tirage. Illustrations by Mary Grandpré.

En avril 1999, le géant de l'édition américaine Scholastic Press signait à la foire du livre de Bologne la cession de droits pour les États-Unis du premier livre de J. K. Rowling, *Harry Potter and the Philosopher's Stone*. L'éditeur changea le mot « philosopher », qu'il trouvait peu approprié au jeune lecteur auquel le livre était destiné, par « Sorcerer ». Le montant du contrat s'élevait à 105 millions de dollars, somme record pour un livre jeunesse. Un mois plus tard, *Harry Potter and the Sorcerer's Stone* figurait dans le best seller des ventes (publié par le *New York Times*).

- *Harry Potter and the Sorcerer's Stone* : New York, Scholastic Press, 1998. Première édition américaine et premier tirage (page du copyright avec la bonne suite de chiffres : 1 3 5 7 9 10 8 6 4 2 8 9/9 0/0 01 02 et les mentions Printed in the U.S.A.23 et First American Édition, October 1998 - 2e tirage de la jaquette avec le prix \$17.95 au lieu de \$16.95)

- *Harry Potter and the Chamber of Secrets* : New York, Scholastic Press, s.d. Édition américaine (page du copyright avec la suite de chiffres : 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1 9/9 0/0 1 2 3 4 au lieu de 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1 9/9 0/0 1 2 3 4 réservée au 1er tirage sans la mention First American Édition. June 1999, avec le dos du livre et de la jaquette avec la mention Year 2 qui ne doit pas figurer sur le premier tirage etc...

- *Harry Potter and the Prisoner of Azkaban* : New York, Scholastic Press, 1999. Édition américaine (page du copyright avec la suite de chiffres : 20 19 18 9/9 0/0 1 2 3 4 au lieu de 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1 réservée au 1er tirage. Avec la mention First American Édition. October 1999. Jaquette avec le prix de \$19.95

- *Harry Potter and the Goblet of Fire* : New York, Scholastic Press, 2000. Édition américaine (page du copyright avec la suite de chiffres : 20 0/0 01 02 03 04 au lieu de 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1- 0/0 01 02 03 04. Avec la mention First American Édition. July 2000. Jaquette avec le prix de \$25.95.)

- *Harry Potter and the Order of the Phoenix* : New York, Scholastic Press, 2003. Première édition américaine et premier tirage (page du copyright avec la bonne suite de chiffres : 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1. Avec la mention First American Édition. July 2003. Jaquette avec le prix de \$29.99)

- *Harry Potter and the Half-Blood Prince* : New York, Scholastic Press, 2005. Première édition américaine et premier tirage (page du copyright avec la bonne suite de chiffres : 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1 05 06 07 08 09. Avec la mention First American Édition. July 2005. Jaquette avec le prix de \$29.99)

- *Harry Potter and the Deathly Hallows* : New York, Scholastic Press, 2007. Première édition américaine et premier tirage (page du copyright avec la bonne suite de chiffres : 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1 07 08 09 10 11. Avec la mention First Édition. July 2007. Jaquette avec le prix de \$34.99)



AUTOGRAPHERS & DOCUMENTS

131	400	158	1 200
132	1 000	159	5 000
133	3 000	160	3 000
134	15 000	161	2 500
135	5 000	162	500
136	500	163	150
137	900	164	150
138	500	165	12 000
139	200	166	400
140	10 000	167	2 500
141	4 000	168	150
142	5 000	169	500
143	900	170	14 000
144	500	171	7 000
145	900	172	300
146	2 000	173	3 000
147	6 000	174	5 000
148	500	175	1 800
149	1 400	176	20 000
150	5 000	177	500
151	2 000	178	5 000
152	4 000	179	900
153	9 000	180	3 000
154	700	181	800
155	300	182	3 000
156	4 000	183	200
157	3 500	184	400

LA POLICE VOUS PARLE
tous les soirs
à 20h.



131 [AFFICHE : MAI 68]

La Police vous parle tous les soirs à 20 h

S.l.n.d. [Paris, École Normale des Beaux-Arts, mai 1968]

1 affiche sérigraphiée (575 x 430), sous verre.

TIRAGE D'ÉPOQUE.

Les plus célèbres affiches de Mai 68 ont été fabriquées à l'École des Beaux-Arts de Paris. Monté de bric et de broc, l'atelier de sérigraphie, qui entre en fonctionnement le 15 mai, en produira plusieurs centaines. Les thèmes et les slogans sont discutés lors d'assemblées fiévreuses réunissant étudiants et artistes au sein même de l'École des beaux-arts et de ses étudiants qui, jusqu'au-boutistes, poursuivent leurs appels à la résistance. Le 27 juin, elle sera évacuée par les forces de l'ordre.

Celle-ci est l'une des plus célèbres et met en jeu le monopole de l'ORTF et le contrôle de la parole par le pouvoir, malgré l'apparition des radios périphériques. « Le monopole de l'ORTF faisait que les émetteurs de ces radios se situaient à l'étranger, à l'exception de Radio Monte-Carlo dont le capital était possédé à 80 % par l'État et qui bénéficiait, avec un émetteur sur le mont Agel (Alpes-Maritimes), d'une situation d'illégalité tolérée. [...] Lorsque les journalistes faisaient en direct la description d'un mouvement de rue, cela amenait très rapidement du monde sur les lieux ; une petite manifestation pouvait vite devenir énorme. C'est pourquoi le pouvoir appelait Europe n° 1 « Radio Émeute ». Or, pour pouvoir couvrir l'événement en direct, les radios avaient besoin de fréquences d'ondes courtes, qui leur ont été très vite confisquées sous le prétexte officiel que la police en avait besoin pour la communication entre les cars des forces de l'ordre. Les journalistes en étaient réduits à monter chez les particuliers et à emprunter leur téléphone pour faire malgré tout du direct. Ces fréquences leur ont été restituées le 30 mai [1968] pour qu'ils contribuent involontairement au succès de la manifestation gaulliste ». L'ORTF, pour autant, verra une partie de ses journalistes se mettre en grève ; plus d'une centaine d'entre eux seront licenciés à l'issue du conflit.

☞ *Wlassikoff, Mai 68, L'Affiche en héritage, p. 38 ; Gasquet, 500 Affiches de Mai 68, p. 124.*

132 ALAIN [ÉMILE CHARTIER, DIT]

[Propos d'un Normand]

Les punitions sont odieuses...

Une demi-heure après les petits courtisans râpés...

S.l.n.d. [circa 1911]

2 pages en 2 ff. (270 x 210), encre noire, sous reliure souple, maroquin rouge, titre doré sur le premier plat (reliure signée de Loutrel).

Depuis le 16 février 1906, Émile Chartier, professeur au lycée Condorcet de Paris venu du lycée Corneille de Rouen, publie dans le principal organe de la presse radicale de Normandie un billet quotidien sous le pseudonyme d'Alain. Pas moins de 'cinq mille propos' auront été écrits et publiés par Alain ; parmi eux, *Les Propos d'un Normand*, ces billets quotidiens destinés aux lecteurs de *La Dépêche de Rouen*. 3083 seront publiés, jusqu'au 1^{er} septembre 1914 dans divers journaux.

Le premier billet est le 1827^e, diffusé le dimanche 19 mars 1911. Inspiré par la catastrophe ferroviaire survenue un mois auparavant, le 14 février 1911, à Courville (à l'ouest de Chartres) ayant fait treize morts et de nombreux blessés, il interroge l'intentionnalité et la responsabilité en matière d'accident. Le philosophe juge que la lourdeur d'une condamnation ne doit pas être déterminée par l'ampleur d'une catastrophe, mais par la seule gravité, même sans conséquence, de la faute commise.

Le second manuscrit est celui du 2733^e propos, publié le dimanche 14 septembre 1913 : suscité par une raillerie de Stendhal qui revient en mémoire au philosophe, ce billet d'humeur tout en persiflage évoque les commentaires « d'une niaiserie étonnante » auxquels ont donné lieu un récent discours de Constantin XII, le roi de Grèce, en visite diplomatique à Paris. Moins d'un an avant l'éclatement de la guerre, le moraliste pacifiste montre que la puérilité des discours sert les intentions belliqueuses en dressant délibérément les peuples les uns contre les autres.

Le départ volontaire d'Alain pour la guerre mettra brutalement et délibérément fin à sa collaboration de presse.

☞ **Belle réunion de ces deux autographes, sous une parfaite reliure souple de Loutrel.**

Les Propos d'un Normand de 1911. Paris, Institut Alain, 1999, pp. 107-108 et pp. 356-357.

des questions sur d'autres si qu'il n'y a, sans le fait de
 une ou deux autres, ni obstacle de suite, ni ~~obstacle~~
 bilable. Par exemple, si je veux régler la circu-
 tion des automobiles dans la rue, je m'en vais en pas-
 sance, avec mon bâton d'inspection caillé, et, à une
 distance déterminée je m'arrête, mon bâton devant
 une automobile en marche; si le chauffeur ne s'ar-
 rête pas sur dix mètres ou sur vingt, suivant ce
 que l'on aura jugé nécessaire, il sera puni; et plus
 hautement s'il accède, et au reste les peines de ce
 genre seront efficaces en restant légères; pourvu
 que la surveillance soit rigoureuse; car les chauffeurs
 feignent volontiers à dépasser la vitesse réglementaire
 et à se confier sans retenue à leurs perceptions
 et à leurs habitudes, jus-à-à ne devant plus
 attendre qu'à telle heure les rues sont désertes,
 ou que tel tournant n'est pas dangereux parce
 qu'il ne vient point d'être pas une voiture pas
 four dans tel bout de rue ou dans telle impas-
 se. C'est par de tels jugements que les accidents
 arrivent; l'accident, c'est toujours l'imprévu.
 Avec mon système de peines à est point de
 fait réglé sur les conséquences. Au passant est
 écarté; un fauteur est puni; il est absurde de
 dire que la faute a consisté à égarer le passant
 ou à renverser ce fauteur; car de telles actions n'ont
 pas de suites; je puis même dire que le chauffeur
 fait à fait tout ce qu'il pouvait faire pour les
 éviter. Qu'a-t-il donc voulu? Il a voulu profi-
 ter de l'heure, et de ce passage qu'il croyait libre
 pour gagner cinq minutes et un bon pourboire
 au lieu de deux.

passant écarté n'y ajoutent rien.
 Le raisonnement s'applique au mécanisme de
 deux express, et il est même alors encore plus sa-
 lida, puisqu'il n'a pas, sur la voie ferrée, à quel-
 que des passants ou des voitures qui transgressent
 mais seulement à éviter un tamponnement de
 lequel il craint toujours sa vie. Et à jamais
 voulu être imprudent; seulement il a peur. Et
 que qu'il n'était pas imprudent en faisant un
 peu la vitesse, ou en supposant qu'un signal
 qu'il n'a pas bien distingué indiquait la voie
 libre. C'est contre cette confiance, contre ces
 jugements d'habitude qu'il faut que l'Etat
 se un système de peines. Au fait de mépris
 bien ne consiste pas à avoir écarté trois wagons
 et cent voyageurs, mais seulement à avoir
 égaré d'après ses habitudes, non d'après les
 règlements.
 Le vrai mal, c'est donc de passer sur les
 petites fautes, lorsqu'elle n'est point de gros
 des conséquences. Qu'on révoque ou qu'on empêche
 tout un mécanisme pour avoir franchi un si-
 gnal fermé, je ne vois point la d'injustice en
 principe; il est seulement à supposer que des pei-
 nes plus faibles suffiraient; si la surveillance est
 faite rigoureuse, ce que je ne suppose pas, c'est
 que l'on appelle fautes est écartement de cent va-
 gons, quoique est écartement ne peut pas avoir
 été voulu. Et même dans ce cas-là, on pourrait sup-
 primer toute la loi.

des questions sur d'autres si qu'il n'y a, sans le fait de
 une ou deux autres, ni obstacle de suite, ni ~~obstacle~~
 bilable. Par exemple, si je veux régler la circu-
 tion des automobiles dans la rue, je m'en vais en pas-
 sance, avec mon bâton d'inspection caillé, et, à une
 distance déterminée je m'arrête, mon bâton devant
 une automobile en marche; si le chauffeur ne s'ar-
 rête pas sur dix mètres ou sur vingt, suivant ce
 que l'on aura jugé nécessaire, il sera puni; et plus
 hautement s'il accède, et au reste les peines de ce
 genre seront efficaces en restant légères; pourvu
 que la surveillance soit rigoureuse; car les chauffeurs
 feignent volontiers à dépasser la vitesse réglementaire
 et à se confier sans retenue à leurs perceptions
 et à leurs habitudes, jus-à-à ne devant plus
 attendre qu'à telle heure les rues sont désertes,
 ou que tel tournant n'est pas dangereux parce
 qu'il ne vient point d'être pas une voiture pas
 four dans tel bout de rue ou dans telle impas-
 se. C'est par de tels jugements que les accidents
 arrivent; l'accident, c'est toujours l'imprévu.
 Avec mon système de peines à est point de
 fait réglé sur les conséquences. Au passant est
 écarté; un fauteur est puni; il est absurde de
 dire que la faute a consisté à égarer le passant
 ou à renverser ce fauteur; car de telles actions n'ont
 pas de suites; je puis même dire que le chauffeur
 fait à fait tout ce qu'il pouvait faire pour les
 éviter. Qu'a-t-il donc voulu? Il a voulu profi-
 ter de l'heure, et de ce passage qu'il croyait libre
 pour gagner cinq minutes et un bon pourboire
 au lieu de deux.

passant écarté n'y ajoutent rien.
 Le raisonnement s'applique au mécanisme de
 deux express, et il est même alors encore plus sa-
 lida, puisqu'il n'a pas, sur la voie ferrée, à quel-
 que des passants ou des voitures qui transgressent
 mais seulement à éviter un tamponnement de
 lequel il craint toujours sa vie. Et à jamais
 voulu être imprudent; seulement il a peur. Et
 que qu'il n'était pas imprudent en faisant un
 peu la vitesse, ou en supposant qu'un signal
 qu'il n'a pas bien distingué indiquait la voie
 libre. C'est contre cette confiance, contre ces
 jugements d'habitude qu'il faut que l'Etat
 se un système de peines. Au fait de mépris
 bien ne consiste pas à avoir écarté trois wagons
 et cent voyageurs, mais seulement à avoir
 égaré d'après ses habitudes, non d'après les
 règlements.
 Le vrai mal, c'est donc de passer sur les
 petites fautes, lorsqu'elle n'est point de gros
 des conséquences. Qu'on révoque ou qu'on empêche
 tout un mécanisme pour avoir franchi un si-
 gnal fermé, je ne vois point la d'injustice en
 principe; il est seulement à supposer que des pei-
 nes plus faibles suffiraient; si la surveillance est
 faite rigoureuse, ce que je ne suppose pas, c'est
 que l'on appelle fautes est écartement de cent va-
 gons, quoique est écartement ne peut pas avoir
 été voulu. Et même dans ce cas-là, on pourrait sup-
 primer toute la loi.
 Les accidents bureaucratiques, nuisent justement l'accro-
 chement de la loi, comme vous pouvez; seulement il
 est possible bureaucratique qu'il faut tout punir
 et de punir.

133 GEORGES BATAILLE
Lettre à Marie-Louise Bataille
Londres, 10 septembre 1920

6 pages (225 x 178) à l'encre noire.

Superbe et poignante lettre autographe à sa cousine Marie-Louise. Elle est écrite en deux temps, interrompue après « un état de surexcitation nerveuse tellement violent que j'en suis effrayé » dans laquelle Georges Bataille évoque son avenir et Marie Delteil.

Verbatim

« [...] Je pense qu'il vaudrait bien mieux pour moi arriver à un certain équilibre dans ma vie qui je l'avoue est de plus en plus délirante. Seul le souvenir de Marie arrive à me secouer parfois d'une torpeur lamentable, d'une fièvre très malsaine (...) Tu sais que l'aiguille des boussoles s'affole parfois et tourne stupidement. Ma volonté à présent est comme ça. Si tu vois encore Marie il ne faut pas lui parler de cela (...). Sans elle, toutes les choses de ma vie à venir m'apparaissent comme inutiles comme des joies vaniteuses et insensées (...). Je te demande pardon pour cette lettre lamentable, mais je suis dans un état de surexcitation nerveuse tellement violent que j'en suis effrayé. C'est atroce... ».

15876

London, le 20 octobre 1900

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint les plans de l'usine à gaz de la commune de ...

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint les plans de l'usine à gaz de la commune de ...

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint les plans de l'usine à gaz de la commune de ...

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint les plans de l'usine à gaz de la commune de ...

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint les plans de l'usine à gaz de la commune de ...

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint les plans de l'usine à gaz de la commune de ...

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

Ralph Webb

S.l.n.d. [Paris, circa 1921]

5 pp. en 4 ff. (195 x 250) rédigées à l'encre violette et noire sur papier à en-tête de La Chambre des députés.

Comme *La Châtelaine Gentiane*, considéré comme le premier texte produit par Bataille, *Ralph Webb* est écrit entre 1920 et 1922, lorsque Georges Bataille est encore élève de l'École des chartes. *Ralph Webb* semble avoir été écrit au retour du voyage de Bataille en Angleterre : il vient d'y effectuer des recherches au British Museum sur les romans de chevalerie, avant de se rendre au monastère de Quarr Abbey, sur la côte nord-est de l'île de Wight. L'intrigue se déroule justement dans le Dorsetshire, soit l'ancien nom du Dorset, située en face de l'île de Wight. Le nom de son héros, sur lequel Bataille a hésité, est *Ralph Webb* - avant de le nommer successivement *Ralph Watson*, *Holborn* puis enfin *Webb*.

Bataille est, au terme de sa deuxième année à l'École des chartes, tout entier préoccupé par ce moyen âge fantastique et religieux qu'il explore. Une autre notion majeure de l'œuvre de Bataille est également présente dans *Ralph Webb* : celle du rire, qui apparaît ici pour la première fois. Une notion qui « restera attachée à son œuvre du début à la fin, de façon si indissoluble qu'il serait à peine abusif d'y voir l'une des clés qui l'ont ouverte. » Bataille la découvre en Angleterre lorsqu'il y rencontre Bergson (en septembre-octobre 1920) ; la veille de dîner à Londres avec le philosophe, il lit *Le Rire* à la hâte.

Ralph Webb partage en outre avec *La Châtelaine Gentiane* des tournures stylistiques semblables (pas de subordinées, propositions juxtaposées ou reliées par la conjonction 'et', etc.), qui accréditent encore l'hypothèse de dates de rédaction voisines. Comme dans *La Châtelaine Gentiane*, le récit se déroule dans un de ces « châteaux noirs » qui hanteront les fictions de Bataille : ici un manoir de la campagne du Dorsetshire. Tout y annonce les textes futurs qui appartiendront à ce que l'on appelle chez Bataille les « récits de mort », caractérisés par la concentration de l'action ou l'absence de description des personnages.

Ralph Webb est le premier texte de l'œuvre de fiction qui relève de ce statut. Longtemps considéré comme perdu, il ne sera publié pour la première fois que dans l'édition des *Œuvres complètes* de Bataille dans la *Pléiade* : *Romans et récits*, en 2004.

M. Surya, Georges Bataille, La Mort à l'œuvre.

135 GEORGES BATAILLE
Lettre à Marie-Louise Bataille

[Paris, septembre 1925]

1 p. 1/2 sur 1 f. bleu (215 x 270 mm) encre noire, env. cons. (cachet postal de Paris Saint-Roch, 3.IX.1925)

Importante lettre, qui témoigne du revirement définitif de Bataille envers sa vie passée et marque sa rupture de fond avec sa cousine.

Bataille, à cette date, fait la rencontre de Fraenkel, Artaud, Desnos, Tzara ; il lit Freud, Mauss, Sade et Nietzsche et entre en possession des fameuses photographies des suppliciés chinois. Une date clé, à l'évidence, qui voit Bataille rédiger son premier livre sulfureux, demeuré inachevé : W. C. (qu'il reprendra en 1945, sous le titre *Dirty*'), même si « on doit placer avant lui *La Châtelaine Gentiane*, Ralph Webb et *Évariste* (...) En juin 1925, puis en octobre, Bataille emprunte à la Bibliothèque nationale *Le Sous-sol de Dostoïevski* ». Deux lectures consécutives qui, coup sur coup, vont profondément influencer Bataille, qui entame ainsi son *Dirty* : « *Dirty* était saoulé à côté de moi ; dans les sous-sols d'un bouge ignoble » ; les premières lignes du nouveau Bataille, qui aura à cette date, à l'évidence, choisi son camp, sa littérature, et son hémisphère, quitte à se brouiller avec ses proches : « Je néglige tes préjugés autant que tu négliges les miens. Tu habites un hémisphère et moi un autre et pour moi qui ai habité les deux, je n'ai gardé que du mépris pour celui où tu restes ». C'est ainsi que, après plus de dix années de confidences et d'échanges privilégiés, Georges et Marie-Louise, « son amie, sa sœur », prennent leurs premières distances : « [...] Les circonstances peuvent disparaître : il restera l'impossibilité de ma part de baser des relations d'amitié sur une incompréhension totale. Avant tout c'est pour moi une question morale et je te renvoie à une fable significatrice, celle du loup et du chien [...] ». De fait, les lettres suivantes, lettres de familles entre adultes – ils auront alors tous deux dépassé la trentaine – seront plus circonstanciées, ce qui n'empêchera pas les confidences de Bataille. Malgré cette distance morale, ce sera encore et toujours vers elle qu'il se tournera, notamment pour ses problèmes matériels. Petit signe de l'importance de cette lettre pour Marie-Louise, c'est la seule de toute sa correspondance avec son cousin qu'elle ait conservée protégée et pieusement pliée dans son enveloppe d'origine.



verbatim

« Ma chère Marie-Louise

(...) Ce ne sont pas tant les circonstances qui nous ont séparé qu'une différence d'état d'esprit. Les circonstances peuvent disparaître : il restera l'impossibilité de ma part de baser des relations d'amitié sur une incompréhension totale. Je néglige tes préjugés autant que tu négliges les miens. Tu habites un hémisphère et moi un autre et pour moi qui ai habité les deux, je n'ai gardé que du mépris pour celui où tu restes. Avant tout c'est pour moi une question morale et je te renvoie à une fable significative, celle du loup et du chien (...) »

136 GEORGES BATAILLE
Lettres à Antoinette Bataille
Paris, septembre 1925 et s.l.n.d.

1 page en 1 f. (214 x 272), encre noire sur papier à en-tête de la République française - Chambre des députés et 1 p. sur 1 f. papier quadrillé (214 x 272 mm), encre noire.

Deux billets autographes de Bataille à sa tante, réglant la question de la vente et de la succession des propriétés familiales de Riom-ès-Montagnes, où Bataille avait passé une partie de son enfance puis tous ses étés jusqu'en 1914.

« Ma chère tante,

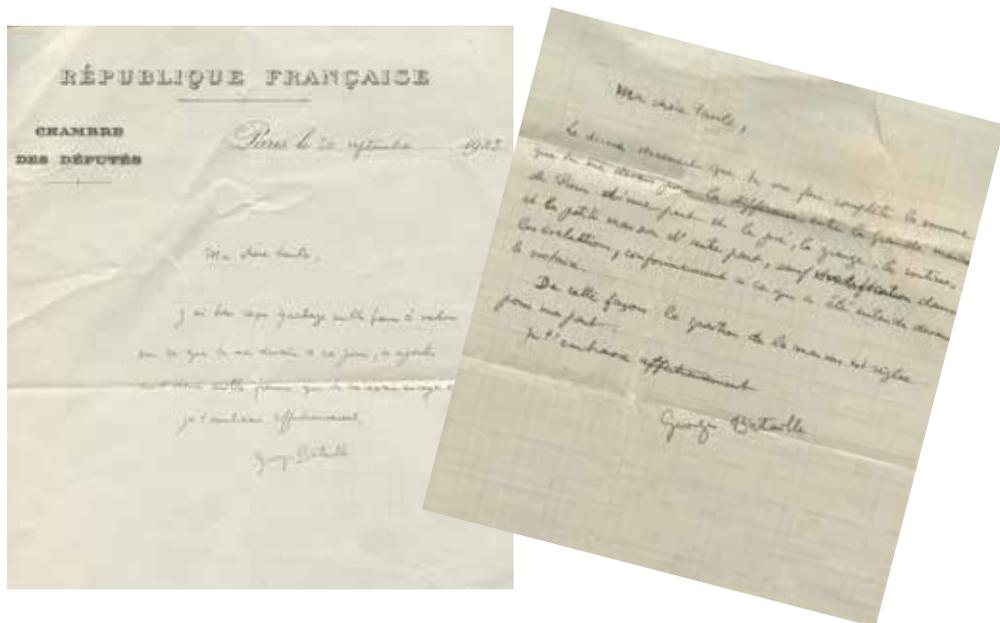
J'ai bien reçu quatorze mille francs à valoir sur ce que tu me devais à ce jour, à ajouter aux deux mille francs que tu m'avais envoyés en août. Je t'embrasse affectueusement, Georges Bataille. »

« Ma chère tante,

Le dernier versement que tu me fais complète la somme que tu me devais pour la différence entre la grande maison de Riom d'une part et le pré, la grange et la petite maison d'autre part sauf dans les évaluations, conformément à ce qui a été entendu devant le notaire. De cette façon la question de la maison est réglée pour ma part. Je t'embrasse affectueusement.

Georges Bataille »

15893 et 15891



14 lignes en 1 f. (247 x 362), sur papier vergé.

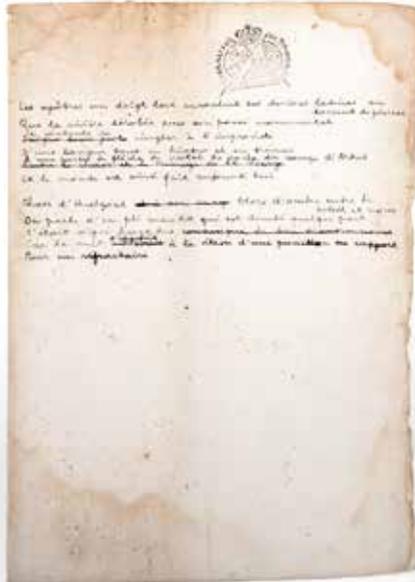
Étonnant poème autographe, inédit, évoquant le Chaos du Moulin, en Bretagne.

Ce site enchanteur, au pied du lac du village de Huelgoat, dans les Monts d'Arrée, borde la rivière Fao, surnommée « la rivière d'Argent ». Elle serpente entre d'innombrables chaos aux formes étranges et recouverts de mousse, « torrent de pierres », comme le nomme Breton, qui serait l'œuvre de Gargantua : le géant irascible aurait jeté là des blocs de pierre pour se venger du mauvais accueil des habitants du Huelgoat. Le « camp d'Artus », également évoqué dans le poème, fut le plus important camp gaulois, vaste de 30 hectares. Le rempart principal est décrit par Jules César dans *De bello gallico*, VII, 23. Il se trouve à quelques lieues du Chaos.

Huelgoat a pu interpellé André Breton pour ses berceaux littéraires : Victor Segalen y est décédé le 21 mai 1919, tenant son Shakespeare à la main, sur un promontoire surplombant le gouffre. Paul Sérusier y a peint plusieurs tableaux et c'est également la terre d'origine de Jack Kerouac : son aïeul François-Joachim Le Bihan sieur de Kervoac était natif de Huelgoat. Mais c'est vraisemblablement grâce à Yves Tanguy que Breton visite ces lieux : le plus breton des surréalistes a grandi à quelques kilomètres, à Plestin-les-Grèves, et possédait une maison dans les environs sur laquelle Breton écrira un poème « La Maison d'Yves Tanguy ».

Provenance : vente André Breton, 2003.

14142



138 CHARLES BUKOWSKI
At Terror Street and Agony Way
[Los Angeles, Black Sparrow, 1968]

1 feuillet (210 x 280), impression noire sur vergé fort rouge, recto-verso.

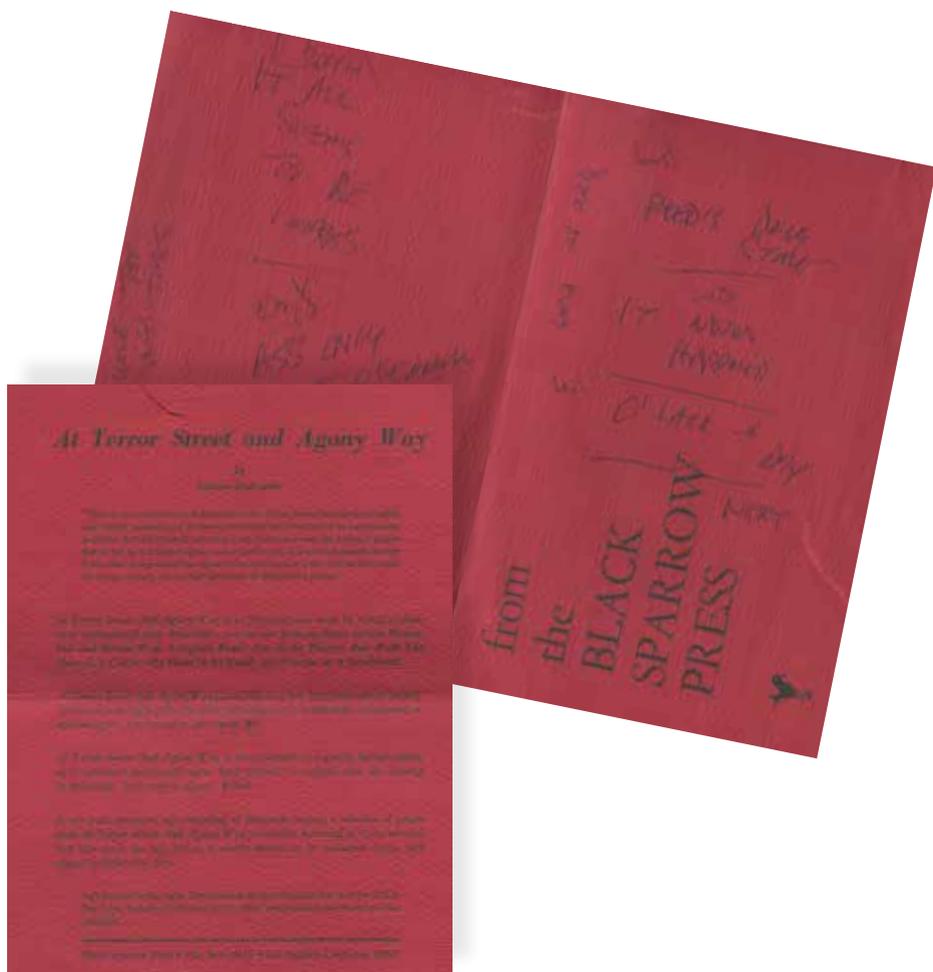
Feuillet d'annonce et d'avertissement pour le premier livre de Bukowski chez Black Sparrow, imprimé à 800 exemplaires.

Notes autographes de Bukowski au feutre noir au verso.

Deux déchirures aux marges sup. et inf., sans atteinte.

Krumhansl, 27

20066





139 CHARLES BUKOWSKI

Charles Bukowski sur le plateau « d'Apostrophes »

Paris, Antenne 2, 22 septembre 1978

1 photographie en tirage d'époque (130 x 195 + marges), tampon de l'agence Rush au verso, et coopyright de Sophie Bassouls.

Portrait sur plateau de Bukowski, en compagnie de Bernard Pivot dans la célèbre émission 'Apostrophes' du 22 septembre 1978.

Sophie Bassouls, née le 9 juin 1936 à Neuilly-sur-Seine, est une photographe française qui a notamment dirigé le service photo de L'Express et du Figaro Littéraire et couvert l'actualité littéraire pour l'agence Sygma. Elle a ainsi constitué au fil des années un fonds extrêmement riche de portraits d'écrivains et d'artistes. En 1976, elle fonde avec son mari Claude Bassouls, une agence de photojournalisme indépendante, Rush, inspirée de l'agence Magnum, qui a été un tremplin pour plusieurs photographes tels que Patrick Zackmann, Marie-Paule Nègre ou Jean-Eudes Schurr.

140 ALBERT CAMUS

Un style de vie

S.l.n.d. [Paris, 1945]

3 ff. autographes (135 x 210), à l'encre, et 3 ff. tapuscrits (210 x 290), avec corrections autographes.

Manuscrit autographe signé.

Il se compose de 3 feuillets autographes, sur papier à en-tête de La Nrf (à l'encre noire, titre et signature à l'encre bleue) et d'un tapuscrit complémentaire (3 ff. dactylographiés avec corrections autographes). Ce texte sera publié dans le n° 18 du 26 janvier 1946 de la revue *Terre des hommes*.

verbatim

« (...) S'il est bon que nous apprenions à nos enfants les raisonnements fondamentaux, grammaire et mathématiques, nous devons aussi leur donner une idée de leur corps [...]. Cela revient à dire qu'il faut apprendre aux enfants à aimer leur corps et à s'en servir. Rousseau a dit ce qu'il fallait là-dessus. Ces enfants de douze ans, sérieux comme des bonzes, ayant une réponse à tout, c'est, à proprement parler, la plaie d'une nation. Apprenons-leur à perdre un peu leur temps et donnons-leur ainsi une idée du bonheur (...).

Ce premier jet livre un article exemplaire de l'état d'esprit de Camus dans le lourd climat idéologique de l'après-guerre, quatre ans après la publication de *L'Étranger* et du *Mythe de Sisyphe*.

À la sollicitation de Brice Parain, qui avait lancé fin décembre 1945 une enquête sur la réforme de l'enseignement, dans cet éphémère « hebdomadaire d'action et de culture internationales » (selon son sous-titre) publié par Gallimard, Camus apporte sa contribution en prônant « la suppression absolue, et à tous les échelons, du concours ». Son ambition est de donner aux jeunes « le temps de vivre » pour se livrer à autre chose qu'à « des passions abstraites ». Pour ce faire, il entend centrer l'enseignement à l'école sur « les raisonnements fondamentaux, grammaire et mathématiques » ainsi que sur le corps ; et à l'Université sur « une méditation sur l'homme » par le maintien de « l'honnêteté intellectuelle et (du) goût du dialogue ».

Ainsi s'agit-il de donner aux enfants une « idée du bonheur » et aux jeunes un « style de vie ». C'est d'ailleurs ce titre que Camus a ajouté à l'encre bleue sur son brouillon et qu'il a reporté sur son tapuscrit en biffant l'incipit « La réforme de l'enseignement ? », fruit d'une longue réflexion préalablement engagée (conservée aujourd'hui au centre de documentation Albert-Camus d'Aix-en-Provence), dont cet article constitue le point d'aboutissement.

nrf

que c'est la haine
de la vieillesse

redonner le chair et le vie. ~~Malgré~~ les une
chose que le France a longtemps fait et démontre.
Le et c qu elle attend pour immortelle. L'avis ne
ne peut pas être une personne, on peut être un exemple.
Mais elle revient à enseigner un style de vie et non
plus des connaissances générales. ~~La France~~ cela comprendrait
donc à remplacer nos facultés par des connaissances de
reflexion qui concernent leur vie quotidienne au lieu
d'une méthode pour le homme. ~~En~~ Le France
vont raviver l'histoire, elle doit créer une règle de
l'esprit, à l'empire d'années.

Albert Camus

Le double document présenté ici en est ainsi la version liminaire, dont la mise au propre dactylographiée ne diffère pas du brouillon autographe, si ce n'est par le premier paragraphe, absent du manuscrit, qui a été ajouté par Camus pour introduire son propos et le relier plus explicitement à l'enquête menée par Parain.

Le tapuscrit présente en outre des interventions de détail, des différences avec le texte publié, telle phrase conclusive n'y apparaissant pas : « Que tant d'intelligences françaises aient pu survivre à ces manières c'est un miracle inexplicable » ; de même que certaines formules, parmi les plus polémiques, comme la seconde de ces deux phrases : « Beaucoup d'intellectuels français sont les fruits du concours. Ils seront donc d'accord avec moi pour le condamner sans nuances. » Un adjectif pourra encore être amendé dans la version définitive, où « indécent » remplacera « déshonorant » pour qualifier le « traitement » subit par les « âmes innocentes » à travers la formation aux concours.

Précieux manuscrit d'un texte important.

« Un style de vie », in revue « Terre des Hommes », 1946 ; Pléaide, OC, II 672.

141 ALBERT CAMUS

Lettre autographe signée à [Georges Combaluzier]

S.l.n.d. [circa été 1947]

1 p. en 1 f. (208 x 270) à en-tête de la Librairie Gallimard, encre noire.

L'une des toutes premières lettres où Albert Camus manifeste l'envie de s'installer à Lourmarin. Il ne pourra réaliser son rêve qu'un peu plus de dix ans plus tard, grâce à l'argent que lui apporte le prix Nobel. Il pourra alors s'offrir, en 1958, une ancienne magnanerie (ferme où l'on élève les vers à soie) à Lourmarin, le village qu'il avait redécouvert après-guerre, grâce à René Char, par un soir d'été de 1946 : « Lourmarin. Premier soir après tant d'années. La première étoile au-dessus du Lubéron, l'énorme silence, le cyprès dont l'extrémité frissonne au fond de ma fatigue. Pays solennel et austère, malgré sa beauté bouleversante. ».

Jusqu'à cette date, Camus multipliera les séjours en Provence, profitant de la région en louant plusieurs maisons, dont celle des Combaluzier, où il loge dès 1946. C'est à partir de juillet 1947, alors qu'il est au Panelier, dans la Haute-Loire, que sa décision est prise et qu'il sollicite Char : « Le pays de France que je préfère est le vôtre, et plus particulièrement le pied du Lubéron, la montagne de Lure, Lauris, Lourmarin (...) Je voudrais acheter une maison dans ce pays. Pouvez-vous m'aider ? ». Il passera l'été suivant en sa compagnie, et en famille, au Domaine de Palerme, à L'Isle-sur-Sorgue. Exit, donc, la maison des Combaluzier, sur les hauteurs, et c'est juste avant son arrivée au Domaine de Palerme et son arrivée en Provence qu'il doit décliner la proposition de Combaluzier : « Je vous remercie très vivement de votre lettre et de votre proposition [...] Je crois cependant que, sauf extraordinaire, je ne la mettrai pas à contribution. C'est à partir de cet été, en effet, que je me serais installé dans votre beau pays. Il faudrait que j'y accomplisse un nouveau voyage d'exploration cet hiver pour profiter de votre maison [...] Par ailleurs j'ai encore l'espoir de trouver quelque chose de provisoire à Lourmarin. Si seulement je pouvais acheter ensuite, je m'en réjouirais doublement, à l'idée de vous revoir et de remuer avec vous quelques idées. (En fait, j'aime mieux les conversations faites autour d'un verre de vin) ». Camus profite de sa lettre pour lui « envoyer, par le même courrier une édition complète du Mythe de Sisyphe. N'oubliez pas, si vous le lisez, qu'il s'agit d'une position provisoire, un 'douté' systématique et théorique, sur le plan de l'existence [...] ». La version définitive du Mythe de Sisyphe, augmentée du chapitre sur Kafka qui n'avait pu paraître en 1943 à cause de la censure, est publiée à partir de mars 1945.

Exposition « Albert Camus : de Tîpasa à Lourmarin » (n°186 du catalogue, reproduit) ; Albert Camus. Carnets, 1935-1948, OC II, p. 1067.

Cher monsieur,

Je vous remercie très vivement de votre lettre et de votre proposition. Je
vous prie aussi de transmettre mes sentiments très reconnaissants à Mme
Pauvert pour son offre de générosité. Je suis cependant, tout exceptionnellement,
je ne le méritais pas et certainement. C'est à partir de ce site, en effet, que
me serait installée dans votre beau pays. Il faudrait dire que j'y accomplirais
un nouveau voyage d'exploration ^{de l'esprit} pour profiter de votre maison. Cela ne peut être
certain, et dans ce cas je m'adresserais à vous le plus simplement du monde.
En attendant, j'ai encore l'espoir de trouver quelques choses de précieuses à Louvain-la-Neuve.
Et surtout je pourrais échapper à moi-même, je ne me représenterais certainement à l'idée
de vous revoir et de revenir avec vous quelques idées. (En fait, j'ai une envie de
vacances très facile à avoir à vos côtés de moi)

Je me permets de vous envoyer par la poste un certain nombre d'articles en plus
de ceux de la page 100 de la page 101, et vous le voyez, qu'il s'agit d'une partie
provisoire un "debut" de sténographie ou théorique, de ce plan de l'existence.
Merci en tout cas, cher monsieur, et très cordialement de votre
attention et surtout votre dévouement.

Alain Corne

142 [ALBERT CAMUS]

Portrait signé

[Leysin, janvier 1948]

1 tirage argentique d'époque (175 x 225 mm), encadré.

Rare épreuve originale du « portrait de Leysin », resté anonyme.

Dédicacée par Albert Camus : « à Gérard Mourgue, très cordialement, A. Camus ».

En janvier 1948, Albert Camus doit soigner sa tuberculose. Il se rend au sanatorium du Grand Hôtel à Leysin, en Suisse (canton de Vaud), où il rejoint Michel Gallimard qui y séjourne pour les mêmes raisons ; les deux hommes, accompagné de l'épouse de Michel Gallimard, Janine, séjourneront sur place jusqu'au 8 février. C'est pendant cette période que Camus termine L'État de siège et commence la rédaction de Les Justes.

L'auteur de cette célèbre photographie, maintes fois reproduite (et souvent réduite et recadrée), est resté inconnu. Camus disposera néanmoins de plusieurs tirages originaux, ce qui laisse à penser qu'il lui furent donnés par celui ou celle-la qui déclencha la prise de vue : Janine ou Michel Gallimard.

Cette épreuve est offerte et dédicacée à Gérard Mourgue : ce résistant de la première heure, dans le réseau de Saint-Amand-Montrond (Cher) est d'abord, à la Libération, professeur au Cercle de la librairie, puis devient directeur de librairies : jusqu'à sept officines seront sous sa direction, ainsi que trois galeries d'art. Également éditeur, il deviendra président-directeur général adjoint de la Librairie Julliard.

On ne connaît que deux autres épreuves originales signées : l'une offerte à René Char, l'autre à Robert Châté. Les archives Gallimard disposent également, par le biais de Michel Gallimard, d'un tirage original, identique. Il existe en revanche de nombreux contretypes, effectués après la mort de Camus.



143 [RENÉ CHAR]

Permis de chasse du jeune René Char.

Avignon, Ministère de l'agriculture, 9 septembre 1933

1 f. (128 × 173).

Le permis de chasse de René Char.

C'est la première délivrance du permis à René Char, « agriculteur », alors âgé de 26 ans. Il ne sera pas renouvelé, et Char ne semble jamais avoir été vraiment chasseur.

Il offrira ce document administratif à un ami, avec cette maxime autographe :

« À (telle) fleur disparue du sentier, La forêt que j'aime. Ne pas tuer ses animaux, Félix, je te prie. ».

144 RENÉ CHAR

« La terre qui reçoit... »

datée « janv. 58 » par Char au verso, puis signée R.C. 58 à l'encre rouge

1 f. (120 × 80), 5 lignes à l'encre sur décor à la gouache.

« La terre qui reçoit / la graine est triste.

La graine qui va tant

Risquer est heureuse. / R. C. »

Composition originale qui rappelle les calligraphies sur écorce teintée réalisées par Char. Ce travail témoigne de la période féconde en travaux artistiques (peinture, dessin sur divers supports, fabrication de petits objets) qui occupa Char entre 1955 et 1961. Cette époque correspond à l'écriture de *La Bibliothèque est en feu*, dont est issu ce vers ; la publication de *La Nuit talismanique* qui brillait dans son cercle en 1972 permit la reproduction de cette œuvre graphique. Dans un entretien pour *Le Nouvel Observateur*, ce dernier décrira les circonstances de cette œuvre, patiemment menée, la nuit, « dans une période où je ne pouvais plus dormir. Comment passer la nuit ? Supportant mal l'électricité, sa lueur immobile, perçante, froide, je m'éclairais à la bougie et je commençais à écouter certains poèmes déjà commencés en amorçant d'autres. Ainsi naquit le dessin et le recours à la couleur. [...] J'avais des encres de chine étrangères, de toutes les couleurs ; je me suis mis à dessiner, à peindre sur des cartons blancs que je me procurais chez Guy Lévis Mano et sur des écorces de bouleau ... »

Ce texte sera repris dans *La Parole en Archipel* en 1962.

René Char. Paris, BnF, 2007 ; Sous la direction d'Antoine Coron, n°204, p. 137 ; Char, OC Pléiade, p. 1259.

145 RENÉ CHAR

L'Abominable Homme des neiges

[6-8 janvier 1953]

7 ff. (210 x 270) anopistographes, frappe dactylographique avec corrections à l'encre, agrafés à l'angle supérieur gauche

[AVEC]

L'abominable homme des neiges

Le Caire, Librairie L.D.F., 1956

1 vol. (140 x 190) de 18 et [1] pp., broché.

Tapuscrit original et complet, avec corrections : treize variantes autographes, plus ou moins conséquentes, toutes inédites.

Projet de ballet, imaginé par René Char après la lecture dans un journal d'un article relatant la découverte par des explorateurs de traces de pas gigantesques dans l'Himalaya, traces attribuées à un yeti. Avec Nicolas de Staël, lui aussi sensible à la notion d'imensité quelle que soit sa forme, ils décidèrent de traduire ce simple fait en ballet, mais le projet avorta avec le désistement des musiciens à qui Staël avait proposé la mise en musique. Ce n'est qu'en 1956, un an après la mort de l'artiste, que René Char fit publier ce texte chez un éditeur du Caire et dans une collection dirigée par le poète Edmond Jabès.

On joint un exemplaire de l'édition originale, offert à une proche amie qui, l'année suivante de la parution, donnera un spectacle en hommage à Char, à partir de sa pièce Claire : Simone Vannier.

Qualifié de « spectacle le plus poétique de Paris » (L'Express), son René Char, Le Fer et le Blé, Claire sera donné chez Agnès Capri, aux côtés de Serge Bossac et de Jacques Monod. C'est Char lui-même qui s'occupa du montage des poèmes pour ce spectacle, crée le 11 novembre 1957 pour un mois, et qui sera prolongé jusqu'au 28 janvier 1958 devant le succès rencontré. C'est pendant cette période que le poète lui offre cet exemplaire, au moment des représentations de fin décembre, avec cet envoi :

« à Simone Vannier, avec l'amitié des neiges que le
soleil fait fleurir. R.C. 27 décembre 1957 »

Cette plaquette ne sera imprimée qu'à 200 exemplaires numérotés, sur papier vélin (n°129), signée par René Char de ses initiales.

*A Simon Veaver
avec l'amitié des
neiges qui le sled
fait fleurir R. C.
27 Dec. 1957*

L'ADONNABLE HOMME
DES NEIGES.

1958 C T A R

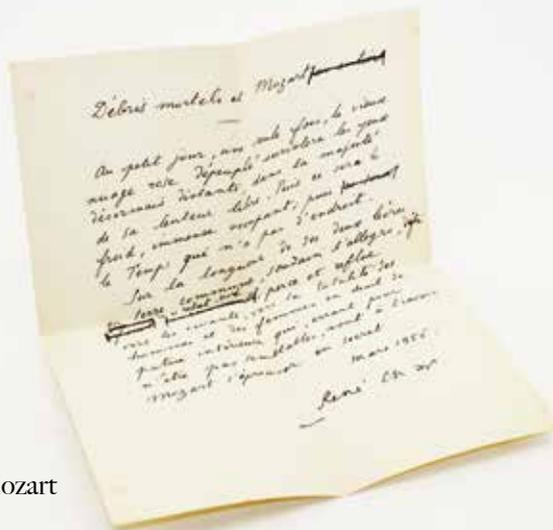
Reconnues

Docteur Simon, premier explorateur.
Deuxième explorateur.
Troisième explorateur.
Quatrième explorateur.

Premier ~~explorateur~~ [redacted]
Deuxième ~~explorateur~~ [redacted]
Troisième ~~explorateur~~ [redacted]

Simon Veaver
Explorateur
1958 C T A R

Dr. Simon



146 RENÉ CHAR
Débris mortels et Mozart
S.l., « mars 1956 »

1 f. (210 x 270), 17 lignes à l'encre noire.

Manuscrit de travail, et seul connu de ce texte.

La thématique de Mozart, un des rares compositeurs présents dans l'œuvre de René Char, n'apparaît qu'ici, court texte en prose qui sera intégré dans La Bibliothèque est en feu : « Au petit jour, une seule fois, le vieux nuage rose dépeuplé survolera les yeux désormais distants, dans la majesté de sa lenteur libre. Puis ce sera le froid, immense occupant, puis le Temps qui n'a pas d'endroit. Sur la longueur de ses deux lèvres, en terre commune, soudain l'allégre, défi de ce rebut sacré, perce et reflue vers les vivants, vers la totalité des hommes et des femmes en deuil de patrie intérieure qui, errant pour n'être pas semblables, vont à travers Mozart s'éprouver en secret. Mars 1956. René Char ».

La version définitive contiendra une phrase supplémentaire : « Bien-aimée, lorsque tu rêves à haute voix, et d'aventure prononces mon nom, tendre vainqueur de nos frayeurs conjuguées, de mon décrit solitaire, la nuit est claire à traverser. »

Il existe une copie enluminée – une mise au propre de ce manuscrit –, offert à Yvonne Zervos et conservée à la Bibliothèque Jacques Doucet – sans les variantes et repentirs, qui date vraisemblablement du moment de l'édition du poème de 1957, dans Les Compagnons dans le jardin, illustré par Zao-Wou-Ki.

Le compositeur autrichien ne sera qu'une seule autre fois convoqué par Char, pour une petite peinture sur écorce réalisée en 1957 et simplement légendée « La Maison de Wolfgang Amadeus ». Cette écorce peinte (datée de février 1957) est conservée au Musée-bibliothèque François-Pétrarque de Fontaine-de-Vaucluse.

Ève Duperray, Char, le miroir des eaux, 71 ; BLJD, Fonds René Char / Zervos, n° 740 ; René Char dans le miroir des eaux, n° 71).

147 RENÉ CHAR

Captifs

S.l.n.d.

1 f. (135 x 160), sur bristol crème fort, 10 lignes à l'encre.

Précieux poème offert à Albert Camus.

« Ma jeunesse en jouant fit la vie prisonnière.
Ô donjon où je vis !
Champs, vous vous mirez
dans mes quatre moissons.
Je tonne, vous tournez.
R.C.
1958.
Pour Albert Camus. »

Ce texte sera repris dans La Parole en archipel : il constitue le deuxième des trois poèmes de la section « Quatre-de-chiffre », qui est, d'après le Robert, un « petit piège formé de morceaux de bois assemblés comme les traits du chiffre quatre ».

19504

Captifs
~
ma jeunesse en jouant fit la vie
prisonnière.
Ô donjon où je vis !

Champs, vous vous mirez
dans mes quatre moissons.
Je tonne, vous tournez.

R.C.
1958.

Pour Albert Camus.

La route par les sentiers

Les sentiers, les entailles qui longent
invisiblement la route, sont notre
unique route, à nous qui parlons
pour vivre, qui dormons, sans nous
engourdir, sur le côté.

R. C.

148 RENÉ CHAR

La Route par les sentiers

S.l.n.d.

1 f. (210 x 297), 12 lignes à l'encre.

« Les sentiers, les entailles qui longent invisiblement la route, sont notre unique route, à nous qui parlons pour vivre, qui dormons, sans nous engourdir, sur le côté. »

Mise au propre du poème, initialement publié par René Char dans La Parole en archipel, en 1962, repris dans Commune présence.

La manuscrit original est conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Fonds Char, coll. Maria Helena Vieira da Silva, n° 1009). Notre manuscrit, recopié en 1975, est offert : Pour Evelyne Cail, avec mon amitié et mon admiration. Le Barroux 15 août 1975. »

17093

Pour Evelyne Cail
avec mon amitié
et mon admiration.
Le Barroux
15 août 1975

149 RENÉ CHAR

[Aube]. *Gaita ben, gaiteta del chastel*

Traduit du provençal en français moderne par Tina Jolas et René Char.

S.l.n.d. [circa 1980]

2 ff. recto, à l'encre (210 x 297).

Manuscrit autographe, inédit, d'une traduction d'un poème de Raimbaut de Vaqueiras par René Char et Tina Jolas.

C'est par un poème du même Raimbaut de Vaqueiras (v. 1165- v. 1207) que René Char décida d'ouvrir le recueil *La Planche de vivre* (1981), dans lequel on retrouvait aussi des traductions de Pétrarque, Lope de Vega, Shakespeare, Blake, Shelley, Keats, Emily Brontë, Emily Dickinson, et de nombreux auteurs russes : Tioutchev, Goumilev, Akhmatova, Pasternak, Mandelstam, Maïakovski, Marina Tsvetaïeva que Char et Jolas admiraient.

C'est dès 1975 qu'était né le projet de cet ouvrage, quand le directeur du festival d'Avignon demande à Char une anthologie sur « les poètes et le pouvoir : Char propose alors à Tina Jolas de s'associer à l'entreprise. Il lui laissera d'ailleurs tous les droits d'auteur sur ce livre ». Fille cadette de l'écrivain américain Eugene Jolas et de son épouse, la traductrice Maria McDonald, Tina Jolas est la sœur de la compositrice Betsy Jolas. Elle fut d'abord l'épouse du poète André du Bouchet, avant de connaître une longue liaison avec René Char. Ethnologue et traductrice, elle s'installe à partir de 1966 dans la Vaucluse, dans la campagne du Barroux, dans diverses maisons que le poète lui louera. Leur collaboration durera jusqu'aux tous derniers temps de la vie de Char, puisqu'elle retranscrit encore en 1987 quelques poèmes d'Éloge d'une soupçonnée.

Cette traduction d'Aube ne sera pas retenue dans *La Planche de vivre*, mais c'est avec Raimbaut de Vaqueiras que Char choisira d'ouvrir le recueil. Ce choix n'est pas anecdotique, tant lui et Jolas auront traduit en français moderne plusieurs de ses poésies. Remarqué par ses talents de jongleur et poète, Raimbaut de Vaqueiras fut placé sous la protection du prince d'Orange et de Boniface II, marquis de Monferrat, qui le fit chevalier. Il suivit son protecteur Boniface II à la quatrième croisade, qui lui offrit une « vaste terre et une bonne rente dans le royaume de Salonique ». Il semble qu'ils périrent ensemble lors la bataille de Salonique en 1207.

« *Gaita ben, gaiteta del chastel*

Guette bien, guetteur du château

Traduit du provençal en français moderne par Tina Jolas et René Char.

Guette bien, guetteur du château,

Quand l'objet qui m'est le meilleur et le plus beau,

Est à moi jusqu'à l'aube,

Le jour qui vient sans défaillir.

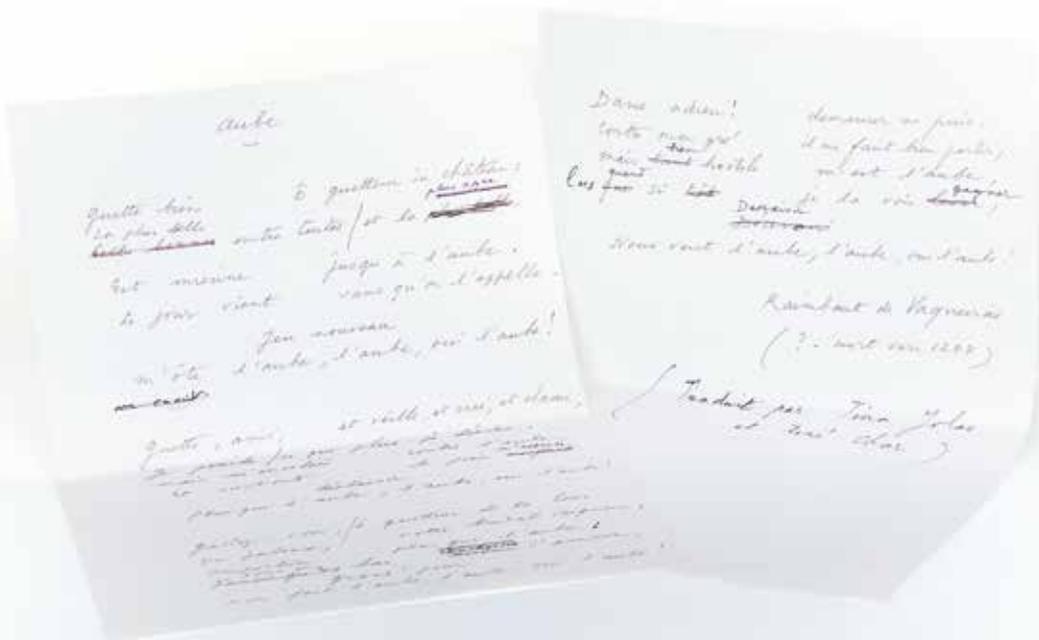
Jeu nouveau

Ravit l'aube, l'aube, oui l'aube !

Guette, ami, veille, crie, hurle,

Je suis riche, j'ai ce que je désire le plus,
 Mais je suis ennemi de l'aube.
 La tristesse que nous cause le jour
 M'abat
 Plus que l'aube, l'aube, oui l'aube !
 Gardez-vous, guetteur de la tour,
 Du jaloux, votre mauvais seigneur,
 Gêneur plus que l'aube,
 Là-dessous parlent nos cœurs.
 Mais peur
 Nous fait l'aube, l'aube, oui l'aube !
 Dame, adieu ! Je ne puis rester davantage :
 Malgré moi je dois partir ;
 Combien m'attriste l'aube !
 Avec quel chagrin je la vois se lever !
 Nous berner
 Veut l'aube, l'aube, oui l'aube !
 Traduit par Tina Jola et René Char. »

17090



150 CHAS-LABORDE (PSEUD. DE CHARLES LABORDE)

Carnet de croquis

S.l.n.d. [Angleterre et pays basque, 1905]

1 vol. (200 x 250) de 73 pp., percaline prune, dos lisse, sous emboîtage toile noire, titre doré au dos et sur le premier plat.

Le plus ancien carnet de dessins de Chas-Laborde, pendant son premier séjour en Angleterre en 1905.

Depuis 1903, Charles Laborde est à Paris, où il suit les cours de l'école des Beaux-Arts et de l'Académie Jullian. Il habite au 3 bis place de la Sorbonne (jusqu'en 1906), adresse qui figure en tête de ce cahier et qui permet de le dater du premier séjour de Laborde en Angleterre, pendant l'été 1905. Il y retourna tous les ans, jusqu'en 1914, dans la famille de son camarade d'académie, un certain Cooper. Ce premier séjour lui fait découvrir Londres, Ealing, Selsey, poursuivant par Bosham et Chichester (Sussex). Laborde regagne ensuite la France mi-août 1905, et la seconde partie du cahier prend alors pour cadre le pays basque : Hendaye, Biriatu, Ciboure... Il séjourne dans la région afin d'assister à la vente de la propriété familiale, le château d'Escout, près d'Oloron-Sainte-Marie. Sitôt rentré à Paris, en septembre, il se met en quête d'un nouveau logement. Il quittera la place de la Sorbonne en janvier 1906 pour un atelier à Montmartre, rue des Saules, où ses voisins se nomment Carco, Mac Orlan, Falké et Gus Bofa.

Pendant son séjour anglais, Laborde s'attache surtout à croquer des scènes bucoliques, mais l'on dénombre également quelques portraits, marines, monuments, scènes de genre, d'intérieur (dont sans doute l'appartement qu'il occupait alors). La partie basque est davantage consacrée aux représentations animales ainsi qu'à la figuration de façades de maisons basques, ne délaissant néanmoins pas les portraits et les paysages.

Un tel cahier, si tôt dans la vie et l'œuvre de Laborde, est exceptionnel. Il est constitué d'une soixantaine de croquis à la mine de plomb, ainsi qu'une dizaine de dessins à la plume. La première garde est signée par Laborde à la plume et est occupée par de nombreux petits croquis, également à la plume, dont peut-être un autoportrait, sketch-book en main.

151 PAUL CLAUDEL

Lettre autographe signée à Remy de Gourmont

Shanghai, 3 Juillet 1898

3 pages sur 1 feuillet double (175 x 110), papier bois aquarellé, à l'encre, signée, enveloppe autographe adressée, illustrée.

Belle lettre sur papier bois décoré, à l'auteur du Livre des Masques.

La première page est ornée d'un samouraï, l'enveloppe d'un paysage lacustre et montagneux, tous deux à l'aquarelle.

Claudel a reçu, à son retour du Japon, l'ouvrage de Gourmont. Il se dit fort confus des pages généreuses qui ont été consacrées à ses œuvres de jeunesse, alors qu'il est aujourd'hui un homme « éloigné du mouvement littéraire actuel et destiné à lui demeurer toujours étranger ».

Louant la plume souple et sûre du critique et citant ses amis Marcel Schwob et Francis Jammes, il s'inquiète cependant de la façon dont Gourmont a fait « ressortir des qualités qui ne sont pas d'abord sensibles à tous les lecteurs, [laquelle] m'induirait à des examens de conscience sur des défauts que mon redoutable apologiste n'a l'air d'ignorer que par la menaçante figure de rhétorique nommée prétérition ».

Tout comme Remy de Gourmont, Claudel fut un grand admirateur de Mallarmé, assistant à quelques Mardis avant que sa carrière de diplomate ne l'éloigne de l'Europe et qu'il décide de garder le silence pendant plusieurs années malgré sa notoriété naissante : Tête d'Or et La Ville lui avaient valu de vifs encouragements de la part de Mallarmé.

En 1912, Claudel écrivait à Geneviève Mallarmé pour redire toute l'affection, la reconnaissance et le respect qu'il portait au maître du symbolisme, « diamant qui résume tous les feux d'une civilisation et d'un art en lui consommés »...

Bel état pour ce papier fragile.

quelques-uns - L. il. de
l'oubliat de cause et
de mesurément une ob
agréable. Mais en
avec une nouvelle
immédiatement l'assom
de mesurément. On
ce est un

R. Elan

Shanghai le 30/10/18

Cher Monsieur

A mon retour du Japon
je m'arrête sur une table

de la table



France

Monsieur
Remy de Gourmont
aux soins du

Mercure de France

15 rue de l'Ecluse
Saint Germain | Paris |

Œdipe Roi

S.l.n.d. [Paris, 1937]

1 affiche (425 x 255), imprimée noire sur papier fin jaune, avec dédicace autographe à l'encre en pied, encadrée.

Rarissime affiche originale d'Œdipe-Roi, celle dédicacée à Jean Marais.

Elle fut réalisée pour les 15 représentations du gala des « jeunes comédiens 37 » au Théâtre Antoine. Le premier rôle sur les planches de Jean Marais, qui marque le début de la longue histoire entre les deux hommes.

Envoi signé : « à mon cher petit Jean qui m'a donné le courage de monter Œdipe -- Jean [étoile] »

Jean Marais avait beau encore le répéter, en 1997 : « le théâtre est ma véritable passion. Depuis mes débuts, je n'ai jamais cessé d'en faire », sa carrière sur les planches reste en deçà de sa réputation. On ne le retrouve ni à la Comédie-Française ni au TNP ni dans aucune des aventures marquantes des années 1950 et 1960 (Beckett, Ionesco, Camus ou Genet). En fait, une fois de plus, l'essentiel se confond avec Cocteau.

C'est au cours de Dullin que Cocteau rencontre Jean Marais. Fasciné par la beauté de ce personnage, qui lui rappelle les portraits qu'il dessine depuis près de vingt ans, il l'engage immédiatement pour jouer dans la pièce qu'il prépare : Œdipe Roi, adaptation libre de l'œuvre de Sophocle. La tragédie en un acte, restée dans un tiroir depuis plusieurs années, doit être représentée lors de l'Exposition internationale de juillet 1937, au Théâtre Antoine, dans une mise en scène de Raymond Rouleau et interprétée par une troupe de comédiens débutants. Jean Marais n'y est alors que remplaçant, mais Cocteau, qui assiste aux éditions, décide de l'imposer. Lui, ou personne. Cocteau, à la première, prononce une allocution : « Le groupe des jeunes comédiens 37 assume, avec la confiance superbe de l'extrême jeunesse, la tâche de jouer coup sur coup les deux drames les plus atroces que je sache (...) ». Cocteau est ému, chaque soir, de la prestation de Jean Marais : « on le sanglait dans ses bandes, semblable à un grand blessé, à une momie. Je crois que ces longs préparatifs et cette longue station sur un ring de boxe lui furent une bonne école puisque, par la suite, patience et lutte ne lui firent jamais défaut ». Le spectacle, annoncé pour une semaine, tiendra trois semaines, à partir du 12 juillet 1937, dans des costumes de Cocteau avec des tissus de Coco Chanel : « certains de ses tissus étaient composés de métaux assemblés, articulés, mais d'un tel poids ! Pour mon compte, j'étais habillé – si j'ose dire – de bandelettes blanches comme un grand blessé. En fait, j'étais quasiment nu »

L'amour de Cocteau envers son protégé – un véritable coup de foudre – l'aide à monter sa pièce, donnant l'occasion à l'un et à l'autre de se surpasser. Deux semaines plus tard, dans la chambre de l'Hôtel de Castille, Jean Cocteau offre à Jean Marais le premier rôle pour sa future pièce, Les Chevaliers de la Table ronde, puis lui déclare officiellement son amour : « Il y a une catastrophe... Je suis amoureux de vous (...) Je sais maintenant le mal dont je souffre et que je traîne : c'est toi. C'est vivre sans toi. Je te cherche partout comme un pauvre chien aveugle et je me couche pour une minute (...). Comment te remercier de ce miracle. De cette étoile sous laquelle tu marches et qui est une vraie étoile

à côté de mon étoile écrite. »

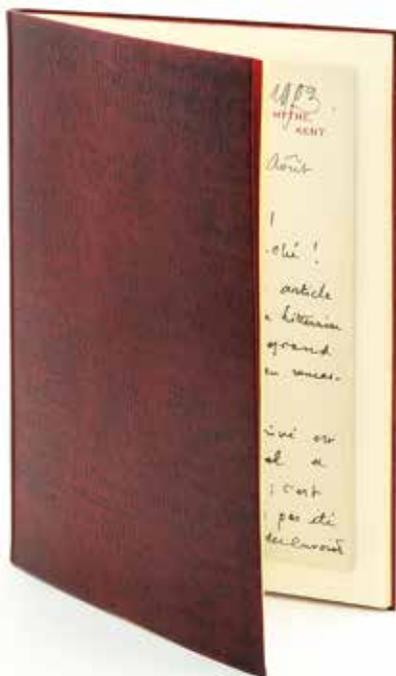
L'histoire entre les deux hommes durera toute une vie, pendant près de 25 ans, jusqu'à la mort de Cocteau en 1963. L'affiche, quant à elle, n'a été reproduite et citée qu'une seule fois, lors du décès de Jean Marais, en novembre 1998, dans un article de Libération, dont une copie figure au verso de l'encadrement.

Témoin inaugural d'une des rencontres artistiques majeures du xx^e siècle.

Jean Marais, Histoires de ma vie, 1975, p. 59.

16179





153 JOSEPH CONRAD
Lettre autographe à Henri Davray
Pent-Farm, 22 Août 1903

8 pages en 2 feuillets (140 x 190) signées, sous reliure souple « à la Vernier », veau naturel teinté rouge et noir estampé d'une eau-forte originale composée à partir de l'autographe, tranches dorées mates, gardes en chèvre velours rouge, chemise et étui assortis, titre en long à l'oeser rouge par Claude Ribal (reliure signée de Louise Bescond, 2016).

*Magnifique lettre adressée à Henry Davray,
quelques jours après leur première rencontre.*

Conrad avait appris le français à l'âge de six ans, grâce à l'institutrice française de sa petite cousine Josefa Bobrowska, une « Mademoiselle Durand » dont, quarante-cinq ans plus tard, il se rappelait dans ses Souvenirs sa recommandation déchirante : « n'oublie pas ton français, mon chéri. » Conrad et sa mère quittaient alors, sous la surveillance de la police russe, la maison de campagne des Bobrowski pour rejoindre le père de Conrad, déjà exilé en Russie. L'anglais, Conrad ne l'apprendra que quatorze ans plus tard, lorsqu'il s'engage dans la marine marchande, à Marseille. « À quel point le français lui était naturel, le lecteur a pu en juger, bien avant que ne paraisse le présent ouvrage [Lettres

à M.P.], en feuilletant le choix des Lettres françaises de Conrad publié en 1929 par G. Jean-Aubry ou en voyant, dans la correspondance anglaise de Conrad ou dans un roman comme Lord Jim, combien souvent et avec quel naturel le français venait sous sa plume. »

On en jugera dans cette lettre extraordinaire, qui fait immédiatement suite à l'entrevue de juillet 1903 à Sandling Station et à un article donné par Davray le 1er août 1903 dans la Semaine littéraire (publiée à Genève).

Le destinataire est Henry-D[urand] Davray, celui qui dira de Conrad qu'il semblait avoir lu « toute la littérature française ; il pouvait réciter des pages entières de Flaubert et connaissait parfaitement Balzac ». Ce qui fit longtemps regretter à Davray que Conrad n'écrive pas directement ses romans en français, lequel « s'en excusa sous des prétextes confus, et je vis bien que ma réflexion l'avait agacé » (Davray, Souvenirs). C'est H.G. Wells, qui lui présente le jeune romancier d'origine polonaise, « qui parlait dans un français que j'aurais pu entendre la veille sur les boulevards ». Nous sommes en juillet 1903 et Henry Davray est le jeune spécialiste (il a à peine trente ans) de la littérature anglaise au prestigieux journal parisien le Mercure de France, où il dirige depuis 1896 la rubrique Lettres anglaises. Premier traducteur de De Profondis et de La Ballade de la geôle de Reading d'Oscar Wilde en 1898, il a déjà aussi à cette époque traduit La Guerre des mondes et La Machine à explorer le temps de Wells, dans le Mercure de France, en 1899 – il traduira la totalité de l'œuvre par la suite, ainsi que des textes emblématiques de Kipling ou de Yeats. Il sera, en 1917, l'un des fondateurs de la Société anglo-française (Anglo-French Society) dont le but est de promouvoir l'Entente cordiale : ses amis le surnomment alors affectueusement : « le tunnel sous la Manche » ! Davray reverra Conrad quelques semaines plus tard, chez Wells, à Sandgate (entre Hythe et Folkestone), avant de commencer avec lui une longue correspondance et qu'une grande amitié s'installe entre les deux hommes. Sandling station - et son pub - sera le point de ralliement récurrent entre Davray, Wells et Pent Farm, la demeure de Conrad, qui dépendait également de la petite gare de Sandgate.

Conrad, contrairement à ce que pensait Davray, n'a pas été irrité d'une remarque faite dans l'article du 1er août : « Quelle idée ! Fâché ! au contraire, votre article m'a fait grand plaisir (...) J'aurais dû vous écrire aussitôt mais, – il y a de ces mais qui ne sont tout à fait ni paresse, ni ingratitude, ni insensibilité : mais plutôt une stupeur de l'esprit, un invincible dégoût de la plume, une terreur de l'encrier, mon cher, comme si c'était un trou noir et sans fond où on pourrait se noyer. J'étais en plein travail sur un roman assez long. Je me suis dit : quand j'aurai fini la moitié du livre, j'écirai à Davray. Et voilà : la moitié est faite -- et je suis à moitié mort et tout à fait stupide (...) La solitude me gagne. Elle m'absorbe. Je ne vois rien, je ne lis rien (...).

C'est aussi de Nostromo dont il parle dans cette lettre : il terminera son roman, l'un de ses chefs-d'œuvre, le 30 août de l'année suivante. Pour l'heure, Conrad était « en plein travail sur un roman assez long. Je me suis dit : quand j'aurai fini la moitié, j'écirai à Davray. Et voilà : la moitié est faite, – et je suis à moitié mort ». Mais Davray, qui a trouvé sur place un Conrad effectivement exténué, a su l'encourager : « je ne sais même pas comment vous dire combien j'apprécie vos bonnes paroles (...) Le solitude me gagne,

elle m'absorbe. C'est comme une espèce de tombe, un enfer, où il faut écrire, écrire, écrire. On se demande si cela vaut la peine, - car enfin on n'est jamais satisfait et on n'a jamais fini. Puis arrive un beau jour une phrase, - votre phrase (...) et le cauchemar devient un rêve (...) Mais assez de jérémiades. Écoutez ! Il va paraître ici, dans un mois peut-être, une traduction de quelques contes de Maupassant... »

L'intérêt de Conrad pour l'œuvre de Maupassant s'exprime plusieurs fois dans sa correspondance, avec deux références explicites : la première, en 1898 ; lorsqu'il écrit à Edward Garnett au sujet de *Bel Ami* : "the technique of that work gives to one acute pleasure. It is simply enchanting to see how it's done", puis dans cette missive à Davray de 1903, à propos de la publication de « quelques contes de Maupassant » traduits par Elsie Hueffer, Conrad écrit : « Si cela vous plaît, j'espère que vous voudriez bien faire remarquer, chez vous, cette traduction qui n'a été entreprise que comme hommage au grand talent, à l'art impeccable (presque) de Maupassant. Et René Rapin de citer à la suite un passage de notre lettre, et le néologisme créé : « Moi qui suis, sans me vanter, saturé de Maupassant, j'ai été étonné de l'allure maupassantesque que l'on peut donner à la prose anglaise. »

Joseph Reitiger, son grand ami polonais, et G. Jean-Aubry, son traducteur et ami français, témoignèrent de la facilité pour Conrad de passer naturellement du polonais au français, idiomatique chez lui. C'est presque toute sa correspondance qu'il faudrait citer, parsemée d'expressions, malgré une vie devenue sédentaire en Angleterre, idiomatiques « Je patauge, je m'embourbe (...), je me trimbale, me chamaille, je manigance, ce crayonnage, ce gribouillage, ce style de concierge, j'hoche la tête d'un air sagace, ou encore, à propos de *Nostromo* : quelle sacrée machine ! Je l'entendais craquer tout en écrivant ! »

Le Harry Ransom Center, University of Texas à Austin, possède 16 lettres de la correspondance Davray-Conrad, plus tardives (1908-1912). Cette lettre, l'une des plus anciennes, est citée et partiellement retranscrite dans *The Collected Letters of Joseph Conrad* (Cambridge, Cambridge University Press, 1988), III, p. 52.

Magnifique reliure souple de Louise Bescond.

René Rapin, Lettres de Joseph Conrad à Marguerite Poradowska, Genève, Droz, 1966 ; The Collected Letters of Joseph Conrad, (Cambridge, Cambridge University Press, 1988), III, p. 52.

154 MARGUERITE DURAS
Lettre autographe à Julien Gracq
Paris, 14 septembre 1967

1 page en 1 f. (165 x 220) signée, enveloppe conservée à l'adresse parisienne de Gracq, 61 rue de Grenelle (avec tampon de la vente Julien Gracq).

Duras demande « un petit service » à Gracq alors qu'elle présente un projet « à la Commission du Cinéma : La Chaise longue. Elle voudrait qu'il « rappelle à ses collègues que Madame Andler s'est vu refuser une avance faute de l'arrivée à temps de votre lettre », et souhaite ainsi mettre toutes les chances de son côté. Le scénario de Duras, écrit pour Joseph Losey, n'aboutira pas pour incompatibilité entre les deux créateurs, mais sera la matrice deux ans plus tard de son premier vrai film Détruire dit-elle. Le cahier du manuscrit de La Chaise longue, conservé à l'Imec (DRS 11.4) est titré par elle sur la couverture : « le film du roman de Marguerite Duras : Détruire dit-elle ».

Julien Gracq fut très proche du septième art auquel il s'intéresse beaucoup ; il fut membre de la Commission du cinéma et entretient des relations amicales avec Bresson notamment. Duras mentionne sa demande précédente, qui n'avait pas reçu l'avance nécessaire à un quelconque tournage : Madame Andler. Marguerite Duras l'adaptera finalement en pièce, écrite pour Loleh Bellon, en 1968. Elle sera créée le 6 décembre 1969 au Théâtre des Mathurins.

18763



155 PAUL ÉLUARD

Carte autographe par pneumatique à José Corti

[Paris, fin 1937]

1/2 p. sur carte pneumatique (113 x 143), à l'encre noire, signée, adressée à « M. José Corti 11 rue de Médicis Paris VIe »

Éluard est « immobilisé chez [lui] par grippe et bronchite » mais il serait « heureux de pouvoir aider [Corti] à monter cette exposition » : l'exposition en question est la grande exposition surréaliste de 1938, à l'initiative de Raymond Cogniat, le directeur de la Gazette des Beaux-Arts, une revue publiée par Georges Wildenstein. C'est José Corti qui est sollicité par Wildenstein pour les impressions des affiches et la confection du catalogue. André Breton et Paul Éluard acceptèrent l'invitation à exposer, à une condition : une liberté totale dans le choix des œuvres et dans la présentation de celles-ci. L'organisation de l'exposition se fit très rapidement, puisque celle-ci ouvrit ses portes le 18 janvier 1938 (pour se terminer le 22 février), avec un vernissage le soir du 17 janvier, où Éluard prononça le discours d'ouverture, suivi d'une performance par la danseuse Hélène Vanel. Celle-ci exécuta une danse intitulée « L'Acte manqué », debout sur les lits mais aussi les pieds dans l'eau. Pour tenir lieu de catalogue, Breton et Éluard publièrent leur Dictionnaire abrégé du surréalisme (avec une couverture dessinée par Yves Tanguy).

15937

156 PAUL ÉLUARD

Chassé

S.l.n.d. [circa 1936]

1 f. (205 x 215), 15 lignes à l'encre noire, papier bleuté.

Manuscrit autographe de premier jet d'un des huit poèmes de La Barre d'appui. Ce recueil est le premier livre commun réalisé avec Pablo Picasso. C'est par l'intermédiaire de Christian et Yvonne Zervos, éditeurs des Cahiers d'Art, que Nusch et Paul Éluard ont rencontré le peintre à la fin de 1935. Éluard termine alors son recueil, composé de huit poèmes, dédiés à Nusch, et pour lesquels Picasso fait trois gravures, en utilisant pour la première fois le procédé au sucre auquel Roger Lacourrière l'avait initié. Ce merveilleux livre de bibliophile ne sera imprimé qu'à 40 exemplaires. « Chassé » est l'avant-dernier poème du recueil. Il avait précédemment paru dans la revue danoise Konkretion (n° 5-6, mars 1936), puis le mois suivant dans S.U.R. (n° 19, avril).

Nombreuses variantes et plusieurs repentirs pour aboutir au vers final : « Nostalgie de la justice ».

Mention à la mine de plomb à l'angle supérieur droit : « 7 » [c'est le septième des huit poèmes du recueil] et au verso : « Poème manuscrit de Paul Éluard de son livre La Barre d'appui. (7/8 poèmes). Provient du livre de P. Éluard, Les Yeux fertiles dédié à René Char ».

20269

Je comptais aller vous voir, mais
je suis immobilisé chez moi par
grippe et monétite.

Je serais très heureux de
pouvoir vous aider à
monter cette exposition.
Pour cela, le mieux serait
que vous veniez me voir.

Amicalement vôtre

J. J. J.

Chassé

Quelques grains de poussière de plume de moue
Sur des épaules vieilles
Les moites de fatigue pure des fronts ~~fatigués~~
Le théâtre de ~~la~~ et de robes fines
Où les mouches incalculables
Répondent aux signes noirs que leur fait la moue
Poutres désespérantes d'un pont
Jeté sur le vide
Jeté ~~dans~~ ^{sur} chaque rue et sur chaque maison
Lourdes folies errantes
Lui ~~les~~ ^{les} finira bien par connaître par ~~les~~
Appétits machinans et danses de traqués
Lui ~~les~~ conduisent ~~à~~ ^à la justice sainte
~~à~~ ^à au regret de la ~~justice~~
~~à~~ ^à Nostalgie de la justice.

157 PAUL ÉLUARD

Couvre-feu

S.l.n.d. [début 1942]

1 f. (135 x 210), 9 lignes à l'encre noire, signé, sur papier crème.

Manuscrit autographe.

Belle version autographe de ce poème de résistance, contemporain de « Liberté » Comme ce dernier, il sera rassemblé avec 15 autres pour former le recueil *Poésie et vérité* 1942, publié en avril par La Main à plume, qui s'ouvre sur « Liberté ».

Il fut composé à Vézelay, où Éluard rendit visite à Christian Zervos, entre janvier à mars 1942. L'éditeur d'art allait ensuite venir en aide au poète entré dans la Résistance, en lui prêtant notamment son hôtel particulier de la rue du Bac. « Couvre-feu » sera d'abord diffusé dans la revue *Messages*, avant d'être édité dans *Poésie et vérité* 1942. « Aussitôt diffusés par nos soins en zone non occupée et en Suisse auprès de nos amis, les poèmes d'Éluard illuminent la nuit des résistants et celle des prisons. Ils passent de main en main, de bouche à oreille et deviennent célèbres. »

« Que voulez-vous la porte était gardée
Que voulez-vous nous étions enfermés
Que voulez-vous la rue était barrée
Que voulez-vous la ville était matée
Que voulez-vous elle était affamée
Que voulez-vous nous étions désarmés
Que voulez-vous la nuit était tombée
Que voulez-vous nous nous sommes aimés. »

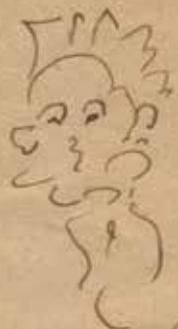
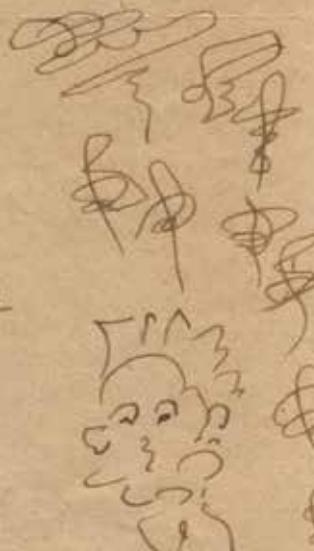
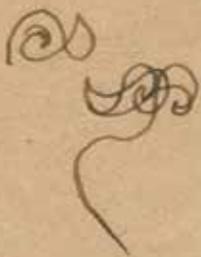
Pierre Seghers, La Résistance des poètes.

Couvre-feu

Que voulez-vous la porte était gardée
Que voulez-vous nous étions enfermés
Que voulez-vous la rue était barrée
Que voulez-vous la ville était matée
Que voulez-vous elle était affamée
Que voulez-vous nous étions désarmés
Que voulez-vous la nuit était tombée
Que voulez-vous nous nous sommes aimés.

~~Paul Lard~~

reformed



Handwritten signature or initials at the bottom right corner.

158 PAUL ÉLUARD
[Sans titre]. Dessins et croquis
S.l.n.d.

1 f. (210 x 270), recto.

Page de dessins et croquis, signée Paul Éluard, à l'encre.

Un personnage est représenté, avec divers portraits inachevés, dont trois personnages mi-hommes, mi-animaux (oiseaux ou poissons ?), ainsi que divers croquis. Éluard aura parfois réalisé des figures d'hommes-oiseaux ou poissons, thèmes chers aux surréalistes, qui l'utilisent dès 1924 dans leur revue.

Dans le numéro 10 de la revue *Le Minotaure*, paru à l'hiver 1937, c'est l'étonnant dessin de Man Ray intitulé « La femme et son poisson » qui figure dans l'encart publicitaire annonçant la parution des *Mains libres*, le recueil d'Éluard qu'illustre Man Ray. On peut en tout cas constater que cette thématique du poisson s'inscrit dans le droit fil du bestiaire surréaliste. Dès le premier numéro de la revue *La Révolution surréaliste*, le 1^{er} décembre 1924, on trouvait en effet en quatrième de couverture un dessin équivalent. Les images aquatiques abondent en effet dans les récits de rêve ou les productions automatiques, et on peut rappeler le titre « Poisson soluble » qu'avait choisi André Breton en 1924 pour accompagner la parution du *Manifeste du surréalisme*.

Le thème de la femme-sirène, naïade ou ondine, est récurrent dans la poésie autant que dans la peinture surréaliste. Jusqu'à la biographie même d'André Breton qui concourt à amplifier l'importance de cette image : on sait que Jacqueline Lamba, sa deuxième épouse, se produisait nue dans un aquarium géant de Montmartre, le Coliseum, en dansant sous l'eau.

159 PAUL ÉLUARD & ROBERT DESNOS

Cadavre exquis

S.l.n.d., [Paris, 9 mai 1923]

1 f. (140 x 210), à l'encre, sur un feuillet.

Très belle page surréaliste, inédite, entre cadavre exquis et rêve hypnotique.

Ce précieux manuscrit, parmi les premiers cadavres exquis qui datent d'avril 1923, est l'œuvre de Robert Desnos et de Paul Éluard, « le soir de la curiosité, le 9 mai 1923 ». Une main anonyme a ajouté en tête « Péret » à la suite des deux hommes, mais aucune des lignes n'est de sa main et seuls Éluard et Desnos semblent y avoir participé - à moins que la tache de graisse ne soit l'œuvre de Péret !

La composition par les seuls Éluard et Desnos est confirmée par la seule trace connue du document : le manuscrit fut conservé par Robert Desnos, puis par Youki, qui décide, quinze ans après la mort du poète, de le vendre avec d'autres pièces, à la librairie Nicaise, en janvier 1961. Non sans avoir établi auparavant une copie dactylographiée de chacune d'entre elles (10 pièces en tout : poèmes, rêves et quelques notes).

Ces archives furent ensuite léguées par Youki Desnos à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, en 1967, déposées par Henri Espinouze, le second mari de Youki. Cette copie dactylographiée, rédigée par Youki, y figure, décrivant l'objet comme étant de la main de Desnos et Éluard. La dactylographie, sur papier pelure, ne présente que le texte seul, sans décrire plus avant les scripteurs et les passages à la ligne de l'un et l'autre.

C'est en 1921 que Robert Desnos est introduit auprès des milieux littéraires modernistes de son temps, à commencer par le mouvement Dada avant de rejoindre l'aventure surréaliste naissante. Il expérimente rapidement les procédés d'écriture automatique et les jeux littéraires : avec Breton, Soupault, Éluard, Aragon, Péret et bien d'autres, il se lance dans la composition en sommeil hypnotique. Desnos s'y révèle particulièrement à l'aise et ses délires poétiques à la lisière du rêve impressionnent ses comparses, dont Breton qui écrira dans le Manifeste du Surréalisme qu'« il [Robert Desnos] parle surréaliste à volonté. » Nous noterons également le vers d'Éluard : « la couleur bleue qui entoure la plus belle pensée de la terre à des ailes violettes... » qui ne peut pas ne pas faire penser au fameux « la terre est bleue comme une orange », que composera le poète six ans plus tard pour L'Amour la poésie.

Les productions antérieures à 1924 pour les cadavres exquis sont très rares, la période 1922-1923 n'étant composée très largement que des fameux sommeils, dont la première séance a lieu chez Breton le 25 septembre 1922.

La plus belle vit c'est
la grande vie.

Une AVVERPINE

Mon cœur, avais-tu dit, tremble
sans qu'on y prenne garde.

Une Aubergine

La couleur bleue qui entoure la
plus belle fleurée de la terre
a des ailes violettes et le nez c'est
l'amour des fleurs.

D'écouter

Le soir de la curiosité

le 9 mai 1923

Pauflucand est celui

qui n'a jamais rien
fait d'autre.

160 ALEXANDRE GALPÉRINE & RENÉ CHAR

Irréflexion

Lisle-sur-la-Sorgue, Les Busclats, 28 août 1984

1 manuscrit enluminé sur 1 f. canson fort (280 x 380) encre, gouache et aquarelle.



« Irréflexion. Amants pourchassés croyant renouveler les couleurs de leur premier paysage, puis écartant l'empressement du temps se donnant mensongèrement pour immortel, nous nous sommes emplis d'un souffle précipité jusqu'à l'extinction de la dernière couleur. Elle résistait encore aux meules qui n'avaient pas cessé de nous accompagner de leurs tours prometteurs. Le pilote qui nous aurait mis hors des passes haïssait l'avidité de notre arc-en-ciel. Mais pour qui miroitait celui-ci? Pour des nuages moins taciturnes? Naissances du contentement dans la pluie à jamais recluse? »

Celui-ci est enluminé par le peintre Alexandre Galpérine, l'un des peintres des Manuscrits enluminés. Repris dans *Les voisinages de Van Gogh*, 1985.

*Tel un chirurgien scrupuleux,
le poète quittant son ouvrage
ne laisse pas les champs saignants.*

A. C.

17078

161 A. GALPÉRINE &

R. CHAR

Une bergeronnette
marche sur l'eau noire

S.l.n.d. [1985]

1 manuscrit enluminé sur 1 f. canson fort (280 x 380) encre, gouache et aquarelle.

Variante du poème « Une bergeronnette marche sur l'eau noire ». Il est enluminé par Alexandre Galpérine de trois gouaches entourant les trois vers, signé au monogramme de l'artiste, avec sa signature à la mine de plomb rajoutée.



Il avait paru dans le n° 377 de *La Nrf* (juin 1984), avant d'être repris dans *Les Voisinages de Van Gogh*, dont il constitue le poème final.

17077

Tréflexion

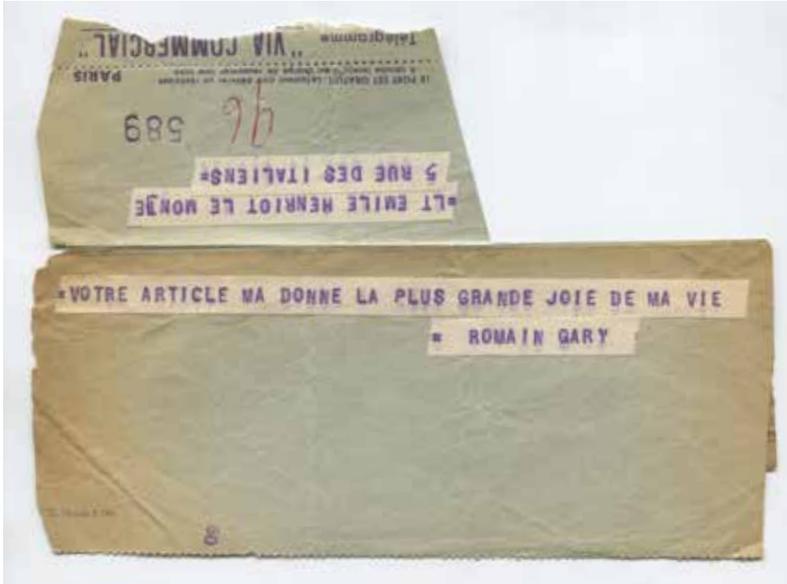


Homme des Amants pourchassé croyant
renouveler les couleurs de leur ^{premier} paysage, puis
écartant ~~de lui~~ l'empressement du temps
se donnant mensongèrement pour immortel,
nous nous ^{soumes} empliçions d'un souffle ^{précipité} hâlé
jusqu'à l'extinction de la dernière couleur.
Elle résistait encore aux meules qui n'avaient
pas cessé de nous accompagner de leurs tours
prometteurs. Le pilote qui nous aurait ^{mis} ^{notre}
hors des passes haïssait l'avidité de ~~l'effare-~~
en-ciel. mais pour ^{des} qui miroitait celle-ci?
Pour des nuages ^{plus} moins ^{écaillés} sombres? Naissance
du contentement dans la pluie à jamais
recluse?



28 août 1984.

A. C.



162 ROMAIN GARY

Télégramme à Émile Henriot

Hollywood, Californie, 29 octobre [1956]

1 f. (182 x 75).

Télégramme adressé au critique littéraire Émile Henriot, au journal « Le Monde, 5 rue des Italiens » :

« Votre article m'a donné la plus grande joie de ma vie. Romain Gary »

L'écrivain vient alors de publier, début octobre, *Les Racines du ciel* (achevé d'imprimer le 26 septembre). Le livre connaît un succès critique et public, alors que Romain Gary est en poste depuis peu à Los Angeles, comme consul de France, où il restera jusqu'en 1960.

Émile Henriot tient quant à lui la critique littéraire du *Monde* depuis la création du journal en 1944 ; il donnera deux critiques très élogieuses des romans de Gary : l'une pour *La Promesse de l'aube*, en 1960 ; l'autre, la première, pour *Les Racines du ciel*, le 24 octobre 1956 : « La notion de chef-d'œuvre étant devenue très difficile à définir, j'aime mieux ne pas crier au chef-d'œuvre à propos des *Racines du ciel*, le nouveau roman de M. Romain Gary. C'est en tout cas un livre admirable, plein de talent, d'originalité, d'épaisseur, comme je n'en ai eu depuis longtemps entre les mains. » Nulle surprise que Gary ait été touché par une telle critique.

163 EDMOND DE GONCOURT

Lettre autographe signée

à Oscar Méténier

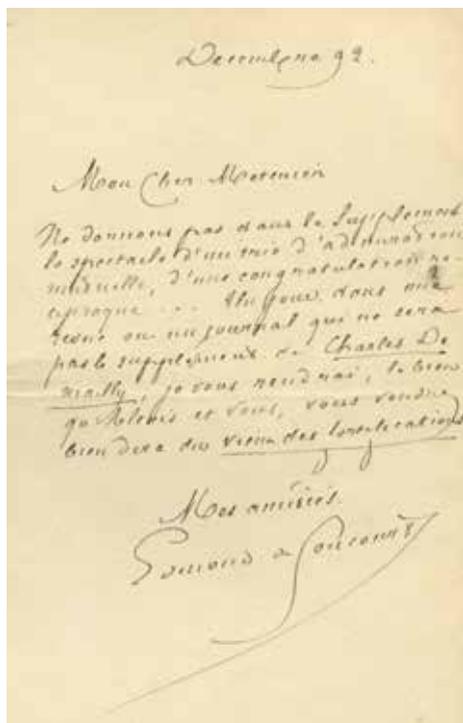
S.l., décembre [18]92

1 f. (179 x 220) de 13 lignes à l'encre.

« Mon cher Méténier, ne donnons pas dans le Supplément le spectacle d'un trio d'adoration mutuelle... Un jour dans une revue ou un journal qui ne sera pas le supplément de Charles Demailly, je vous rendrai le bien qu'Alexis et vous vous voudrez bien dire... Mes amitiés. Edmond de Goncourt »

Oscar Méténier et Paul Alexis tirèrent de Charles Demailly une pièce que Koning reçut au Théâtre du Gymnase. Une fois de plus, Goncourt crut au triomphe, et même temps qu'une pièce « terrible ». Mais à la première, le 19 décembre 1892, les applaudissements ne survinrent, timides, qu'au troisième acte. « Quatre jours plus tard, il fallut déchanter : l'on n'affichait déjà plus complet. Charles Demailly quittera l'affiche prématurément le 18 janvier suivant » après 25 représentations.

Fosca, Ed. et Jules de Goncourt, pp. 373 et 388



20212



164 JEAN HUGO

Dessin original

pour une carte de vœux

S.l.n.d. [décembre 1953]

1 f. vergé fort (270 x 350), texte, encre et aquarelle, signé, daté.

Jolie unica carte de vœux pour l'année 1954.

Ancienne collection Emmanuel d'Astier(vente, Sotheby's, 2010).

16275

165 ERNEST HEMINGWAY

Lettre autographe signée

Cuba, La Havane, Finca Vigia, 24 mai 1957

3 pp. (210 x 280 mm), en trois feuillets anospitographes, à l'encre, signé « Papa », enveloppe conservée.

Belle lettre, inédite, à son grand ami Gianfranco Ivancich.

20 lettres de Hemingway à Gianfranco Ivancich sont connues et référencées au John Fitzgerald Kennedy Library Center, entre le 14 août 1950 et le 20 septembre 1960 – et quatre d'entre elles seulement sont publiées dans ses Lettres choisies (Gallimard, 1986, Selected letters, 1981) présentées et annotées par Carlos Baker. La JFK conserve le fonds le plus important au monde consacré à Ernest Hemingway, réuni en un même lieu : la « Hemingway Room », dessinée par I.M. Pei, est ouverte depuis 1981 et rassemble... 95% des manuscrits et de la correspondance du lauréat du prix Nobel 1954 !

Ce même 24 mai 1957, Hemingway rédige trois lettres : celle-ci, une à Wallace Meyer [son directeur littéraire] et une troisième à son éditeur, Charles Scribner. Toutes trois sont liées à des questions éditoriales et de droit. Dans celle à Ivancich, Hemingway s'inquiète de versements qu'auraient effectués Einaudi (son éditeur italien, qui venait de traduire *Mort* dans l'après-midi l'année précédente).

Hemingway donne aussi de ses nouvelles, et rassure son correspondant : "I have not had a drink since March, 5th, except wine (...) weight 209-210 [...] – blood pressure good again." Mary, son épouse, est en bonne santé : "wealthy but fed up with the weather and not doing anything creative. We both kiss you very much. The pool is fine and the place green as a jungle (...) Skyscrapers everywhere now like in Caracas (...) Gregorio, René, Paco Garay, Sinski all send their best. Your letter about the country and the people and the river makes me very happy. Please forgive me for writing such poor letters. Much love to the family. Un abrazo. Papa."

Hemingway avait rencontré Gianfranco Ivancich en 1949, au bar d'un hôtel de Venise : ils avaient engagé la conversation sur leur premier point commun : des blessures de guerre, encore douloureuses ! Et Hemingway avait rencontré dans la foulée la sœur de Gianfranco, Adriana, alors âgée de 19 ans et qui allait devenir sa muse. Elle lui inspira la Renata dans *Au-delà du fleuve* et sous les arbres, dont elle en dessinera la jaquette pour l'édition Scribner. Le livre fut très mal perçu, en partie pour l'histoire même de cette relation entre Hemingway, 49 ans, marié, et cette jeune beauté italienne. Furieux de cette réception critique, Hemingway s'isole alors et écrit le brouillon de *The Old Man and the sea*, en huit semaines, en prévenant : ce sera là « le meilleur je puisse écrire de toute ma vie ».

Gianfranco ne fut pas pour Hemingway que le frère d'Adriana ; il fit son premier voyage à Cuba dès 1950 ; « Hemingway lui permettant de vivre pendant trois ans dans la tour de la Finca et lui offrant son amitié paternelle » (Jeffrey Meyers). Gianfranco, petit, trapu, beau, calme, modeste et distant n'était guère à l'unisson des compagnons bruyants de Hemingway, raconte Meyers. Entre plusieurs allers-retours à Venise, Gianfranco fit un autre long séjour à la Finca Vigia, entre 1954 à 1956. Hemingway voyait en Gianfranco « une version masculine et un substitut d'Adriana » (Meyers) mais surtout un confident et compagnon discret, dont l'absence lui pèse : « Tu nous manques beaucoup, et c'est bien triste de voir partir quelqu'un qui était toujours aux alentours, un peu comme un frère. Maintenant, je n'ai plus d'amis, plus de compagnons de beuverie et plus de récolteurs de bananes courageux ».

Gianfranco Ivancich fit partie du tout petit nombre de personnes autorisées par Mary Hemingway à assister à l'enterrement de l'écrivain ; en 1960, un an avant son suicide, Hemingway lui écrivait encore : « J'ai travaillé très dur – écrit environ 100 000 mots depuis la fin janvier et finit chaque jour trop fatigué pour écrire des lettres. » Il trouva encore le temps d'écrire une fable pour le neveu de Gianfranco Ivancich, The Faithfull Bull, dont le manuscrit original fait également partie du fonds de la Kennedy Library. C'est grâce au Vieil Homme et la mer qu'Hemingway gagna une célébrité internationale – et le Prix Pulitzer 1952 –, un mois avant de partir pour son deuxième voyage en Afrique. Il reviendra s'installer à Cuba définitivement en 1957, et cette lettre est la première qu'il envoie à Ivancich depuis sa nouvelle installation à la Finca Vigia, cette demeure acquise grâce aux droits de For Whom the Bell Tolls. Elle est située à San Francisco de Paula, une banlieue à dix kilomètres au sud-est de La Havane, et c'est aujourd'hui un musée, laissée en l'état depuis la mort de son propriétaire en 1960. La Finca était aussi l'endroit où Hemingway avait gardé son bateau de pêche Pilar – l'une des trois seules photos connues d'Ivancich avec Hemingway étant justement prise depuis l'embarcation.

Document rare. Parfait état, avec son enveloppe conservée.

19543



166 JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Lettre autographe signée à Jean Lorrain

Villerville, le 12 septembre [1882].

1 f. (115 x 180), recto, à l'encre.

Belle lettre de Heredia à Jean Lorrain : « J'ai rêvé vos beaux vers... ».

Heredia résidait à Villerville, Villa des Houx (entre Deauville et Honfleur), entre 1880 et 1883, tandis que Lorrain résidait non loin, à Fécamp. Heredia lui propose ici « de venir [l]e voir, vous me ferez grand plaisir ». « Je suis ici jusqu'au 15 octobre » et remercie son correspondant pour l'envoi de ses « beaux vers », dont il « a rêvé ». Ces vers sont issus d'un des deux premiers recueils, tous les deux publiés en 1882, *Le Sang des dieux* ou *La Forêt bleue*. Plus vraisemblablement le second, publié à la fin de l'été et pour lequel Lorrain avait envoyé à Heredia un exemplaire dédié, au « Premier joueur flûte de ces modernes temps antiques, au maître ami de Pan et des chèvres-pieds, cet humble et lointain écho d'une syrinx adorable... ». Si Lorrain dédia de nombreux poèmes aux Parnassiens dans plusieurs de ces recueils (sept à Leconte de Lisle et Banville, dans trois recueils différents), ceux dédiés à Heredia le seront tous dans un seul, *La Forêt bleue* et, à l'évidence, les propres sonnets de Heredia auront stimulé son imagination. Les deux poètes partagent également une même admiration pour Gustave Moreau, dans lequel l'un et l'autre puisaient allégrement pour composer quelques-uns de leurs plus beaux poèmes. Le précédent recueil, *Le Sang des Dieux* lui avait déjà été envoyé quelques mois plus tôt, puisque dans une lettre à Weiss (des éditions Lemerre, en date de mai 1882), Lorrain mentionne vouloir rendre visite, avec des exemplaires sur Hollande « [à] Hugo, de Lisle, Banville, Heredia, Daudet, Barbey, etc. ».

Encre très légèrement passée ; rédaction sur un beau vergé, un pli central.

16488

9 ff. anopistographes (125 x 210), à l'encre.

Manuscrit autographe.

En repos sur la Côte d'Azur, aux côtés de sa compagne, Germaine Sablon, et de son neveu, Maurice Druon, Joseph Kessel apprend l'entrée en guerre du pays, le 3 septembre 1939. Mobilisé, il est d'abord affecté, par erreur, au dépôt de cavalerie motorisée du 219^e régiment régional de Provins : « on demande ainsi à cet ancien observateur aérien de creuser des tranchées souterraines pour rejoindre la ligne Maginot » (Yves Courrière). Mais sa réputation de grand reporter lui permet d'être intégré au corps des correspondants de guerre. Et c'est ainsi qu'au prix d'une infiltration illégale aux avant-postes du front il peut décrocher pour Paris-Soir plusieurs reportages exclusifs sur les premières semaines du conflit, qui seront publiés entre le 26 octobre 1939 et le 8 juin 1940, date à laquelle Paris-Soir emprunte les routes de l'exode pour s'installer à Clermont-Ferrand, puis à Bordeaux. En septembre, le nom de Joseph Kessel figurera sur la liste Otto. Il entre alors en résistance active, participant à plusieurs opérations de sabotage avant de gagner l'Angleterre avec Druon et Sablon. C'est là-bas que les deux hommes, en compagnie d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, rédigeront *Le Chant des partisans*, qu'Anna Marly interprétera le soir du 23 mai 1943.

Dans *Témoin parmi les hommes*, Kessel a réuni trente des cinquante-deux reportages qu'il a publiés dans la presse quotidienne ou dans des revues entre 1919 et 1964. Quatre seulement seront retenus pour le chapitre « Les mois funestes », qui couvre la période 1939-1940 ; « La Ligne Maginot inconnue », le deuxième des articles du front de Kessel (après « Avec ceux du ciel », publié le 29 octobre 1939), n'y figure pas et reste donc inédit en volume. Le manuscrit est passablement plus important que l'article publié, et recèle d'innombrables corrections, ajouts et repentirs.

verbatim

« Un chat roux et blanc, d'une maigreur affreuse, aux yeux fiévreux et traqués, s'aplatit contre le perron où l'avait attiré un pauvre rayon de soleil. Puis, s'agrippant au crépi du mur, il disparut par une fenêtre brisée. Cette bête famélique, rendue à l'état sauvage, était le seul être vivant dans le village que je traversais. Une vie nouvelle. Pas un civil... pas un soldat... Maisons fermées... ruelles désertes... tas de fumier pourrissant sous un ciel traversé de nuages sombres et d'éclaircies fugitives. Et le silence... La vie s'était arrêtée là un jour, quand les nécessités de la défense avaient vidé en quelques heures les demeures, les étables.

La vie de paix. Mais à quelques kilomètres de ce hameau abandonné, en pleins champs, sur des collines qui n'avaient jamais porté de demeures humaines, sous le couvert des bois défeuillés et humides une nouvelle vie poussait ses racines. Une vie étrange de termites, de troglodytes, de forestiers, de cimentiers en uniforme.

La vie de guerre. L'une avait chassé l'autre, l'avait remplacée et s'établissait maintenant, se construisait avec sa hiérarchie, ses besoins particuliers, ses travailleurs d'occasion,

ses armes braquées vers le ciel et l'horizon, sa veille qui ne se relâche ni de jour de nuit. Sous les obus, sous la pluie. Le P.C. dans l'auberge. Le centre nerveux de ce monde nouveau, dans le senteur où je me trouvais, était constitué – sauf en cas d'alerte – par une auberge isolée, plantée le long d'un étroit chemin qui serpentait entre des prés et des coteaux spongieux. Le chef du bataillon qui occupait le terrain y avait installé son poste de commandement. C'est-à-dire que de ce bistrot rustique occupé soudain par des officiers, des secrétaires, des téléphonistes et des agents de liaison partaient les ordres qui réglaient l'existence et les travaux d'une population exclusivement virile et toujours prête à coiffer le casque, à prendre le masque et à rejoindre les postes de tir. Le chef du bataillon n'avait guère plus de 40 ans. Assez court de taille, très large d'épaules, la poitrine étoffée et solide, les joues colorées, il regardait droit devant lui, avec des yeux de soldat, clairs, tranquilles et gais. Il avait toujours vécu sous l'uniforme. C'est pourquoi tout lui paraissait simple et net comme la discipline elle-même. Sa vigueur physique, son équilibre moral, sa parole précise et un peu brusque, tout s'accordait en lui pour servir de soutien à cette patience active, à cette attente indéterminée et laborieuse qu'exige la guerre de 1939 [...] »

19546



M L

Ma chère Petite Jacqueline
Depuis longtemps je vous envoie
rien.
Cela sera et cela le sera
Le long. Rien ne m'a empêché
et moi-même de faire
avec toutes ces mauvaises nouvelles.
Les politesses.
Je ne suis content de
l'Oradour - Le chemin est
devenu un véritable avec les
travaux de l'Oradour -
Je travaille, je suis
quelques amis - J'ai l'espoir
de voir mes petites maisons
à Champrosay à des



168 MARIE LAURENCIN

Lettre à Jacqueline Maschois,

La Moubra, [Crans-]Montana, Suisse

S.l.n.d [Paris, circa 20 mars 1936, d'après le timbre à date de l'enveloppe]

1 f. (120 x 195), sur papier vert à en-tête « M.L. », 32 lignes à l'encre, signée, enveloppe conservée.

Marie Laurencin informe sa correspondante qu'elle a l'espoir « d'être débarrassée du souci d'être propriétaire » : elle réside depuis 1924 dans une petite maison de campagne à Champrosay, à une vingtaine de mètres de l'ancien atelier d'Eugène Delacroix.

Dix ans de bonheur en bordure de la forêt de Sénart, jusqu'à une soudaine aversion au début de l'année 1936, où « gênée par la TSF de ses voisins, des aboiements des chiens, un voisin mutilé de guerre ivre du matin au soir tenant des propos orduriers, elle décide du jour au lendemain de s'en séparer » ('Draveil : cent personnages au cœur de la cité'). Elle propose la maison à des amis, le couple d'écrivains Jean Prévost et Marcelle Auclair (cofondatrice de Marie Claire), « que vous devez connaître de nom ». Marie Laurencin souhaite, confie-t-elle, « être plus libre pour les voyages ». Dès le mois de février, elle réside à Paris et ne retournera pas vivre à Champrosay ; les choses iront vite avec les Prévost / Auclair, à qui elle cède la maison avec son mobilier, son linge, ses tableaux - dont des estampes signées Picasso et des partitions de Francis Poulenc : l'acte de vente est signé le 8 mai 1936.

169 JEAN LORRAIN
Relent d'amour. Souïlerie
S.l.n.d. [circa 1897]

3 pp. et 3 ff. anopistographes (195 x 300), à l'encre, signé et daté « mars 1883 » pour Souïlerie.

Deux poèmes autographes : « Relent d'amour » et « Souïlerie », l'un et l'autre publiés dans L'Ombre ardente (1897), le dernier avec des variantes et sous un autre titre : « La Coupe ».

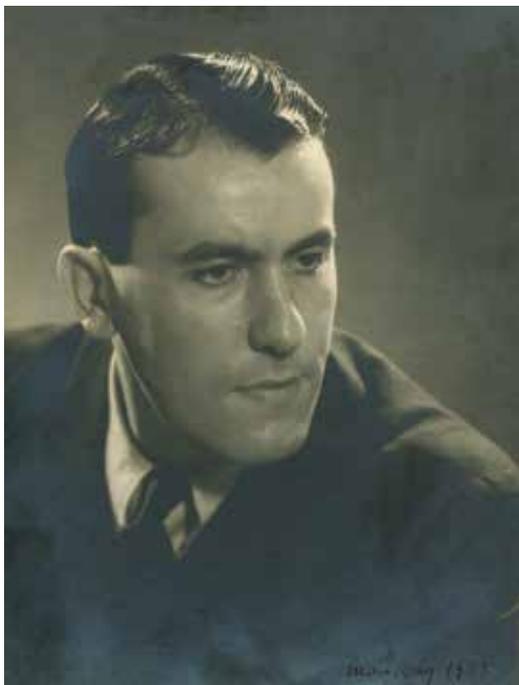
Cette version manuscrite de « Souïlerie » est plus sombre et moins distanciée que le texte qui sera publié : « mes amers regrets » et « mes anciens regrets » deviennent uniment « tous mes vains regrets ».

Lorsqu'il écrit ces textes, Lorrain (1850-1906) vient de publier son premier recueil de poèmes, Le Sang des dieux, chez Lemerre en 1882, avant de faire paraître en 1883 La Forêt bleue, tout en collaborant aux revues Le Chat noir et Le Décadent. Il commence aussi à fréquenter le salon de Charles Buet où il fait la rencontre d'autres jeunes écrivains, comme Léon Bloy, J.-K. Huysmans et Laurent Tailhade, ainsi que de leur aîné François Coppée et de leur maître à tous : Barbey d'Aurevilly.

Lorrain ne tarde pas à faire de lui-même un personnage scandaleux, fréquentant le Tout-Paris en même temps que les mauvais garçons. Sa rencontre avec Liane de Pougy le conduira à collaborer au quotidien Le Journal où il publiera bientôt une chronique redoutée, la « Pall-Mall Semaine ». L'une de ses critiques lui vaudra d'ailleurs un duel avec Marcel Proust, dont il avait attaqué Les Plaisirs et les jours, l'année même où il publie son recueil L'Ombre ardente renfermant les deux poèmes manuscrits que nous proposons.

20189





170 MAN RAY

Portrait de René Char

Paris, 31 bis rue Campagne Première, 1932

Tirage argentique original strictement d'époque (170 x 225) tampon de l'atelier au dos
« Man Ray 31 bis rue Campagne Première Paris – 14^e »

Portrait du poète par Man Ray, à l'époque où il participe au mouvement surréaliste.

C'est Paul Éluard qui conseilla à René Char de se faire photographier par Man Ray, en 1930 : « Mon cher petit, si tu rentres à temps, vas (...). C'est indispensable ».

Ce célèbre portrait est très rare en tirage d'époque. La collection Daniel Filipacchi possédait une épreuve d'époque, mais non signée (vente, 1995, n° 181) et celle de Pierre Leroy n'en possédait qu'un tirage postérieur, tiré par Pierre Gasman.

Il est reproduit dans de nombreux ouvrages consacrés à René Char : Man Ray photographe, Paris, MAM, 1982 ; Rétrospective Man Ray, Nice, 1997 ; Dans l'Atelier du poète, Gallimard, 1996...

171 MAN RAY
Portrait de Paul Éluard
S.l.n.d. [Paris, c. 1930]

Tirage argentique original (170 x 125) noir & blanc. Au dos : tampon « Man Ray- 8 rue du Val-de-Grâce Paris 5e- France Danton 92-25 », encadré.

Tirage de l'époque, en noir et blanc.
Célèbre photographie, souvent reproduite.

Exposition : Man Ray, rétrospective 1912-1976 (Musée d'Art Moderne de Nice, 1997) ; Surrealism : Desire Unbound (Tate Modern, Londres, 2001) ; Collection Pierre Leroy, « Grands écrivains surréalistes et de l'après-guerre », Paris, Sotheby's, 2001, n° 164.

14161



Lettre autographe à Georges Duby

Paris, 65 rue Sainte-Anne, 14 février [19]58

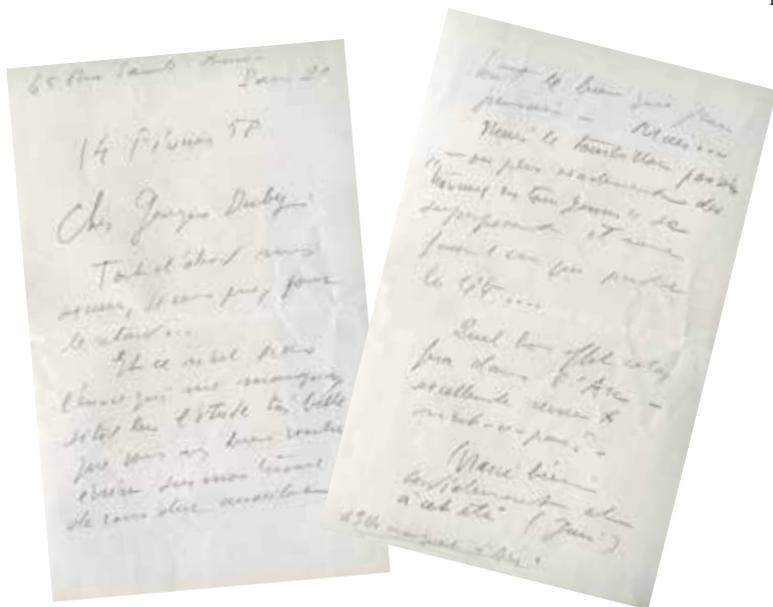
4 pp. (135 x 210), en 2 ff. pliés, mine de plomb, signée

À l'œuvre d'art, Georges Duby l'historien aura toujours porté « une attention extrême, preuve du rôle fondamental qu'elle occupait au sein de la société » Quelques-unes de ses réflexions critiques sont rassemblées dans *Chronique de la peinture moderne*, où il cite ses amis Rouault, Braque, Chagall ou Atlan. Et, surtout, d'André Masson : Duby « est saisi par la force des toiles d'André Masson (...), par le 'classicisme', écrit-il, de cette « peinture habitée » (*Discours de réception à l'Académie française*) ». Duby donnera plusieurs articles sur Masson (« André Masson et Sainte-Victoire », « Chronologie d'André Masson », et préfacera, en donnant la chronologie de l'œuvre, le catalogue de l'exposition au Musée Granet. Dans sa lettre, Masson s'excuse du retard avec lequel il répond à Duby, mais « le tourbillon (...) des 'travaux en tous genres' se superposent et me font un peu perdre la tête... ». Et de citer le futur portrait que Duby donnera dans la revue *L'Arc* quelques mois plus tard (« la Métamorphose d'André Masson : « Quel bon effet cela dans *L'Arc*, excellente revue, n'est-ce pas ? Merci bien. Cordialement et à cet été (juin) à Aix — je l'espère. André Masson ».

Cet été, et les suivants, puisque les deux hommes habiteront définitivement la cité aixoise à partir des années 60. Une exposition conjointe leur sera consacrée en 2008 (*André Masson et Georges Duby, Arts plastiques et Sciences humaines, 1948-1968'*) ; les deux hommes sont maintenant enterrés tous deux au Cimetière du Tholonet, à quelques kilomètres d'Aix-en-Provence.

Autour de Georges Duby, Actes Sud, 1998, p. 24 ; A. Masson, œuvres de 1921 à 1975 ; L'Arc, 2, printemps, pp. 49-52.

19974





173 CLAUDE MONET

Lettre autographe signée à Gustave Geffroy

Giverny, mardi 12 décembre 1893

1 f. (130 x 215) en 1 page : 27 lignes manuscrites à l'encre violette sur papier à en-tête « Giverny par Vernon Eure » imprimé en rouge, enveloppe conservée.

Belle lettre du maître de l'impressionnisme (1840-1926), à l'époque de ses « séries » de meules, de peupliers et des cathédrales de Rouen et du début de sa reconnaissance.

Cela fait dix ans que Monet est installé à Giverny lorsqu'il écrit cette lettre au critique d'art Gustave Geffroy (1855-1926), trois jours avant que ce dernier inaugure dans la Revue encyclopédique par un éloge de son ami une série d'articles sur l'impressionnisme. Par cette missive, le peintre lui annonce qu'il viendra le voir au siège du quotidien auquel il collabore depuis l'origine, La Justice, fondé en 1880 et dirigé par Georges Clemenceau. Les attentats anarchistes défrayerent alors la chronique, une bombe ayant été lancée le samedi précédent à la tribune de la chambre des députés par Auguste Vaillant, dont la manchette de La Justice du jour même où Monet écrit sa lettre annonce qu'il est passé aux aveux.

Monet y évoque également « les fameux papiers d'Olympia », cette œuvre de Manet qu'il a voulu faire entrer au Louvre. Présentée à l'Exposition universelle de 1889, elle manqua d'être acquise par un collectionneur américain qui proposa 20 000 francs pour l'acquérir. De peur de la voir quitter la France, Claude Monet, soutenu par Octave Mirbeau, lança en juillet, une large souscription pour offrir le tableau au Louvre. La somme fut réunie le 7 février 1890 grâce à des contributeurs tels que Caillebotte, Durand-Ruel, Huysmans, Mirbeau et bien sûr Monet ; d'autres refusèrent, comme Zola, Fauré ou Cassat. Le tableau fut d'abord présenté au Musée du Luxembourg, puis, sur décision finale de Clemenceau, rejoignit le Louvre en 1907, où il est accroché face à la Grande Odalisque d'Ingres. Il est aujourd'hui exposé au Musée d'Orsay.

« Mon cher ami, Voilà tous nos projets désorganisés puisqu'il faut que vous soyez à Morlaix à Noël et que je serai justement obligé d'être de retour pour ce jour-là. Je vais donc partir seul quoique bien à regret. Mais je ne puis tardé davantage à cause de tout ce que je veux faire d'ici le mois de mai. Je serai à Paris après-demain jeudi. Je vous verrai à 6h à La Justice. Et vendredi matin je pars. Amitiés Claude Monet. Je vais encore chercher les fameux papiers d'Olympia. »

GIVERNY
PAR VERNON
EURE

Mardi 12 Dec 93

Mon cher Ami
Voilà ton mes projets
à l'organisation, peignis il
faud que vous voyez à
Mortain à Noël et
que j'ai vu justement
obligé à l'été et retour
pour en juin. Toi
je suis dans position
seul qu'un quel que
à l'été, mais j'
ne puis tarder de venir
toi à cause de tout
ce qui me fera
à l'été le mieux et moi
je serai à Paris
après demain jeudi
à mon retour à
à l'été la justice
et rendra satisfaction
à Paris.

Amis
Claude Monet
je suis en son studio
les fameux papiers
à l'été.

174 MARCEL PAGNOL
Lettre autographe signée

S.l. [Paris] mercredi 4 mars [1925]

3 pages en 3 ff. (215 x 270) à l'encre noire.

Lettre à un ami d'enfance.

Magnifique lettre des débuts de Pagnol à Paris comme auteur de pièces de théâtre.

Ambitieux et optimiste, il vient tout juste de présenter la pièce qu'il espère voir bientôt jouer, *Les Marchands de gloire* et en raconte la première représentation privée :

verbatim

« [...] Je travaille comme une brute sanguinaire, et chaque jour j'écris une vingtaine de pages. Le moment s'approche où nous verrons les feux de la rampe; tu conçois donc mon agitation à l'approche d'une date qui va décider de ma carrière, de ma fortune, etc.... un jour, Trébor nous invite à lire notre pièce devant un groupe de hautes notabilités Parisiennes à qui il désire offrir la primeur de la pièce : soirée de grand gala, suivie d'un souper à minuit. Nous décidons que la pièce sera lue par Simon. Aussitôt, préparatifs. Simon va chercher des souliers vernis chez un copain, à la porte de Vincennes. Il prend des gants chez un autre, un smoking chez Nivoix, une pochette au Conservatoire, une montre chez le voisin : bref une vraie souscription. Pour moi, je m'équipe avec le smoking de Bellon, les bretelles de Simon, une cravate de Nivoix. Quant à Nivoix, il vole acheter des cols et des manchettes, une paire de chaussettes, et s'ingénie à tirer le meilleur parti possible d'une chemise de soie, jadis splendide. Nous arrivons au rendez vous dans un taxi, payé par une cotisation. Appartements somptueux, valets de chambre seigneuriaux. Dans une immense bibliothèque, nous trouvons Monin propriétaire d'Houbigan, Maire, grand marchand de plumes, Parisys, Trébor, la Belle Jickiss du Concert Mayol, qui se montre toute nue chaque soir à 2000 personnes, et qui paraissait gênée de se voir habillée devant tant de monde (...) Ajoute quelques femmes munies de diamants - O ma mère ! Quels diamants ! Comme des noix ! et de perles. Simon lit la pièce: succès triomphal, gens estomaqués, plein de respect. Trébor dit que je suis à Condorcet. La belle Jickiss me demande si j'aurais bientôt fini mes études [...] Les répétitions d'ensemble commencent mardi 12 mars. Nous passons dans la 1ere semaine d'avril. Voilà. Succès ou non, je suis tiré d'affaire au point de vue financier. Un four donnerait toujours 20 représentations soit 10 à 12.000 pour moi. Un succès, c'est-à-dire 100 représentations, avec du public, donnerait pas loin de 100.000, avec la vente à l'étranger. Hip. Hurrah ! [...] »

Le 15 avril 1925, Marcel Pagnol, encore professeur d'Anglais au lycée Condorcet à Paris, fait jouer au Théâtre de la Madeleine *Les Marchands de Gloire* une de ses premières pièces coécrite avec Paul Nivoix. La pièce sera jouée à partir du 15 avril 1925, au Théâtre de la Madeleine : c'est la première de Pagnol jouée à Paris.

Mercredi 4 Mars

Mon vieux Julien,

Tu dois m'accuser d'être un salaud : tu as tort. Je travaille comme une brute sanguinaire, et chaque jour j'écris une vingtaine de pages. Le moment s'approche où nous nous le ferons de la rampe ; tu concèdes donc mon agitation à l'approche d'une date qui va décider de ma carrière, de ma fortune, etc....

Nous sommes en train de chercher nos artistes ; nous avons décidé de prendre : Henry Bauer, Vilbert, Joffe, et, pour jouer le rôle du fils - qui est très important - notre vieux copain René Simon, qui a ainsi une occasion unique de se lancer.

Une histoire : un jour, Triebner nous invite à lire notre pièce devant un groupe de hautes notabilités Parisiennes à qui il désirait offrir la primeur de la pièce : soirée de grand gala, suivie d'un souper à minuit - nous décidons que la pièce sera lue par Simon -

Aussitôt, préparatifs - Simon va chercher des souliers vernis chez un copain, à la porte de Vincennes. Il prend des gants chez un autre, un smoking chez Nivix, une pochette au Conservatoire, une montre chez le voisin : bref, une vraie souscription.

Ena moi, je m'équipe avec le smoking de Bellon, les bretelles de Simon, une cravate de Nivix.

Paris - mardi 27 oct. 91

je t'envoie la lettre de Lucien Georges
 va mieux Mais il faut des précautions
 de Bellio m'a dit que ce n'était pas grave
 que c'était une maladie qui causait en ce
 moment et ceux qui ont l'estomac sensible
 sont naturellement les premiers atteints, mais
 ce n'est qu'une indisposition qu'il faut soigner
 et surtout avoir soin de suivre un
 régime de nourriture. tu verras même la
 lettre de Lucien que Georges commence à
 manger, ma crainte est qu'il ne sache pas
 être prudent sur le choix et la quantité.

Je vais aller voir de Bellio pour voir
 si il est nécessaire de continuer Chamaille
 tant que m'en prie de le mettre au
 courant. . . . j'ai aussi à envoyer à
 Lucien l'adresse d'un médecin Homéopathe
 dans son quartier, en cas de récidive si
 je me trouve à Eragny, il pourrait le
 faire venir car cela serait 2 fois plus long
 d'aller à Eragny. Tu vois que je ne cesse
 de penser à faire tout le possible pour
 que les choses s'arrangent.

je vais aller payer le note de 24.
 je t'envoie la lettre de Lucien

175 CAMILLE PISSARO
 Lettre autographe signée
 Paris, mardi 27 oct[obre]. [18]91

2 pp. en 1 f. (150 x 180 mm) recto-verso, à l'encre.

Intéressante lettre du patriarche de l'impressionnisme évoquant ses rapports avec Monet et les marchands d'art.

L'artiste (1830-1903), le seul à avoir participé aux huit expositions impressionnistes organisées de 1874 à 1886, donne d'abord à son correspondant des nouvelles de la santé de son fils Georges (1871-1961) en lui communiquant une lettre de son aîné Lucien (1863-1944) qui veille sur lui dans le Yorkshire où il est établi. Leur père rapporte dans sa lettre que le médecin homéopathe Georges de Bellio (1828-1894) l'a rassuré sur le caractère bénin de son mal. Ce dernier, grand collectionneur et ami des impressionnistes, avait fait l'acquisition d'une première toile de Pissarro en 1874, « La Rue de l'ermitage à Pontoise », avant de se lier l'année suivante avec l'homme, en proie, comme Claude Monet qu'il fréquentera aussi, à de graves problèmes pécuniaires.

Dans sa missive, Pissarro évoque aussi son havre d'Éragny-sur-Epte, qu'il loue dans l'Oise depuis 1884 et qu'il acquerra en 1892 grâce à un prêt de son ami Monet, qui est le parrain de son dernier fils. Il se dit « en train de préparer (s)on terrain pour cet hiver afin d'éviter autant que possible d'être obligé de quitter » sa maison, dont il a fait un haut lieu de l'impressionnisme et où viennent Cézanne, Monet, Sisley, Renoir, Mirbeau. Inquiet de trouver de nouveaux acquéreurs pour ses toiles et avouant qu'« il (lui) faut 3 ou 4 marchands », le peintre exprime aussi en termes plaisants sa préoccupation pour retenir, avec la complicité de Monet, l'intérêt pour ses œuvres du marchand Paul Durand-Ruel (1831-1922) : « Je lui ai dit que j'avais beaucoup de choses à Éragny... Monet a dû le pousser... Il faut toujours qu'on le pousse. » Le 3 mars 1894, ce dernier organisera une exposition consacrée au peintre à laquelle, probablement trop marqué par les disparitions de ses amis Georges de Bellio le 26 janvier et Gustave Caillebotte le 21 février, il n'assistera pas.

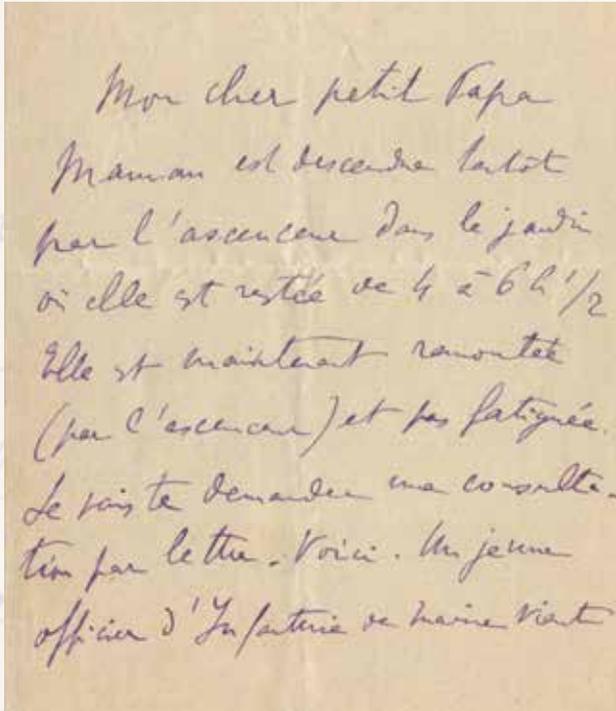
« Je t'envoie la lettre de Lucien, Georges va mieux... mais il faut des précautions. De Bellio m'a dit que ce n'était pas grave, que c'était une maladie qui court en ce moment et ceux qui ont l'estomac sensible sont naturellement les premiers atteints, mais ce n'est qu'une indisposition qu'il faut soigner et surtout avoir soin de suivre un régime de nourriture. Tu verras dans la lettre de Lucien que Georges commence à manger, ma crainte est qu'il ne sache pas être prudent sur le choix et la quantité.

Je vais aller voir de Bellio (...). J'ai aussi à envoyer à Lucien l'adresse d'un médecin homéopathe dans son quartier, en cas de récurrence. Si je me trouve à Éragny, il pourrait le faire venir, car cela serait deux fois plus long étant à Éragny. Tu vois que je ne cesse de penser à faire tout le possible pour que les choses s'arrangent. (...)

Je suis en ce moment en train de préparer mon terrain pour cet hiver afin d'éviter autant que possible d'être obligé de quitter Éragny. Je me mets en ce moment en relation avec un jeune marchand très actif qui s'occupe spécialement des impressionnistes, je lui enverrai des petites toiles. Je vais aller en voir un autre qui a déjà acheté de mes tableaux en vente publique. Partier ne suffit pas, il me faut 3 ou 4 marchands... Durand[-Ruel] a été chez Monet et a vu mon marché à la détrempe et m'a demandé si je n'en avais pas ; je lui ai dit que j'avais beaucoup de choses à Éragny... Monet a dû le pousser... Il faut toujours qu'on le pousse.

J'irai tirer les épreuves de Titi demain, je n'aurai pas un moment aujourd'hui, il faut que je trouve mon nouveau marchand. Pourrais-je partir jeudi, je ne sais, en tout cas je ferai tout mon possible. »

Un beau témoignage sur l'amitié de Pissarro et Monet.



Mon cher petit Papa
Maman est descendue toutot
par l'ascence dans le jardin
où elle est restée de 4 à 6 h 1/2
Elle est maintenant remontée
(par l'ascence) et pas fatiguée.
Le vois te demander une consultation
par lettre. Voici. Un jeune
officier d'Infanterie se marie bientôt

176 MARCEL PROUST

Lettre autographe signée à son père

[Trouville, septembre (?) 1898]

3 pp. in-12 (179 x 156), à l'encre violette, sur papier au filigrane « Au Printemps Paris Nouveau papier français », signée « Marcel » ; sous reliure souple « à la Vernier », veau à l'alun teinté lilas estampé d'une eau-forte originale composée à partir de l'autographe, tranches dorées à l'or blanc, gardes en chèvre velours grège, chemise et étui assortis, titre en long à l'oeser bleu sombre par Claude Ribal (Reliure signée de Louise Bescond, 2016).

L'une des trois seules lettres de Marcel Proust à son père.

On ne connaît aucune lettre du docteur Adrien Proust à son fils. Et seulement trois de Marcel Proust à son père. C'est « un signe qui ne trompe pas : Adrien ne s'est finalement que très peu imposé dans l'éducation et les désirs de son fils (...) Les trois lettres que Proust adresse à son père n'ont aucune commune mesure avec celles qu'il a écrites à sa mère ».

Des trois missives connues adressées à ce père si loin, si proche, la première date de septembre 1890, pendant une permission alors que Proust est en garnison, à Orléans ; la seconde, d'octobre 1893, alors

que Proust vient de réussir ses examens pour la licence en droit. La troisième et dernière est écrite en septembre 1898 : Proust y demande une consultation, non pour lui-même, mais pour un jeune officier d'infanterie, pris de violentes fièvres après un séjour à Madagascar.

Parti rejoindre sa mère à Trouville après son opération, Proust écrit à son « cher petit papa » resté à Paris, non tant pour lui donner des nouvelles de la convalescence, qui est parvenue à descendre au jardin se reposer, que pour lui demander cette « consultation par lettre » pour un « jeune officier d'infanterie de marine qui vient de passer 3 ans à Madagascar. » On ignore qui est ce jeune militaire, car Proust ne donne que les symptômes dont il souffre : « tous les 15 jours à date fixe il a de violents accès de fièvre qui durent de 1 à 6 jours, avec douleurs dans l'épaule droite et au-dessus de la fesse gauche. » Il lui demande un remède, ou de lui conseiller un spécialiste des maladies coloniales.

En pleine crise dreyfusarde, Proust lui raconte ensuite ce ragot : à l'Élysée, l'épouse du président de la République, très dreyfusarde, s'enfermerait pour lire des journaux défendant sa cause, contre l'avis de son époux. Cette anecdote inspirera plus tard le romancier : dans Sodome et Gomorrhe, le prince de Guermantes lit L'Aurore en cachette, avant d'apprendre que son épouse en fait de même de son côté.

Philippe Kolb, dans sa maître-édition de la Correspondance, a tenté de relever, pointer ou expliquer les principaux manques et « trous » de la correspondance. Et signalait, dans l'avant-propos du premier tome que « sont perdues les lettres que Proust adressait chaque jour à son père durant la période militaire ». De fait, une seule lettre de ce « contingent militaire » est connue (celle de 1890), à ajouter aux deux suivantes -- donnant un corpus des plus réduits pour un éclairage familial des plus importants.

Le 24 novembre 1903, Adrien Proust est subitement pris d'une attaque d'hémorragie cérébrale, alors qu'il préside un jury de doctorat à la faculté de médecine – « scène que Proust nous livre dans Du Côté de Guermantes, où il a voulu apprivoiser, dominer par l'écriture, le souvenir pénible qui le poursuivait de son père frappé dans un lieu d'aisance ».

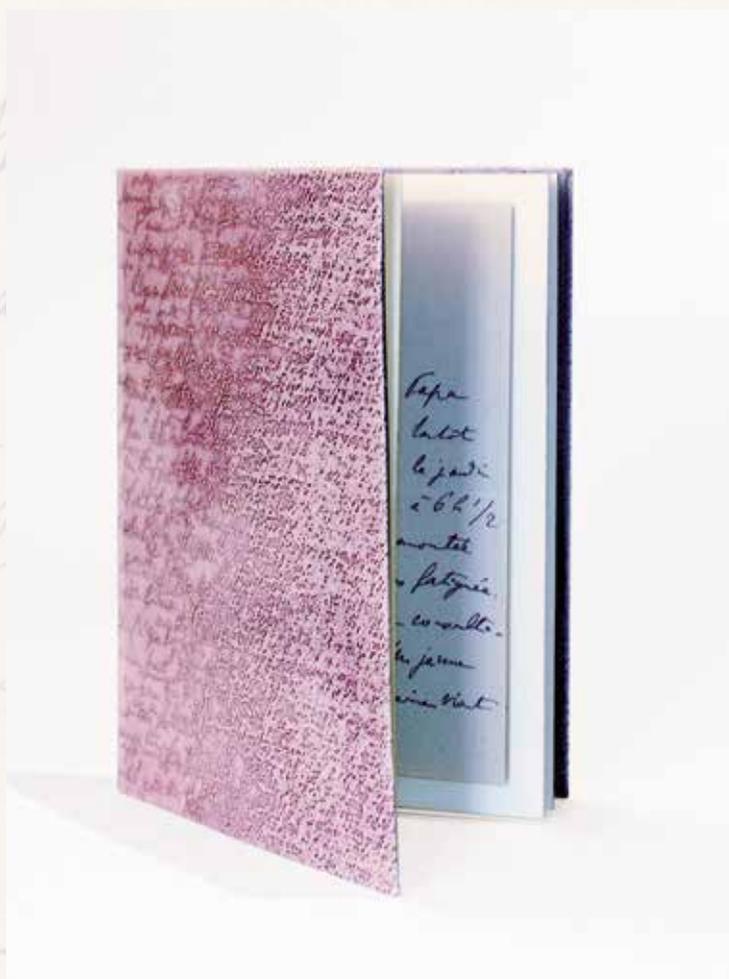
À la mort de son père, Marcel Proust est évidemment abattu : « je crois qu'il était assez satisfait de moi et c'était une intimité qui ne s'est pas interrompue un seul jour et dont je sens surtout la douceur maintenant que la vie en ses moindres choses m'est maintenant si amère et si odieuse. D'autres ont une ambition quelconque qui les console. Moi je n'en ai pas, je ne vivais que cette vie de famille et maintenant elle est à jamais désolée [...] Ma mauvaise santé que je ne cesse de bénir en cela avait eu ce résultat depuis quelques années de me faire vivre beaucoup plus avec lui puisque je ne sortais plus jamais ».

Marcel Proust est alors dans les derniers tourments d'une tâche ardue qui l'occupe depuis près de quatre ans : la traduction de La Bible d'Amiens, de John Ruskin ; d'autant plus ardue que Marcel Proust connaît à peine l'anglais : sa mère fait le « mot à mot », qu'il remanie avec les conseils de Marie Nordlinger et de Robert d'Humières, traducteur de Kipling. En novembre 1903, au terme de quatre longues années d'un travail acharné et d'un commentaire personnel sur l'art et la création, Proust achève sa préface et les notes, dont certaines se développent sur plusieurs pages et prévoit de dédicacer l'ensemble à Reynaldo Hahn. Mais le drame du 24 novembre lui fait changer cela, et l'ouvrage portera comme dédicace : « à la mémoire de MON PÈRE, frappé en travaillant le 24 novembre 1903, mort le 26 novembre, cette traduction est dédiée ». Il s'en excusera dans la dédicace personnelle lorsqu'il offrira un exemplaire à Hahn, « tant [s]on petit Papa désirait le voir paraître que maintenant j'ai mieux aimé vous le retirer pour le lui offrir ». Proust, néanmoins, lui dédicacera le second texte de Ruskin qu'il traduira trois ans plus tard, Les Sésames et les lys.

Kolb, I, 161-162 ; I, 238 (pour les deux premières lettres) ; Kolb, II, 257 (pour celle-ci) ; Kolb, III 456 (pour la lettre à Laure Hayman) ; Robitaille, Proust épistolier, pp. 100-106 ; Jean-Yves Tadié, Proust, pp. 510 ; Fraisse, La Correspondance de Marcel Proust, p. 151.

—
Provenance : Adrien Proust [destinataire], puis la famille Proust (Robert, puis Adrienne, puis Suzy-Mante, puis Patrice, puis Patricia Mante-Proust, par héritage).

18514



Papa
l'été
le jeudi
à 6h 1/2
monté
fatigué
-co-sulte-
le jeune
vint

tion par le thé. Voici. Un jeune
officier d'Infanterie de marine vient

Le 1^{er} novembre 1913, le critique d'art et collectionneur Arsène Alexandre (1859-1937), chroniqueur de « La semaine artistique » publiée chaque samedi dans le quotidien *Comœdia*, y fait paraître, à l'occasion d'une exposition tenue à Gand sur des « Floralties » parmi lesquelles figurent des œuvres de Redon, un article sur son art de peindre « l'être floral ». « Il faut un si petit effort d'imagination pour donner à la fleur une existence quasi-humaine ! » écrit-il pour mieux déplorer la technique des « peintres professionnels de la fleur » et louer l'art délicat en même temps que le monde onirique de Redon, parvenu à sa maturité, qui « fait tenir à la fleur un langage nouveau, ou plus exactement (qui) nous a procuré une façon nouvelle de comprendre son éternel langage ». Sa fréquentation des « rivages de rêve » l'a mené à la fleur qu'il a placée au cœur de son œuvre lithographique. « Oui, il semble que pendant de longues années, Odilon Redon, tout en parcourant les régions du fantastique, ait perpétuellement cherché la fleur sans pouvoir encore la trouver. »

Enchanté de ces louanges dont il se dit « tout heureux », Redon (1840-1916) prend la plume pour remercier son cadet : « Outre l'élégante hauteur de vos dires, j'en admire tous les développements, et combien est intéressante l'analyse que vous y faite de mes commencements, et leur aboutissement dans la fleur ! » L'artiste se défend toutefois du caractère « ingénu » que lui prête son laudateur et revendique une « ingénuité consciente » : « J'ai fait mon premier coquelicot il y a bientôt un demi-siècle, et, dans la tourmente de mes mauvais songes, au cœur de ma vie, je pensais à lui toujours. » Aussi son art, « puisant beaucoup dans l'imaginaire », aboutit-il naturellement dans la fleur, « les êtres imaginés par effroi se résolvant ensuite en formes florales quasi vraies, laissant au regardeur le soin de les revivifier ».

L'émotion transparaît avec force dans cette belle lettre sensible restituant l'effet de la rencontre esthétique d'une œuvre avec son contemplateur, et cette approbation du critique qui, écrit encore Redon, « est un écho entendu, qui réconforte ». Toujours en proie aux doutes, l'artiste trouve ainsi réconfort dans « la sensibilité d'autrui touchée (qui) le rassure aussi ».

« Je viens de lire, en revenant de Bièvres où j'étais retourné pour les fêtes, votre aimable et bien trop élogieux article, où vous me placez en bien haute place. J'en suis tout heureux. Outre l'élégante hauteur de vos dires, j'en admire tous les développements, et combien est intéressante l'analyse que vous y faite de mes commencements, et leur aboutissement dans la fleur ! C'est ingénieux, c'est peut-être vrai, rien ne vient de rien. Vous me faites ingénu, je le veux bien, mais accordez moi une ingénuité consciente. J'ai fait mon premier coquelicot il y a bientôt un demi-siècle, et, dans la tourmente de mes mauvais songes, au cœur de ma vie, je pensais à lui toujours. Vous dites là-dessus des choses délicieuses, les êtres imaginés par effroi se résolvant ensuite en formes florales quasi vraies, laissant au regardeur le soin de les revivifier. J'ai lu tout ce que vous dites là-dessus si heureusement avec un extrême plaisir, et quelque fierté de l'avoir suggéré.

Après tout, c'est toujours de l'art que de faire plaisir, et faire rêver quelqu'un. Je goûte les approbations : vous savez que Corot, à la fin de sa fin, quand on lui faisait quelque éloge, ajoutait : « encore, encore, j'en ai été privé. » Je sens un peu comme lui. C'est un écho entendu, qui reconforte. Outre que puisant beaucoup dans l'imaginaire, quelle que soit la somme de raison et de logique visuelle que j'apporte pour m'y soutenir, la sensibilité d'autrui touchée me rassure aussi. Toute ma gratitude, cher monsieur, pour ce bel article et son envolée. J'espère bien que j'aurai le plaisir de vous revoir et de vous exprimer verbalement aussi, plus amplement, ce que j'en pense.

Cordialement vôtre,

Odilon Redon

5 nov[embre] 1913. »

20188

Après tout, c'est toujours de l'art que de faire plaisir, et faire rêver quelqu'un. Je goûte les approbations : vous savez que Corot, à la fin de sa fin, quand on lui faisait quelque éloge, ajoutait : « encore, encore, j'en ai été privé. » Je sens un peu comme lui. C'est un écho entendu, qui reconforte. Outre que puisant beaucoup dans l'imaginaire, quelle que soit la somme de raison et de logique visuelle que j'apporte pour m'y soutenir, la sensibilité d'autrui touchée me rassure aussi. Toute ma gratitude, cher monsieur, pour ce bel article et son envolée. J'espère bien que j'aurai le plaisir de vous revoir et de vous exprimer verbalement aussi, plus amplement, ce que j'en pense.

Cordialement vôtre,
Odilon Redon

5 nov. 1913.



178 YVES SAINT LAURENT
LULU LA VILAINE
S.l.n.d. [Paris, mai 1973]

1 dessin sur canson fin (310 x 205), encre noire et feutre rouge, avec dédicace signée, contrecollée sur carton souple, étiquette au dos datée du 1er mai 1973, encadré.

Dessin original d'Yves Saint-Laurent représentant la vilaine Lulu, en scène. Dessin dédicacé :

« pour Gilles Bernard, un souvenir amical, Yves Saint-Laurent »

« Il était une fois une petite fille. Elle s'appelait la vilaine Lulu. Son papa avait un nom : Yves Saint Laurent. » C'est ainsi que débute le seul ouvrage du couturier et compagnon de Pierre Bergé, rédigé en 1967 sous la forme d'une BD. Yves Saint Laurent y décrit une petite

fillette qui lit *Play Girl*, une revue pour adultes : « Le journal que je préfère » ; qui pratique les sacrifices humains à Vénus pour obtenir les faveurs de son prince charmant. Lulu saoule les nouveaux-nés de vin rouge, électrocute les vieillards, euthanasie des malades incurables qui supplient : « Rien qu'un petit jour de plus. » Les planches – la Fondation Pierre Bergé - Yves Saint-Laurent possède 34 originaux – ont été exposées au Grand Palais en 2010, à la grande rétrospective YSL, puis à la Fondation Mafpre en janvier 2012.

Elles sont consultables en ligne depuis janvier 2013. Aucun autre dessin n'est répertorié et Yves Saint-Laurent n'aura sans doute réalisé que très peu de croquis, surtout de ce format, de sa vilaine Lulu, à une époque et dans un contexte fort peu propices à de telles créations, ce qui rend notre dessin tout à fait exceptionnel.

De la collection de Gilles Bernard, qui tenait, entre autres activités artistiques et théâtrales, la galerie Proscenium, qui exposa YSL plusieurs fois. Cette réinterprétation de Lulu à la scène est un bel exemple et un bel hommage de l'amitié que pouvait porter YSL à Gilles Bernard, à qui il confia les deux seules expositions de ses maquettes et décors de costumes de théâtre.

179 YVES SAINT LAURENT
Si je n'avais pas été couturier...
S.l.n.d. [1974]

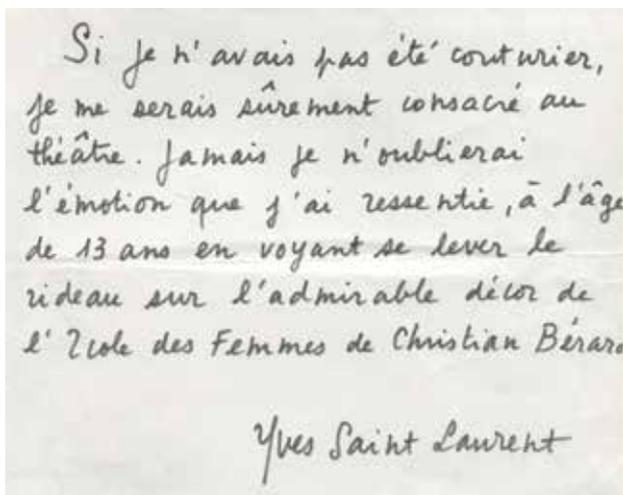
1 f. (210 x 297) en 1 page, au feutre noir.

Manuscrit autographe du premier paragraphe de la préface de Saint Laurent pour l'exposition Yves Saint Laurent - Costumes de théâtre (Galerie Proscenium, avril-juin 1974).

Saint Laurent y rappelle tout ce qu'il doit au théâtre et à la scène : « Si je n'avais pas été couturier, je me serais sûrement consacré au théâtre. Jamais je n'oublierai l'émotion que j'ai ressentie, à l'âge de 13 ans en voyant se lever le rideau sur l'admirable décor de L'École des femmes de Christian Bérard. Yves Saint Laurent »

La galerie Proscenium à Paris, dirigée par Gilles Bernard, exposait les maquettes et décors de costumes de théâtre d'Yves Saint Laurent, alors que le couturier venait de faire ses débuts comme décorateur à l'Athénée avec L'Aigle à deux têtes de Jean Cocteau. Une deuxième exposition aura à nouveau lieu dans la même galerie en 1978.

16199



Si je n'avais pas été couturier,
je me serais sûrement consacré au
théâtre. Jamais je n'oublierai
l'émotion que j'ai ressentie, à l'âge
de 13 ans en voyant se lever le
rideau sur l'admirable décor de
l'École des Femmes de Christian Bérard.

Yves Saint Laurent

180 SAINTE-BEUVE

Poème autographe à Franz Liszt

Lausanne, 16 juillet 1839

3 ff. (170 x 230) à l'encre noire, signé.

Très beau poème autographe offert à Franz Liszt, daté et signé par Sainte-Beuve.

Cet émouvant document fixe la rencontre marquante de Sainte-Beuve et de Liszt.

S'il avait été approché par le jeune Franz Liszt (1811-1886) à Paris lorsqu'il fréquentait le cénacle romantique, Sainte-Beuve (1804-1869), l'auteur du roman *Volupté* (1834), rencontre le compositeur lors d'un séjour en Italie où ce dernier voyage en compagnie de Marie d'Agoult qu'il connaît depuis 1833 et dont il a trois enfants (la seule survivante, Cossima, épousera Wagner). Fixé à Paris, le couple se rend alors régulièrement en Savoie, en Suisse et en Italie.

C'est au retour de ce périple, à Lausanne où il avait résidé d'octobre 1837 à juin 1838 pour y donner un cours sur l'histoire de Port-Royal, que Sainte-Beuve écrit ses vers en remémoration, « Ami », de « nos âmes recueillies », « Vous, celle qu'enchaînait à votre bras aimé / La haute émotion de ce soir enflammé ». Il les publiera cette année même dans *La Revue de Paris* sous le titre « La Villa Adriane » (t. VIII, pp. 235-238) avec l'ajout d'une strophe de huit vers (p. 237) et une légère variante (p. 238, 6^e ligne : « fusions » au lieu de « vinssions » 3^e feuillet, 17^e ligne).

Sainte-Beuve adresse au compositeur ce manuscrit en le priant in fine d'être « indulgent, cher Liszt, à ces impressions dont mes rimes ont saisi, comme elles ont pu, le mystère : ce serait à vous de les raconter par le seul art qui égale le rêve ».

En 1850, alors qu'il réside depuis trois ans à Weimar sous la protection de la grande-duchesse Maria Paulowna, Liszt composera un ensemble de six nocturnes auxquels il donnera comme titre « Consolations » sans citer, contrairement à son habitude, les poésies que Sainte-Beuve avait publiées en 1830 sous ce titre.

J'ai peur en y touchant, de l'avoir profané
- le même reviens à la tête soumise
je suivais, plus d'abus de l'oubli caprice,
honte de vous venir, triste nuit, vous voyant,
du contraste d'un cœur qui va se dévouant,
me disant qu'en nos jours de tragique première
pour moi la vie caute avait joie et lumière,
et d'elle retombant au présent qu'on n'a rien,
mes ans qui restent, obtus un bras au ciel!

Seul tout l'on se rendait quelque auguste d'ombre,
quelque jour de soleil éclairant un peu sombre,
par plus le rayon comme un paradis est clair,
lumière du horizon et cadre de l'horizon.
Si l'atmosphère, j'en suis sûr, entre nos langues pures
d'abord et d'ailleurs d'une n'a fait toutes ces choses,
et pour sans de matière et de l'éclair de nous,
peut-être qu'on leur en nous n'est pas été étonné!

Et l'été, venant de plus en plus l'été,
y venait à plein fête la crise souveraine.
Thouven n'était plus qu'un Océan sans fond
à son lieu Saint-Denis en nuit venait tout de son front.
Puis de nous vint Herman, si fait de vous, à Maïta,
le Piquei d'aujourd'hui en ce soir j'en suis sûr,
l'éclaircit, l'éclaircit, et d'un côté charmant
mélant nos questions fleur, médaille, assesseur.
à dire pas en sortant une vive imprudence
L'été, au ciel au ciel, se détachait ardente,
les chemins villageois comme à arger en feu,
des rivières d'un y pris un chaud fait adieu,
et toutes les beautés qu'on venait et nous
emplément j'appris sans un une pupille,
mais en vous magnifiques, en vous magnifiques,
Vous du si petit nombre à qui l'été Pêcheur d'été,
souvenez que pas vous il veut en ce qu'on entend,
du premier jour au vent n'est fait Rome plus grande.

Chansons de 16 Poésies

3

Les yeux, indolent, chat l'été, à
d'autres termes, ont fait comme elle
mystère le vent à nous de la terre
me qui égale la tête l'été
de Marseille, l'été, une fois, en ce
mille heures et de l'été, mille heures

181 SINÉ

Dessin original pour Le Code pénal

S.l.n.d. [Paris, circa 1958]

Encre de chine et mine de plomb sur papier (240 x 320), signé en bas à droite.

Ce grand dessin est l'un des premiers grands formats réalisés par Siné pour l'illustration d'un ouvrage : il sera publié dans l'édition illustrée du Code Pénal (Gonon, 1959), première grande publication de Siné, après une publication à compte d'auteur (Pompe à chats, 1956) et deux petits albums publiés chez Pauvert en 1957.

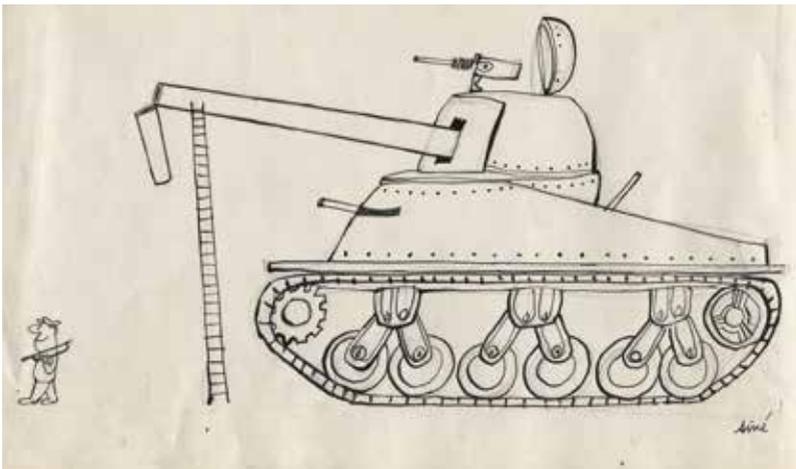
Ce dessin est l'un des deux seuls à figurer en double-page, parmi les 100 illustrations qui figurent dans le Code.

Il fait également partie des 23 qui seront imprimés après une mise en couleurs de Siné et illustre l'article 76 : « Sera puni de peine de mort tout Français qui détériorera volontairement un matériel susceptible d'être employé par la défense nationale ».

C'est à son retour en 1950 du service militaire, que Maurice Sinet commence à dessiner, gagnant sa vie en faisant des retouches sur les photos des revues pornographiques de l'époque. Il publie son premier dessin, sous le nom de Siné, dans France Dimanche en 1952, où une série de dessins basée sur des jeux de mots mettant en scène des chats contribue à le faire connaître ; il entre alors à L'Express comme dessinateur politique.

L'illustration du Code Pénal est le premier recueil critique et engagé du jeune auteur, qui marque sa défiance envers l'État, la justice et la police. Rappelons que le père de Siné fut condamné aux travaux forcés et connut les pires ennuis avec la justice et la police. Sa rubrique dans L'Express lui vaut vite de nombreuses lettres indignées de lecteurs, tant et si bien que Servan-Schreiber publiera une lettre d'excuses en première page du journal. Les rapports entre les deux hommes deviennent ingérables et, défendu par Vergès, alors avocat du FLN, Siné quitte L'Express en 1962 pour créer son propre journal, Siné Massacre.

15981



182 PAUL VERLAINE

Éventail directoire

Manuscrit autographe

S.l.n.d. [1890]

1 f. (110 x 175) à l'encre, signé.

Poème autographe signé — ayant sans doute appartenu à Albert Messein.

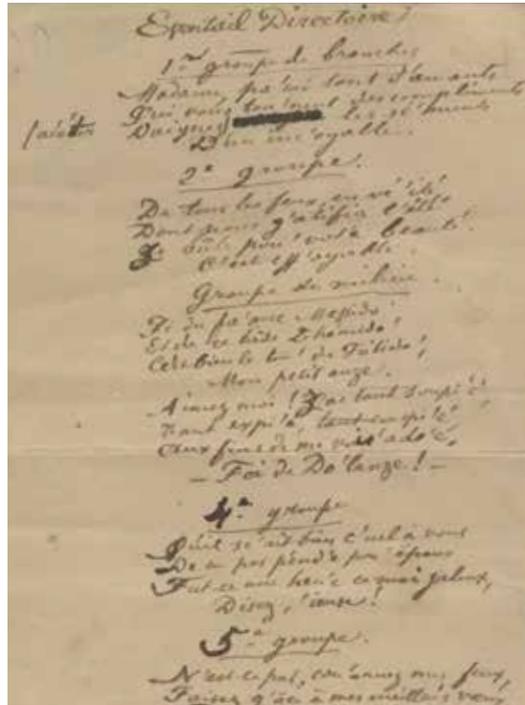
Premier des poèmes, dans l'ordre chronologique de leur composition, des Œuvres posthumes de Verlaine, Éventail directoire avait été publié dans la livraison du 15 avril 1903 de La Revue, anciennement Revue des revues, avec « Retour », « Monna Rosa », « Assomption », « Le Charme du Vendredi Saint » et « En 17... », avant de l'être en volume la même année.

Une note au verso, portée à la mine de plomb, indique « Messein ». Sans doute Albert Messein (1873-1957), successeur, à partir de janvier 1903, de Léon Vanier dont il fut l'employé, a-t-il reçu du poète lui-même ce manuscrit.

C'est Madame Alfred Fournier qui serait la commanditaire de ce poème, en 1890. Elle avait émis l'idée de venir en aide à Verlaine, malade et sans le sou, en lui demandant de composer un poème sur un éventail directoire de sa collection, projet pour lequel Méry Laurent et Mallarmé servirent d'intermédiaires.

Ce dernier avait écrit à Verlaine que les vers des Poèmes saturniens ont été « forg[és dans] un métal vierge et neuf », et qu'il en a appris un certain nombre par cœur ; il apportera son concours à sa disparition afin qu'il obtienne une pension et prononcera un discours sur sa tombe.

20186



183 PAUL VERLAINE

Enveloppe autographe

[à Philomène Boudin, dite
« Esther »]

[Luneville], [9 novembre 1893]

1 enveloppe (145 x 115), adressée à l'encre, timbre oblitéré et timbre à date.



Paul Verlaine est né à Metz en 1844. Quelques cinquante ans plus tard, il est invité à réaliser des conférences en Lorraine, tout comme il en a déjà faites en Belgique et en Hollande. Tout juste sorti de l'hôpital Broussais, Verlaine prend le train pour l'Est le 6 novembre 1893. Les allemands lui ayant interdit de s'exprimer à Metz, Verlaine stigmatise l'esprit patriotique puis traite de la poésie française contemporaine dans deux autres bastions de l'Est, d'abord à Nancy, le 8 novembre, au Grand Hôtel de la Place Stanislas, et le lendemain à Lunéville, au petit salon des Halles. Les deux conférences sont des triomphes. Verlaine, en stratège, les avait ouvertes par la lecture de son « Ode à Metz », véritable hommage pour sa ville et sa région. Plus de 30 lettres seront envoyées aux "Maddames Verlaine", alias Philomène Boudin et Eugénie Krantz, pendant cette période de conférences (Bruxelles, Nancy, Lunéville, puis, à partir du 19 novembre, en Angleterre, Londres, Oxford, Manchester, Douvres), jusqu'à son retour le 6 décembre. Soit, à la première, au 5 de la rue Broca, soit rue Saint-Jacques pour la seconde.

20317

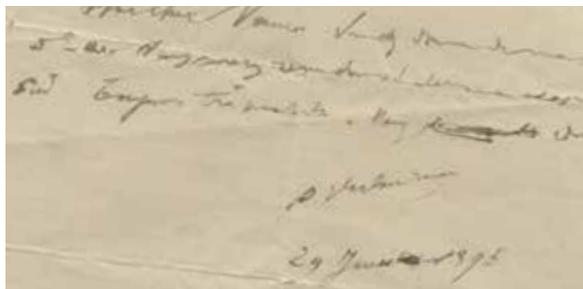
184 PAUL VERLAINE

Reçu signé

[Paris], 18 juin 1895

1 page en 1 f. (125 x 152) encre et mine de plomb.

« Mon cher Vanier veuillez donner de ma part 5 francs à Esther – vous serez remboursé demain (...) » suivi d'une note manuscrite de Léon Vanier : « remis 5 fr. à Madame Esther pour Verlaine. Pour du poulet et des fraises. » C'est en 1890 que Verlaine rencontra « Esther » (i.e. Philomène Boudin), trente ans, qui le disputera à Eugénie Krantz et pour qui il écrira plusieurs recueils.



20203

PROCHAIN SALON

Salon du Mont des Arts
Bruxelles 22-24 Juin



Librairie

WALDEN

